

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

La Préhistoire
du département
de l'Aveyron

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION LETTRES)

SOUTENUE PAR

Pierre TEMPLE

Docteur en Droit, Licencié ès lettres

MM. FLICHE, Doyen, *Président.*

Membres du Jury

SION.
DEMANGEL.

Assesseurs.

LARGUIER, IMPRIMEUR
NIMES
39, Rue Emile-Jamais, 39

1936

Université de Montpellier
1936

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DES LETTRES

PROFESSEURS

- MM. FLICHE, Doyen, Correspondant de l'Institut : Histoire et Archéologie du Moyen Age.
GRAMMONT, Linguistique.
SION, Géographie.
VILLENEUVE, Langue et Littérature latines
FLICHE, Histoire et Archéologie du Moyen-Age.
POYER, Sociologie et science de l'éducation.
AMADE, Langue et Littérature espagnoles.
ROUSSEL, Langue et Littérature grecques.
DEMANGEL, Archéologie et Histoire de l'Art.
MARTIN, Langue et Littérature anglaises.

MAITRES DE CONFERENCE

- MM. BOUVIER, Littérature française.
THOMAS, Histoire et Géographie du Languedoc.
PALANQUE, Histoire ancienne.
PERRET, Langue et Littérature latines.
BOURCIEZ, Langue et Littératures romanes.
JOURDA, Littérature française.
SCHUHL, Sociologie et science de l'Education.
MARRES, Assistant de Géographie.

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

- Mme VIREBAYRE-TAILLARD, Langue et Littérature italiennes.
MM. LABATUT, Langue et Littérature allemandes.
CYPRIANI, Langue et Littérature grecques.

- G. DONAT, Secrétaire.
L. DUBOIS, Secrétaire honoraire.

MEMBRES DU JURY

- MM. FLICHE, Doyen, *Président*.
SION. { *Assesseurs.*
DEMANGEL.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses : ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

La Préhistoire

du département

de l'Aveyron

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION LETTRES)

SOUTENUE PAR

Pierre TEMPLE

Docteur en Droit, Licencié ès lettres

MM. FLICHE, Doyen, *Président.*

Membres du Jury

SION.
DEMANGEL.

/ Assesseurs.
\

LARGUIER, IMPRIMEUR
NIMES

39, Rue Emile-Jamais, 39

1935

* 39073.



A LA MEMOIRE DE

mon Grand-Oncle

JULES BOYER

mort pour la France le 14 Février 1871.

mon Oncle

AUGUSTE BOYER

mort pour la France le 22 Septembre 1914.

Pierre TEMPLE

Docteur en Droit, Licencié ès Lettres

LA PRÉHISTOIRE

DU DÉPARTEMENT

DE L'AVEYRON



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVERTISSEMENT

Le cadre administratif d'un département ne saurait correspondre à un cadre archéologique. Pourtant, la plupart des auteurs d'études régionales ont adopté ce cadre fictif et j'ai agi comme eux.

Est-il nécessaire de s'excuser de l'adoption d'une méthode qui est apparemment déficiente ?

Il n'est guère permis d'étudier en soi une civilisation en faisant abstraction des civilisations qui l'ont influencée, précédée ou suivie. De là, la nécessité d'étudier les diverses civilisations dans leurs rapports entre elles et dans leur succession.

Mais le cadre territorial sur lequel ces civilisations se sont épanouies est souvent variable. Une étude détaillée dans laquelle il convient de s'appuyer directement sur les faits ne serait guère possible si le cadre est mobile et trop vaste. Il est difficile d'acquérir une connaissance sérieuse et des faits archéologiques et des sciences annexes qui permettent de les expliquer. L'adoption d'un cadre trop vaste multiplierait ces difficultés et rendrait toute étude pratiquement impossible. De là, la nécessité d'une localisation.

Le cadre départemental a été choisi. Pour les raisons que j'ai indiquées, son adoption est logique. Elle est nécessaire si l'on tient compte de certains motifs, par exemple bibliographiques, qui ne sont pas sans importance.

Les grandes lignes de la Préhistoire sont tracées. Il me paraît qu'il ne pourra être fait de progrès réels que par des études spécialisées.

Quand, dans chaque département, celles-ci seront faites, il sera permis d'entreprendre de fécondes synthèses. Ainsi seulement pourra-t-on donner de justes solutions à beaucoup de problèmes, sortir de l'imprécision des hypothèses et solidement construire.

On me pardonnera sans doute de vanter l'intérêt des études régionales. Si cette étude contribue à une meilleure connaissance, le mérite doit en revenir à tous ceux qui, avant moi et autour de moi, l'ont permise. J'ai voulu simplement réunir, coordonner leurs études et dégager le sens qu'elles ont eu. Quelques phrases d'une conclusion représentent des travaux considérables et désintéressés. J'ai tenu d'ailleurs pour chaque observation à donner en même temps que la position

géographique du site où elle a été faite le nom de celui qui en fut l'auteur.

Toutefois je n'ai pu faire connaître ici la très abondante bibliographie dans laquelle j'ai puisé les renseignements utilisés. Dans un autre ouvrage (en préparation) je donnerai les inventaires bibliographiques, géographiques et archéologiques qui m'ont permis la réalisation de cette étude : on conçoit qu'il ne m'était pas possible de les faire paraître ici même.

Enfin et bien qu'il me paraisse peu nécessaire d'en avertir le lecteur, je dois signaler que les diverses conclusions émises dans cette étude sont strictement aveyronnaises et je n'ai pas la prétention de considérer qu'elles puissent être valables pour une région plus étendue.

CHAPITRE I

LE CADRE GEOGRAPHIQUE

Orographie — Hydrographie — Flore — Le sol et son rôle

OROGRAPHIE

Au point de vue du relief, le département de l'Aveyron peut se diviser en régions bien caractérisées. Il convient d'y distinguer quatre zones : la montagne, le plateau, les collines, les vallées (1).

La montagne occupe au nord et au centre une assez grande partie du département. Au nord, l'Aubrac occupe près de 110.000 hectares de terrains primitifs, siliceux, d'altitude moyenne de 900 à 1.000 mètres. Au centre, le Levezou et la région des Palanges s'étendent sur 80.000 hectares d'une altitude moyenne de 600 à 800 mètres, auxquels se rattachent les plateaux du Ségala. Les montagnes de Lacau, au sud, ne peuvent être citées que pour mémoire, car ce n'est qu'en très faible partie qu'elles appartiennent au département.

Les plateaux présentent au point de vue de leur formation géologique, une variété qui impose entre eux une nette distinction. D'une part, les plateaux calcaires qui occupent environ un quart du département (210.000 hectares) sont constitués par les grandes Causses de 700 à 900 mètres d'altitude moyenne et les Causses sous-jacents de 400 à 700 mètres d'altitude. D'autre part, les plateaux schisteux granitiques, d'inégale importance, s'élèvent à une altitude moyenne de 600 mètres (205.000 hectares) : Viadène, Ségala, Campuac, Marcillac.

Les collines sont formées par des bassins assez mal déterminés, généralement constitués de terrains primaires dont le plus caractéristique est celui de Camarès. Les collines occu-

(1) Tous les renseignements qui suivent ont été puisés dans les importants ouvrages de Vigarié, *Esquisse générale du département de l'Aveyron*, 2 vol. 1927-1930.

pent une superficie de 137.000 hectares, soit environ 1/6 du département.

Les vallées malgré le grand nombre de cours d'eau sont très étroites et n'occupent de ce fait qu'un territoire restreint (18.000 hectares environ) composé de terrains variés.

HYDROGRAPHIE

Les cours d'eau sont très abondants. Leur cours est d'une façon générale dirigé d'est en ouest de sorte que les vallées qu'ils creusent ouvrent le département vers le versant océanien (Dourdou, Truyère, Lot, Aveyron, Viaur, Tarn, etc...) C'est donc du versant océanien que géographiquement dépend l'Aveyron. Mais le département est fort éloigné de la mer dont il est tributaire. Plus proche de la Méditerranée et sans que la ligne de partage des eaux constitue un obstacle réel (car le Larzac, loin d'être une barrière, est au contraire une large avenue vers la Méditerranée), l'Aveyron a participé aux deux influences. Historiquement, le Rouergue a dépendu de la Guyenne-Gascogne. Les raisons politiques de l'histoire ont eu des effets tels que la région toulousaine nous paraît plus méditerranéenne que le Rouergue... Mais, aux temps préhistoriques, l'Aveyron, dont la préhistoire se rattache à celle de l'Hérault, du Gard et de la Lozère a participé aux deux influences.

FLORE

La flore est conditionnée par le climat et le sol. En Aveyron, l'influence du climat sur la flore, plus exactement sur l'agronomie, a certes un rôle primordial essentiel, mais apparemment moins sensible que celui joué du sol. En effet, le climat aveyronnais présente une unité générale telle — étant donné en particulier l'unité d'altitude moyenne du relief — qu'il n'a pas d'influence discernable d'une région à l'autre. En conséquence, la variété provient de la nature même du sol : la carte agrologique se superpose à la carte géologique.

L'élément climatique pouvant être négligé à cause même de sa constance, exception faite pour la région de la montagne, c'est la nature géologique du sol qui détermine la géographie botanique. À ce point de vue, on peut discerner dans l'Aveyron trois zones bien nettes : zone du Causse et zone

du Ségala à climat à peu près identique et différenciées essentiellement par la géologie; enfin la zone de la montagne où le rôle du climat intervient à côté de celui du sol.

Zone du Causse. — Cette zone correspond à une vaste région calcaire qui se développe sur 260.000 hectares, soit un peu plus d'un quart du territoire. Cette zone a trois centres : au sud-est, le Causse du Larzac, le Causse Noir et le Causse de Sauveterre (partie) et les petits Causses sous-jacents; au centre, une large bande est-ouest avec les Causses de Séverac, de Bozouls et le Causse Comtal; enfin, à l'ouest, le Causse de Villeneuve et de Villefranche. La zone du Causse est la région du chêne et du blé.

Zone du Ségala. — C'est la région siliceuse, la région du seigle dont l'appellation doit être étendue non seulement à la région qui en porte géographiquement le nom, mais à toute la région siliceuse du département (2). Cette zone s'étend sur près d'un tiers du territoire. Elle est celle du châtaignier et du seigle, la pomme de terre n'y étant que de culture récente et le blé, plus récente encore.

Zone de la montagne. — Cette zone ne se différencie de la précédente — car elle est également composée de terrains siliceux — que par sa tenue climatique. Le climat y est des plus rigoureux, l'altitude étant supérieure à 800 mètres. La région de l'Aubrac avec ses pâturages en est la partie la plus importante et la plus caractéristique. Les pâturages sont la seule ressource de cette région qui correspond à la zone du hêtre des botanistes.

LE CLIMAT

LE SOL

Le climat a été le grand moteur de la transformation de la vie et des mœurs. M. Goury l'a fort bien mis en lumière en désignant les conséquences qu'il eut sur les manifestations humaines (3).

L'action du climat se fit primordialement sentir sur la flore et par cette action, sur la faune. Les conditions de vie étant changées, l'homme dut s'adapter, car la nature transformée ne lui fournit plus les mêmes ressources. Pour com-

(2) M. A. MEYNIER. — Ségalas, Levézou, Chataigneraies. Etude de Géographie — 1931.

(3) M. GOURY — L'Homme des cités lacustres, chap. I.

bler cette déficience, l'homme dut créer lui-même — gagner sa vie à la sueur de son front. Les moyens en furent et sont encore l'élevage et l'agriculture.

L'élevage lui assura la nourriture carnée que la disparition du grand gibier lui avait ôtée.

La culture suppléa à l'insuffisance de la nature et fit de l'homme un végétarien.

L'un et l'autre rapprochèrent l'homme du sol : il devint en partie sédentaire, agriculteur et pasteur.

On conçoit toutes les conséquences qu'allait avoir ce nouveau genre de vie.

Le climat a donc eu un rôle primordial dans la formation d'un nouvel état social, mais son rôle s'effaça quand il y eut stabilisation des effets. Ce fut alors le sol qui joua à son tour le grand rôle, ce qui permet à Vidal de Lablaché (4) de dire que « l'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite » et que « le secret des civilisations primitives est géographique autant qu'archéologique » (5).

En préhistoire, cette influence considérable du sol sur la vie humaine n'a peut-être pas encore été assez étudiée. Il est vrai que dans un pays comme la France où les variétés régionales sont si nombreuses, cette étude échappe aux synthèses générales. C'est aux études localisées qu'il appartient de faire valoir l'action de la nature sur les sociétés. Ces études sont encore fort peu nombreuses, mais je ne doute pas qu'elles permettront de mieux faire comprendre la variété, le faciès, que l'on essaie souvent de rattacher vainement à l'unité, réelle en soi, mais essentiellement variée dans le détail.

Le faciès, c'est l'aspect déterminé que prend une civilisation dans un territoire déterminé (6). C'est le sol qui a conduit les hommes à être pêcheurs, agriculteurs, pasteurs, etc... Avant

(4) VIDAL de LABLACHE. — Tableau de la Géogr. de la France, p. 3.

(5) VIDAL de LABLACHE. — Tableau de la Géogr. de la France, p. 32.

(6) La nature du sol a déterminé une variété de vie, dans la large unité qu'avait créée le climat. Aussi, le faciès ne peut-il être déterminé qu'en fonction de la notion de contrée. C'est à cette notion qu'il faut avoir recours pour le définir. Puisque l'on a pris l'habitude de définir les industries par l'appellation issue du nom d'un gisement typique, il ne convient pas de définir de la même façon le faciès. En effet, et pour parler le langage des Sciences Naturelles, s'il convient que le nom du genre se trouve dans celui de l'espèce, il ne faut pas que l'espèce puisse être prise pour le genre.

même que l'archéologie nous révèle ce qu'a pu être la vie des hommes, l'étude du sol doit nous permettre de la pressentir « les peuples ont été ce que le climat et la nature du sol qu'ils habitaient leur ont permis d'être » (7). Dans la vie des hommes, le climat a été le promoteur, le sol, le régulateur.

(7) M. GOURY. — Op. cit., p. 34.

CHAPITRE II

LES SOURCES DE L'ARCHEOLOGIE PREHISTORIQUE AVEYRONNAISE

Les sources de l'étude des temps préhistoriques de l'Aveyron sont, comme on peut le penser, nécessairement variées. Les unes sont immobilières et se trouvent réparties sur le sol aveyronnais; d'autres, mobilières, dont un trop grand nombre a été malheureusement perdu, sont déposées dans les musées ou les collections particulières. Enfin, il est des sources écrites que constituent les travaux des archéologues.

Les monuments. — Le département de l'Aveyron est extrêmement riche, un des plus riches de France en monuments préhistoriques. Il n'est pas nécessaire, pour étudier l'archéologie aveyronnaise d'en avoir visité tous les sites. Certains d'entre eux même, ne méritent point une visite, telles les grottes dont l'intérêt s'efface quand elles sont vidées de leurs dépôts.

L'examen des monuments mégalithiques est tout autre. A mon sens, il n'y en a pas qui ne mérite une visite et qui, de plus, ne mériterait une réelle protection. C'est par grand nombre que les dolmens sont dans un état de délabrement attristant. Il en est heureusement encore qui restent de magnifiques témoins; mais, chaque année, leur nombre diminue: des fouilles maladroites, des violations scandaleuses et, d'autre part, le développement des moyens matériels de culture et de destruction, en ont fait disparaître et en font encore disparaître en grand nombre. Trop peu de ces monuments sont classés et efficacement protégés. Comme il n'est pas question de faire des dépenses de protection, mais simplement d'assurer un statu-quo, c'est-à-dire d'empêcher les hommes de détruire ce dont le temps n'est pas venu à bout, je crois qu'un classement massif des dolmens et, une surveillance réelle, serait nécessaire. Nombreux sont encore les dolmens dont l'examen est précieux. Leur visite est extrêmement

utile et la vue d'un monument sera toujours très instructive.

Parmi les monuments, une mention spéciale aurait pu être faite aux statues-menhirs. Elles sont aujourd'hui pour la plupart efficacement protégées et reposent heureusement dans les musées.

Le mobilier. — Quelques collections particulières méritent d'être signalées et l'une des plus intéressantes est assurément celle de M. Louis Balsan, à Millau, dont les fouilles compétentes sont bien connues.

C'est dans les Musées que se rencontrent les plus belles séries mobilières, mais il est regrettable qu'un nombre considérable de pièces soit déposé dans des musées où elles n'ont que faire. Une coopération serait utile à réaliser et un groupement des objets littéralement exilés serait très profitable.

Il existe toutefois des musées qui possèdent des collections importantes constituant des ensembles dont l'examen est extrêmement utile. Le Musée de Saint-Germain-en-Laye possède une grande quantité d'objets aveyronnais provenant en particulier des recherches de Cartailhac.

Le Musée de Toulouse est extrêmement riche. Je ne saurais trop remercier M. le Professeur Vallois et M. Lacomme conservateur, qui, avec une amabilité parfaite, à laquelle je suis heureux de rendre hommage, m'ont permis d'en examiner les collections, par ailleurs parfaitement classées.

Le Musée de la Société Archéologique de Montpellier est également fort intéressant et la collection Cazalis de Fondouce dont il s'est enrichi, contient des pièces de premier ordre. Je remercie sincèrement M. Vidal qui a bien voulu être le guide le plus aimable et le plus compétent dans ma visite de ce Musée.

Enfin, le Musée Fenaille (Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron) à Rodez, renferme des collections précieuses. La création de ce Musée est très heureuse et il est bien juste que le département qui a tant donné à l'archéologie possède le Musée où seront déposés les précieux témoins de son passé. Sans attendre le classement prochain, M. l'Abbé Bousquet a bien voulu me révéler les richesses de ce Musée. Je ne saurais trop le remercier de m'avoir conduit et éclairé de la plus cordiale manière.

Les Etudes. — Les études archéologiques sont extrêmement nombreuses. Elles sont regrettablement réparties en un

nombre considérable de revues et de publications qu'il est souvent difficile de se procurer. La bibliographie préhistorique aveyronnaise est par conséquent assez longue et fastidieuse à établir. J'ai dû pour la constituer, consulter plus de quatre-vingts publications périodiques, dont certaines paraissent depuis un très grand nombre d'années (1).

Parmi les principales de ces publications, il convient de mettre au premier plan les « Mémoires et Procès-Verbaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron » où les documents sont extrêmement abondants. Les « Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme » demeurent aussi une des principales sources. Par ailleurs, il me faudrait faire une très longue énumération des publications éditées par les Sociétés savantes des départements voisins de l'Aveyron ou par les Sociétés de Paris.

Quant aux auteurs, ils sont également très nombreux. Les écrits de De Gaujal, De Barrau, Duval, Valadier, sont encore très utiles à consulter. Je n'aurai garde d'oublier les noms de Boisse et de l'Abbé Cérès, dont les travaux ont été très importants. Après eux, Cartailhac a répandu dans des publications très diverses un nombre considérable d'observations. Et puisque j'ai cité les noms des principaux archéologues aveyronnais, il m'est très agréable de citer celui de M. le Chanoine Hermet, auquel la découverte des statues-menhirs a valu une juste célébrité tout récemment grandie encore par ses travaux de réputation mondiale sur l'officine romaine de la Graufesenque. Il a bien voulu être souvent mon guide et m'a témoigné une cordiale amitié à laquelle je suis heureux de rendre un affectueux hommage.

Nombreux sont ceux qui ont contribué à l'étude de la préhistoire aveyronnaise et y concourent encore par de patients travaux. Je m'excuse de ne point citer leurs noms. Comme on le verra dans les pages qui suivent, il reste beaucoup à découvrir et à étudier. Ce ne sera que par des études méthodiques et consciencieuses que certains problèmes seront résolus.

(1) Je tiens à adresser mes remerciements au personnel de la Bibliothèque universitaire de Montpellier à l'obligeance duquel j'ai eu recours depuis plusieurs années.

CHAPITRE III

LE PALEOLITHIQUE

Vestiges de l'industrie humaine — Vestiges de la faune

Les vestiges paléolithiques sont si rares dans l'Aveyron qu'ils ne permettent ni examen général ni aucune conclusion. Je me contenterai de signaler simplement les quelques découvertes relatives aux civilisations paléolithiques.

Industrie. — La découverte la plus sûre et la plus intéressante est celle, à ma connaissance inédite, d'un très bel outil moustérien déposé au Muséum de Toulouse (Salle Cartailhac, vitrine 20). Il a été découvert (et offert au Muséum) par M. Cosnuel près du château de la Caze au nord de Villenave-de-Rouergue. C'est une belle amande en silex taillée à gros éclats, d'environ 14 centimètres sur 10. Elle est classée comme type du moustérien ancien.

Je ne connais point d'autres vestiges si ce n'est la série de silex découverts par M. de Sambucy dans une brèche de la grotte intérieure de Peyre (Compagnac) et qui, d'après Trutat, seraient paléolithiques. Il m'est assez difficile de me prononcer à leur sujet; car, si d'après les dessins de Sambucy (1), les silex par lui recueillis ont un faciès archaïque, les renseignements relatifs à leur découverte sont si insuffisants qu'il est dangereux de se prononcer d'une façon définitive.

Je me dois de signaler pour mémoire, la découverte dans la grotte de Nant (Chanoine Hermet) d'une très belle pointe de lance qui, à tort selon moi, a été attribuée par un archéologue au Solutréen. Je montrerai plus loin combien la technique lithique de l'Énéolithique est proche de la technique Solutréenne et c'est la raison pour laquelle la pointe de Nant, pourtant trouvée dans un milieu énéolithique, a pu être con-

(1) Mém. de la Soc. Arch. du Midi de la France, 1866-1871, p. 152, pl.

sidérée comme solutréenne. Il faut reconnaître que sont assez nombreuses les pointes de lances énéolithiques qui, considérées en dehors de leur milieu, pourraient paraître bien plus anciennes.

Enfin, et bien que je me sois fixé dans cette étude, les limites géographiques du département de l'Aveyron, je crois devoir faire, au moins une fois, exception à cette règle pour signaler les découvertes faites par MM. Martel et Delaunay dans la grotte de Nabrigas, voisine de quelques centaines de mètres du département de l'Aveyron, et cela même en raison de la situation de cette grotte qui « commande » la vallée de la Jonte dont le cours est longtemps mitoyen aux départements de la Lozère et de l'Aveyron. En 1885, MM. Martel et Delaunay trouvèrent dans une poche non remaniée des fragments d'ossements humains et des fragments de poteries associés à des ossements d'ours. S'appuyant d'une part sur la découverte faite en 1835 par M. Joly, de fragments céramiques associés à des ossements d'ours, dont un crâne portait une blessure cicatrisée faite par une arme, et d'autre part sur la découverte par le Docteur Prunières d'un fémur d'ours portant également des traces de blessures, et d'une hache taillée, type Saint-Acheul (grotte de la Caze), MM. Martel et Delaunay pensèrent avoir trouvé la preuve de l'existence de l'homme quaternaire en Lozère et de l'utilisation par celui-ci de la céramique aux temps paléolithiques.

Ces conclusions furent combattues en particulier par Cartailhac qui faisait remarquer qu'il y aurait tout lieu de s'étonner que les quaternaires n'aient laissé à Nabrigas d'autres vestiges de leur industrie que des fragments céramiques inconnus dans tous les gisements où pourtant les restes de leur industrie sont si variés et si nombreux.

La question de la céramique paléolithique étant résolue, la découverte de MM. Martel et Delaunay est tombée dans l'oubli. M. Martel a maintenu encore récemment ses conclusions (2). Aussi, ai-je cru nécessaire de rappeler cette discussion qui, par la situation topographique de la caverne de Nabrigas, est intéressante pour l'archéologie aveyronnaise.

Faune. — Les vestiges de la faune quaternaire sont beaucoup plus nombreux. La grotte de Goutrens a livré une dent de mammouth et un os appartenant peut-être à cet animal.

(2) M. MARTEL. — Millau et les gorges du Tarn, 1925, p. 442.

Mais M. le Chanoine Hermet, avisé de cette découverte, ne put que constater le fait sans pouvoir déterminer d'une façon absolue la position de la pièce, de sorte que, si l'apport de la dent apparaît comme le fait de l'homme, il me paraît demeurer des doutes sur l'époque à laquelle elle a été déposée, car la grotte de Goutrens a été occupée depuis le néolithique (?) jusqu'au gallo-romain.

Le musée de Rodez possède également une dent de mammoth, don de M. l'Abbé Bousquet et découverte vers 1908 entre Nuces et Gradels (3).

La grotte supérieure de Peyre (Compregnac, de Sambucy), est assurément un des dépôts les plus intéressants au point de vue de la faune quaternaire de l'Aveyron. Les vestiges nombreux recueillis par M. de Sambucy furent confiés partie au Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse, partie à la Faculté des Sciences de Montpellier où ils furent parfaitement identifiés. Les espèces suivantes représentées par d'assez nombreux restes étaient : *Elephas primigenius*, Renne, Cheval, Bœuf, Chèvre (?) Cerf, Ours et Hyène.

Assez nombreuses sont les grottes qui ont livré de riches vestiges. C'est assurément le défaut d'études qui ne permet pas de signaler les découvertes d'espèces fort intéressantes, si ce n'est l'ours dont les ossements et surtout les dents, assez caractéristiques, ont été souvent signalés, en particulier dans les grottes des vallées du Tarn, de la Dourbie et de la Jonte (grotte du Monna, Cart.; grotte du Figuier, Abbé Bousquet; grotte de Clapade, Balsan-Temple, toutes trois commune de Millau; grotte du Cirque des Rouquettes (La Roque Sainte-Marg. Martel).

(3) Procès-verbaux de la Soc. Let. Sc. Aveyron, XXII, p. 40.

CHAPITRE IV

LE NEOLITHIQUE

La civilisation néolithique a été longtemps la civilisation la moins étudiée de la préhistoire. Considérée dans un ensemble assez confus, elle a, qu'on me pardonne cette expression, servi de dépotoir aux archéologues. En effet, tout ce qui était incompris était aveuglément rejeté dans le Néolithique réserve de documents incertains. Cette méthode était évidemment fort commode.....

Une réaction s'est faite et chaque jour le Néolithique est plus étudié. Cette réaction a été excessive. Les archéologues ont certes eu raison de constater que, si le Néolithique présente dans son ensemble, une certaine homogénéité, il présente en raison de l'espace, du temps, et du milieu, des aspects variés et que s'il y a un Néolithique, comme il y a un Paléolithique, il y a aussi des faciès nombreux et caractéristiques.

Malheureusement, dans le départ à la découverte dans un si vaste terrain, les archéologues n'ont pas su se discipliner. Chacun, ou du moins beaucoup, ont tenu à occuper une partie du territoire et lui ont attribué une telle valeur, qu'à la suite de beaucoup d'efforts, la nomenclature du Néolithique est devenue en soi, une véritable science ; sans une utile réaction il y aura bientôt, selon l'expression de M. Louis « autant de subdivisions que de « communes en France » (1). De la généralité vague à la spécialisation exagérée on est allé de Charybde en Scylla.

Quelques auteurs, parmi lesquels MM. Poisson, Goury, Louis, se sont efforcé d'apporter un peu de clarté dans cette nouvelle confusion. C'est à leurs travaux (2) que je dois renvoyer le lecteur, car il m'est inutile ici de présenter, même

(1) M. LOUIS. — Le Néolithique dans le Gard, p. 221.

(2) M. POISSON. — Les Civilisations néolithiques et énéolithiques de la France, in *Rev. Anthr.* 1928, n° 9 et 10-12 et 1929-1-3.

M. GOURY. — *L'Homme des Cités lacustres*. Paris, Picard, 2 vol., 1927-1932.

M. LOUIS. — *Le Néolithique*. Nîmes, 1933.

en une rapide synthèse, les conclusions si variées dont le Néolithique a été l'objet. En effet, l'archéologie aveyronnaise ne nous révèle que l'Enéolithique et, si pour cette civilisation il me sera indispensable de situer le fait aveyronnais en rapport avec les civilisations auxquelles il se rattache, je ne crois pas nécessaire d'agir de même pour le Néolithique qui n'est presque pas et d'une façon toute sporadique, représenté en Aveyron.

*
**

Après avoir examiné les nombreux et divers dépôts archéologiques aveyronnais et les avoir classés d'après les civilisations auxquelles ils appartiennent, on constate qu'il en reste très peu qui puissent être attribués au Néolithique.

Je serais presque tenté de dire que le Néolithique n'existe pas en Aveyron, affirmation qui serait certes de nature à surprendre bien des archéologues. Je m'empresse de dire d'ailleurs que si une telle affirmation pouvait être faite, ce ne serait que parce que j'ai séparé du Néolithique, l'Enéolithique qui en est le faciès final et qui a des caractères assez nets pour bénéficier d'une émancipation.

Par ailleurs et pour avoir étudié le Néolithique dans les départements du Gard et de l'Hérault, il m'apparaît bien certain que le Néolithique tel qu'il est conçu par les archéologues de ces régions, n'est pas représenté en Aveyron. Parmi les sites archéologiques aveyronnais, nous ne trouverons aucune de ces riches stations de plein air; les habitats troglodytiques sont énéolithiques, quand on pourra les déterminer, et les sépultures seront les dolmens, caractéristiques de l'Enéolithique.

Il apparaît certain que les hommes qui ont occupé les stations de plein air du Languedoc méditerranéen ne se sont point répandus dans le territoire aveyronnais. C'est du moins la conclusion que l'on peut tirer de l'absence totale de stations de plein air; et je n'irai point à dire que les habitants du Rouergue furent des troglodytes, car les grottes ne nous fournissent point de témoins néolithiques et, malgré les exigences du climat, l'habitat de plein air était au Néolithique aussi possible qu'à l'Enéolithique. Il y a véritablement absence du Néolithique.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que le Néolithique n'était « presque pas » représenté et cette restriction n'est permise que par de rares trouvailles. Elles ne permettront d'ailleurs nullement de rattacher ces vestiges à une de ces nombreuses

civilisations, ou plus exactement faciès, qui ont été décélées dans le Néolithique. Comme on le verra, ces découvertes ne sont pas assez caractéristiques et c'est d'ailleurs approximativement que je les attribuerais ; je dois me contenter de dire plus exactement qu'elles sont pré-énéolithiques. Dans cet examen d'ailleurs, j'écarte toutes les découvertes qui ont été attribuées au Néolithique, mais sont réellement énéolithiques, de même que tous les documents incertains qui ne sauraient être scientifiquement utilisés.

M. l'Abbé Calmels a signalé (3) plusieurs stations de la région de Saint-Chély-d'Aubrac qui ont fourni un mobilier apparemment très intéressant. Malheureusement la détermination de ces objets est assez imprécise. M. l'abbé Calmels reconnaît dans l'ensemble l'existence de stations néolithiques. La situation géographique de ces dépôts permet de les considérer comme une extension aveyronnaise du préhistorique du Cantal dont ils dépendent. Ces gisements sont les seuls vestiges aveyronnais de stations de plein air, à l'exception de rares dépôts énéolithiques dont je parlerai. Il est à remarquer qu'ils se trouvent dans une région où les monuments mégalithiques font défaut. Je considère que ces dépôts aveyronnais par leur position, dépendent d'une archéologie qui n'est pas aveyronnaise, et à ce titre, il serait excessif de dire que le Néolithique est répandu dans l'Aveyron en s'appuyant sur ces seuls exemples. Ce n'est donc qu'à titre d'exception que ces sites méritent d'être signalés pour être, par ailleurs, et après une étude détaillée, rattachés à l'archéologie de la région à laquelle ils appartiennent logiquement.

M. Château a découvert dans un abri sous roche, voisin de la grotte de la Poujade (Millau) un dépôt qui mérite particulièrement l'attention. Il est d'autant plus intéressant qu'il est véritablement aveyronnais.

M. Château, grâce à de patientes recherches qui ne sont pas encore terminées et qu'il a bien voulu me permettre de faire connaître, a découvert sous cet abri deux niveaux archéologiques bien distincts. Un niveau supérieur est bien caractéristique de l'Énéolithique avec poteries, haches polies, pointes de flèche, etc... Je n'ai point à en traiter ici. Le niveau inférieur qui descend jusqu'à deux ou trois mètres de profondeur, a permis certaines observations très

(3) M. l'Abbé CALMELS. — La Préhistoire dans l'Aubrac. Journal de l'Aveyron, 1928, n° 36 à 41.

importantes : la céramique fait complètement défaut ; le silex a été exceptionnellement utilisé et il n'en a été trouvé que de très rares fragments. Les objets, d'ailleurs très peu nombreux, sont en quartzite ; les lames, de petites dimensions et assez frustes, sont assez nombreuses ; des pointes et des burins complètent ce mobilier. Pour l'instant les trouvailles ne sont pas assez caractéristiques pour permettre une détermination certaine. Il est sûr que cette industrie n'a rien de commun avec l'industrie énéolithique et, par ailleurs, c'est peut-être à tort que je signale ces découvertes comme néolithiques. Je rappelle que les découvertes de la grotte de Peyre (Compregnac) ont été attribuées au Paléolithique et bien que je n'en connaisse les résultats que d'après l'étude et les planches qui y sont annexées, il y aurait lieu de comparer les pièces de la Poujade avec celles de Peyre. Il est à souhaiter que de nouvelles découvertes permettent de fixer la nature du dépôt de la Poujade qui, d'ores et déjà, se révèle exceptionnel. C'est là une question très importante que les travaux de M. Château permettront assurément d'éclaircir.

Je ne saurais enfin passer sous silence la découverte faite en 1883 par Carthailhac et M. Boule de puits d'extraction de silex, dits de « Mur de Barrèze » (Tauszac). A l'occasion de travaux de carrière, des puits furent mis à jour. Les coupes successives de terrains, produits par l'avancement des travaux, révélèrent des séries de puits, creusés d'abord en entonnoir, puis verticalement, et grâce auxquels les préhistoriques atteignaient un banc de silex remarquable par sa qualité ; certains puits se prolongeaient par des galeries. Il est infiniment regrettable que ces mines primitives n'aient pas été conservées ; elles sont aujourd'hui complètement détruites.

M. Boule qui a fait l'étude des puits, les considère comme néolithiques. Les nombreux pics et marteaux en bois de cerfs retrouvés dans les puits, prudemment remblayés et quelques rares pièces lithiques confirment cette détermination. Pourtant cet archéologue a trouvé dans les environs, des silex de faciès magdalénien et il émet l'hypothèse que le silex de Mur de Barrèze a été utilisé dès le paléolithique.

D'autre part, si les puits sont eux-mêmes néolithiques, il ne paraît pas permis de déterminer à quel stade de cette civilisation ils appartiennent ; aussi c'est au titre général du Néolithique que j'ai cru devoir en parler.

Une observation très intéressante de M. Boule est relative au fait que très peu de silex par rapport aux quantités

extraites se retrouvent aux environs des mines ; on doit donc penser que le silex de Mur de Barrez a été exporté. Une enquête, peut-être possible, sur sa diffusion, serait extrêmement intéressante.

Je ne citerai point d'autres dépôts qui puissent, momentanément, être considérés comme néolithiques. Je tiens, en effet, à écarter de nombreux documents qui ne présentent aucune garantie. D'ailleurs les documents que j'ai fournis ne sont pas probants quant à l'existence du Néolithique dans l'Aveyron et tout ce que je peux en dire est qu'ils sont pré-néolithiques.

La question néolithique est semblable à la question paléolithique : découvertes encore insuffisantes, très localisées, incertaines, qui ne permettent encore que des conclusions provisoires. En tous cas, de ces éléments négatifs, une conclusion bien nette peut être tirée : le Néolithique qui, sous différents faciès a laissé en tant de régions des preuves si évidentes et si nombreuses, a eu dans l'Aveyron, une expansion à peu près nulle et peut-être même y fait complètement défaut.

CHAPITRE V

L'ENEOLITHIQUE

Introduction — l'Énéolithique Aveyronnais et ses caractères.

Les origines:

Le Mégalithisme, le métal, l'Industrie lithique.

La question de l'Énéolithique est fort discutée. Tous les auteurs n'en admettent pas dans un sens strict la réalité. Quant à ceux qui l'admettent, les définitions en sont si variées qu'il n'est pas permis de constater une unité de vues sur ce problème. Une fois de plus nous constaterons que les difficultés proviennent d'une question de terminologie.

Je me vois donc obligé d'ajouter à tant d'autres ma propre conception, mais auparavant il me paraît nécessaire de faire connaître les diverses définitions qui ont été données.

Le terme énéolithique n'est pas communément admis.

La civilisation qu'il représente dans un sens strict a été définie dans sa généralité par d'autres termes.

Jeanjean qui a cru déceler une époque du cuivre, l'a nommé Durfortien et Raymond et Chantre, Cébennien.

Une appellation plus générale fut proposée, celle d'Aénéolithique, à laquelle est aussi substituée celle de Chalcolithique.

Les appellations de Chalcolithique et d'Énéolithique sont couramment utilisées pour définir la civilisation terminale du néolithique, pendant le développement de laquelle est apparu le premier métal. Comme on le verra et d'après les observations aveyronnaises, l'Énéolithique a des caractères très nets dont l'apparition du métal n'est qu'un élément. Dans un sens large, j'ai utilisé le terme Énéolithique — puisqu'il est le plus couramment employé — comme caractérisant le faciès final du Néolithique.

Caractères de l'Énéolithique aveyronnais

La question énéolithique est, dans son ensemble, méridionale, mais je n'ignore pas que ce n'est pas seulement dans le Midi de la France que le problème s'est posé.

Les caractères par lesquels je définirai plus loin l'Énéolithique, sont ceux qui, plus ou moins énoncés par divers

auteurs, me sont apparus, d'après mes études sur le département de l'Aveyron et les régions voisines. Je m'empresse donc de dire que je n'ai pas la prétention de les considérer comme valables pour d'autres régions. En conséquence, l'Enéolithique dont je traite est l'Enéolithique aveyronnais.

Les caractères propres à cette civilisation sont : mégalithisme, technique lithique propre, apparition du métal. J'aurai l'occasion de revenir longuement sur ces divers « faits archéologiques » et je me contenterai à cette place d'en définir rapidement la simple réalité.

1°) M. Goury a décelé la caractéristique remarquable de l'industrie lithique de la civilisation énéolithique, « étonnante renaissance, si l'on peut employer ce terme, de l'industrie de la pierre » (1). Il était bien juste et utile d'en traiter car trop longtemps, la seule apparition du métal avait été considérée comme le caractère essentiel de l'Enéolithique. Or, le mobilier lithique de cette période a des caractères tels qu'il n'est pas nécessaire de rencontrer le métal pour connaître la civilisation auquel il appartient.

Pour l'Aveyron, ce mobilier lithique est presque essentiellement connu par le mobilier des sépultures dolméniques. En effet, les stations n'existent pas en Aveyron et les habitats sont mal connus. En admettant même qu'il ne s'agisse que d'un mobilier de choix, de luxe, il est incontestable que ce mobilier révèle une technique propre qui se caractérise par la petite dimension des objets et la perfection de la taille qui font des pointes de flèches des dolmens aveyronnais de petites merveilles.

2°) Le premier métal apparaît sous la forme de très petits objets associés au mobilier lithique dont j'ai parlé et cela dans les dolmens. Cuivre ou bronze, la pénurie d'analyse ne permet pas de conclure. Quoi qu'il en soit, le premier métal apparaît dans les dolmens. Assurément, il était très rare, car il ne compose que de petits objets (perles, anneaux), l'objet lourd étant inconnu.

Il est par ailleurs impossible de dire si le métal est apparu pendant le fait mégalithique ou a été introduit avec lui. Certains dolmens n'ont pas donné de métal, mais cela ne veut pas dire que celui-ci était encore inconnu. Je n'ai personnellement pas fouillé de dolmens (ou simplement tamisé les ter-

(1) M. GOURY. -- *Homme des Cités lacustres*, II, p. 300.

res d'un dolmen antérieurement violé) sans trouver des traces de métal. La liste des monuments qui en ont donné serait très longue, si les fouilles avaient été consciencieuses. Aussi, malgré la restriction que j'ai faite, je considère comme une probabilité proche de la certitude que le métal était connu dès l'édification des premiers dolmens aveyronnais, et j'incline à croire que c'est par un même courant qu'ils sont arrivés.

3°) En parlant de l'industrie lithique et du métal, j'ai été amené à parler des dolmens auxquels l'une et l'autre sont associées. Je n'aurai donc pas à traiter plus longuement du fait mégalithique : c'est dans les dolmens qu'apparaît le premier métal et que se révèle une industrie lithique propre. Le mégalithisme est bien lui aussi un caractère particulier de l'Enéolithique. En effet, ce n'est pas dans les dolmens que nous trouvons les traces des civilisations antérieures, ni que nous y retrouverons celles des civilisations postérieures : le mégalithisme révèle l'Enéolithique et disparaît avec lui.

Sous l'influence de l'école allemande, la céramique a été considérée comme un élément caractéristique de la chronologie néo et énéolithique. Nous verrons que la céramique des dolmens aveyronnais est si mal connue qu'il serait actuellement dangereux de vouloir en tenir compte dans une classification de cette nature.

LES ORIGINES

La fusion des trois éléments : mégalithisme, apparition du métal, technique lithique propre, constituent les caractères particuliers de l'Enéolithique aveyronnais. Mais il s'en faut que cette fusion soit partout constatée, je n'en veux pour exemple que ce fait que le métal ne se trouve pas dans les dolmens bretons.

Aussi, les archéologues n'ont-ils pas étudié l'Enéolithique dans une unité qu'il n'a que régionalement, mais dans les éléments qui, à l'occasion, sont disjoints.

Si nous voulons connaître de l'origine de l'Enéolithique aveyronnais, nous serons obligés d'étudier un à un les éléments dont il forme, en Aveyron, le faisceau.

La question de cette origine se rattache à des ensembles très vastes qui dépassent très largement le cadre de cette étude. Pourtant, puisque l'archéologie aveyronnaise s'y intègre, je me vois dans l'obligation d'indiquer très brièvement l'aspect de ces ensembles. Faisant autrement, il me serait impossible

d'indiquer la place de l'Énéolithique dans ce vaste panorama. J'examinerai donc le problème de l'origine du mégalithisme du métal et de l'industrie de la pierre énéolithique, encore que cette dernière question soit assez peu étudiée.

Le mégalithisme. — L'étude des origines du mégalithisme est particulièrement controversée: ce n'est pas la place ici d'en entreprendre un examen détaillé et je ne tiens qu'à donner un résumé sommaire des opinions diverses qui ont été émises. M. Poisson (2) a parfaitement résumé cette question et c'est à ses travaux que j'emprunterai les éléments de mon examen.

1°) Origines orientales: le mégalithisme « dans l'Europe occidentale serait dû à des influences orientales et aurait été apporté par des navigateurs venant de la Méditerranée en suivant les côtes de l'Atlantique » (3). Cette hypothèse est celle de Montélius, S. Müller: Hørnes et Déchelette s'y sont ralliés.

2°) Origines nordiques: le mégalithisme aurait une origine nordique. Cette hypothèse est celle de S. Reinach vers laquelle inclinent MM. l'abbé Breuil, Aoberg et Penka, Much et Kossina.

3°) Origines ibériques: Un centre important et très ancien de mégalithisme ayant été constaté au Portugal, « on a voulu alors y reconnaître le véritable centre d'expansion de cet usage » (4). Mais la question se complique car certains archéologues tiennent compte tout à la fois de l'origine nordique et de l'origine ibérique. Ainsi, M. Wilke considère l'origine du mégalithisme occidental comme européenne, mais pense qu'on ne peut décider quel en a été le point de départ; il « admet cependant que la première origine de l'idée mégalithique a pu être dans le nord ».

Par ailleurs, M. Bosch-Gimpera admet deux centres « primitifs et indépendants », le Portugal et la Scandinavie. Le mégalithisme se serait introduit en France par deux courants. l'un par le sud, avec la civilisation pyrénéenne, l'autre, par le nord, avec la civilisation du silex (5). M. Poisson admet cette hypothèse, mais tend à voir un des courants comme

(2) M. POISSON. — Les Civil. néol. et énéol. de la France (R. A. n°s 7-9, 10-12 1928 et 1-3 1929).

(3) M. POISSON. — Idem, p. 34.

(4) M. POISSON. — Idem, p. 35.

(5) M. POISSON. — Idem, p. 35.

courant secondaire, « l'introduction en France de l'usage des mégalithes s'est faite par deux courants, l'un est venu directement du centre septentrional, a pénétré dans le nord de la France et s'est propagé dans le domaine de la civilisation du silex; l'autre a créé un courant secondaire dans l'ouest de la péninsule ibérique d'où il s'est étendu jusque dans la France, postérieurement au premier en emmenant avec lui le métal, presque inconnu dans les mégalithes du nord-ouest de la France » (6).

En résumé, il existe une hypothèse de l'origine orientale et une hypothèse de l'origine occidentale. Dans cette dernière, deux sous-hypothèses, d'une origine scandinave et d'une origine ibérique que certains auteurs concilient entre elles.

Le métal. — La question de l'apparition du métal a soulevé de nombreux problèmes et la difficulté actuelle de cette étude provient surtout de ce que beaucoup d'auteurs l'ont étudiée à des points si spéciaux qu'il est impossible ou dangereux de vouloir concilier leur point de vue.

Je crois qu'il convient de discerner deux éléments essentiels — qu'il n'est, je le reconnais, pas toujours facile de séparer nettement — d'une part, la question de l'origine du métal, d'autre part, la question de sa qualité.

Origine du métal. — Quant à l'origine première du métal, on peut admettre deux hypothèses, d'une part, une origine indigène, origine qui n'est retenue par aucun archéologue. D'autre part, une origine étrangère, opinion qui reste seule à envisager. Le lieu d'origine première du métal, où tout au moins des procédés métallurgiques par lesquels il fut découvert est sans nul doute l'Orient. Le point controversé est relatif aux voies par lesquelles s'en fit la pénétration. Deux voies sont proposées, l'une est la voie danubienne, l'autre, la voie maritime par la Méditerranée et l'Atlantique (avec des relais).

Déchelette qui a constaté dans notre région une double influence, s'exprime ainsi (7) : « C'est bien à un courant de « culture venu de l'Est. que nous devons attribuer l'introduction du cuivre dans les Cévennes. Comme ce courant émane « d'une région où les dolmens font défaut, tandis que les « sépultures des Cévennes et les allées couvertes d'Arles se

(6) M. POISSON. — Op. cit., p. 37.

(7) DECHELETTE. — Manuel, II, p. 140.

« rattachent aux dolmens et allées de l'Ibérie, nous arrivons
 « nécessairement à cette conclusion que, dans le Midi de la
 « France, aux premiers temps des métaux, des influences
 « venues de l'est se sont exercées de concert avec celles venues
 « du sud-ouest ».

MM. Bosch-Gimpera et de Serra-Rafols ont lié la question de l'introduction du métal, exactement du cuivre, à la céramique. C'est en suivant la pénétration du type dit caliciforme d'origine ibérique qu'ils discernent la pénétration du mégalithisme et du métal qui se serait répandu dans notre région « à travers le Roussillon vers l'Aude, la Côte de la Méditerranée et les Cévennes » (8) où se formerait une civilisation mixte par la fusion de cette civilisation pyrénéenne avec la civilisation des grottes.

Cette hypothèse est fort séduisante. Il va sans dire qu'elle a soulevé diverses critiques que je n'ai pas à examiner ici (9). Toutefois, pour le domaine que j'ai étudié, qu'il me soit permis de considérer que les peu nombreux monuments mégalithiques du Roussillon et de l'Aude me paraissent des jalons insuffisants de la voie de pénétration et que, au moins pour l'Aveyron, l'étude de la céramique est trop insuffisante pour permettre l'application à cette région de théories qui, par ailleurs, sont fort intéressantes.

Qualité du métal. — La question de la qualité du métal a été souvent étudiée en rapport avec la question de son origine: c'est ainsi, par exemple, que M. Bosch-Gimpera ne parle que de cuivre. Par contre, divers auteurs ont traité de l'origine du métal sans tenir compte de sa nature. Déchelette, tout en faisant état des observations archéologiques de Jeanjean sur le Dufortien et de Chantre sur le Cébennien, n'a pas cru devoir connaître un âge véritable du cuivre. La question est pourtant importante. Le métal, étant d'origine orientale, si 'on accepte une importation directe et non pas seulement celle des procédés métallurgiques, et s'il y a vraiment dans nos régions un Âge du Cuivre, c'est que nécessairement l'introduction du métal s'est faite à un Âge du Cuivre, donc entre le Minœn ancien I et le Minœn ancien III, l'origine égéenne étant la seule possible. Si le métal importé est du

(8) M. POISSON. — Op. cit., p. 10.

(9) Par exemple, il existe un groupe rhénan à vases caliciformes sans mégalithes introduit par des brachycéphales, alors que la civilisation pyrénéenne du caliciforme est avec mégalithes et à race dolychocéphale méditerranéenne.

bronze, cette introduction ne peut être que postérieure au Minœn ancien III.

Ainsi posé, le problème aurait pu recevoir une solution grâce à de nombreuses analyses chimiques. Or, la pénurie de celles-ci était déjà regrettée, il y a de bien nombreuses années et nous devons continuer à la regretter : rien n'a été fait dans ce domaine. J'avoue que je le regrette peu pour ma part car, à la réalité d'un Âge du Cuivre, il y a des objections telles que le problème me paraît insoluble.

M. Louis a émis une de ces objections. Pour lui, « les indigènes essayèrent d'imiter le fameux métal... mais même ignorant que le « métal » contenait de l'étain, c'est en cuivre qu'ils ont imité les objets de bronze » (10) ; l'auteur, qui a particulièrement bien étudié la préhistoire du Gard, pense que « dans les régions méridionales l'Âge du Cuivre s'il a réellement existé ne peut être qu'une phase accidentelle de l'Âge du Bronze » (11) et même en des termes qui me paraissent trop formels et doivent, à mon avis, être compris dans un sens large, l'auteur conclut : « L'usage du cuivre pur a sans « doute suivi l'usage du bronze au lieu de le précéder » (12).

À cette objection de l'imitation, il convient de rappeler celle depuis longtemps émise par Evans (13) qui pensait que l'étain constituant du bronze avait pu ne pas être utilisé, soit par défaut momentané, soit, qu'élément rare, il eut été économisé pour la fabrication d'objets dans lesquels son absence était possible ou même favorable, le cuivre étant moins cassant que le bronze.

Ainsi qu'il y ait eu méconnaissance locale, absence ou économie, les métallurgistes ont pu fabriquer des objets en cuivre pur sans que cela impliquât nécessairement qu'il y ait eu un Âge du Cuivre. Ces objections me paraissent si sérieuses que je ne crois pas possible de parler d'un Âge du Cuivre, encore que celui-ci ait pu exister.

Les premiers objets de métal ont souvent été traités de pacotille de commerçants ou de prospecteurs. Je veux bien le croire. Déchelette admet plutôt le cheminement des procédés métallurgiques que celui des objets eux-mêmes (14). Je le crois, mais tardivement : car, à l'origine, les métallurgistes

(10) M. LOUIS. — *Le néolithique dans le Gard*, p. 97, 98.

(11) M. LOUIS. — *Le Néolithique*, p. 152.

(12) M. LOUIS. — *Le Néolithique*, p. 156.

(13) *Matériaux*, 1876, p. 444.

(14) DECHELETTE. — *Manuel*, II, p. 92.

indigènes auraient certainement créé des types plus conséquents que ceux que nous trouvons et leur imitation se faisant sans étain, ils auraient suscité un véritable Age du Cuivre. L'imitation des objets précieux peut être considérée, comme une loi, mais en l'espèce, elle n'a pu qu'être tardive, quand le secret de la métallurgie a été largement diffusé.

Je crois donc que l'emploi du métal a subi l'évolution suivante : d'abord, introduction, sous forme de pacotille, du métal, peut-être bronze ou plus communément cuivre, moins coûteux ; puis diffusion des procédés métallurgiques avec continuation de l'importation et création d'une industrie indigène de cuivre et de bronze. A chaque phase de cette évolution, le cuivre pur et le bronze ont été également utilisés et il n'y a pas possibilité de faire une distinction chronologique dans l'introduction de l'un et de l'autre. La civilisation mégalithique dans l'Aveyron est synchronique de la première phase.

Industrie lithique. — M. Goury, traitant du Chalcolithique a fait remarquer que les stations où quelques pièces de métal voisinent avec des objets en silex ont été dites énéolithiques, sans qu'il ait été recherché si l'industrie de la pierre n'y avait pas elle-même un caractère particulier (15).

Dans notre connaissance de cette industrie, il y a une lacune provenant d'un défaut d'observation. La présence du métal a permis une détermination si facile des dépôts que leur étude détaillée n'a pas été poussée comme il convenait. Il faudra donc à l'avenir ne pas considérer, au point de vue de l'industrie de la pierre, l'Énéolithique comme un prolongement non caractérisé du Néolithique et ne s'en différenciant que par la rare présence du métal.

L'Énéolithique, Chalcolithique pour M. Goury, fait connaître une industrie où l'on retrouve « toute la beauté et la « délicatesse de la taille et de la retouche solutréennes » poussées à un tel point que l'on peut dire que « l'artisan semblait « s'être fait un point d'honneur d'obtenir par la finesse de « la retouche des pièces susceptibles de rivaliser avec les objets « métalliques dont il adoptait les formes » (16).

Cette opinion se vérifie parfaitement d'après les documents aveyronnais. La technique lithique en Aveyron atteint une

(15) M. GOURY. — Hommes des Cités lac., I, p. 302.

(16) M. GOURY. — Hommes des cités lacustres, I, p. 303.

telle perfection que l'on peut bien y constater aussi « une pleine efflorescence de l'industrie de la pierre ». (17)

Cette industrie lithique n'a pas été l'objet, à ma connaissance d'une étude générale permettant de la rattacher à un courant de culture particulier. Elle méritera à ce point de vue un examen aussi attentif que ceux qui ont été faits quant au Mégalithisme et au Métal.

(17) M. GOURY. — Hommes des cités lacustres, I, p. 303.

CHAPITRE VI

LA REPARTITION DES MONUMENTS MEGALITHIQUES ESSAI DE GEOGRAPHIE HUMAINE

*Généralités — Objections à une répartition artificielle —
Enquête sur la répartition des monuments mégalithiques —
Conclusions de cette enquête — Le choix du sol.
La répartition des monuments mégalithiques dans les régions
limitrophes de l'Aveyron : Hérault, Gard, Lozère.*

REPARTITION DES MONUMENTS MEGALITHIQUES

Considérations générales

Il n'existe pas, à ma connaissance, de carte archéologique détaillée du département de l'Aveyron, à l'exception toutefois de celle dressée par Boisse (1), qui a le défaut d'être ancienne et trop générale. La constitution d'une telle carte est un travail assez long et délicat, mais les résultats qu'elle permet d'acquérir sont très dignes d'intérêt, surtout si l'on a soin de la comparer avec une carte géologique ou agronomique (2).

Une comparaison, même très sommaire, permet de constater que les monuments mégalithiques se trouvent dans la région calcaire, la région dite du Causse des agronomes et des géographes.

Plusieurs archéologues ont constaté ou pressenti le fait. Très peu ont tenté de donner à cette répartition une explication raisonnée. Il convient de rendre au docteur Prunières le mérite de s'être approché de la solution qui me paraît véritable, dans ses travaux sur l'archéologie du département de la Lozère. Mais Prunières a vécu dans un temps où la géographie humaine n'était pas née; il me paraît pourtant justice

(1) M. S. L. Av. T. X, 1868-1873.

(2) Nombreuses et très précieuses dans Vigarié, *Esquisse Générale du département de l'Aveyron*, 1927-1930. Ouvrage très important.

de le considérer, dans son cadre, comme un précurseur, car il avait pressenti le rôle essentiel des influences mutuelles du sol et de l'homme.

Par ailleurs, il semble qu'il y ait eu plus d'ardeur, de la part de certains archéologues, à nier le fait d'une occupation volontaire du sol qu'à l'expliquer, et nombreuses sont les objections qui tendraient à démontrer que l'homme a occupé inconsidérément le sol et aurait aveuglément subi le joug de la nature.

Avant d'examiner les preuves et les raisons de l'occupation raisonnée de la terre par l'homme, je me dois de considérer ces diverses objections qui, si elles étaient vérifiées, rendraient stérile tout autre examen.

Objections à une répartition artificielle des dolmens :

1°) Les dolmens n'existent actuellement dans la région calcaire que parce qu'ils n'ont pas été détruits à l'occasion des cultures, cette région étant très généralement inculte et désertique : les raisons de destruction n'existaient pas davantage dans la région non calcaire, où la culture a été moins développée. Il serait paradoxal qu'une destruction systématique, sans motifs apparents, ait frappé seuls les dolmens élevés dans ces régions souvent plus incultes et plus désertes que la région calcaire.

2°) Le climat aurait interdit l'occupation de certaines zones. Cette observation pourrait être juste pour ce qui est de la région dite de la montagne. Elle est inacceptable pour la région des plateaux car le climat y est à peu près identique et cette région se répartit en plateaux siliceux, sans dolmens et plateaux calcaires riches en dolmens; enfin la région des collines serait, au point de vue climatique, la plus favorable à une occupation. Or, cette région, argilo-siliceuse, ne possède pas de dolmens.

3°) Le défaut de matériaux n'aurait pas permis la construction des dolmens dans certaines zones (3). C'est là une erreur. La région granitique, par exemple, abonde en matériaux qui, dans des cas exceptionnels, ont parfaitement été utilisés. A part quelques exceptions, cette région est dépourvue de dolmens. Fait même remarquable, certains dolmens ont

(3) En Bretagne, les granits ont été utilisés qui ne le sont pas chez nous. Ce n'est donc pas l'absence de matériaux que l'on peut invoquer.

été construits avec des matériaux étrangers au sol calcaire sur lequel ils reposent et qui ont été transportés de terrains où ne se trouvent pas de dolmens... (Campuac, St-Rome-de-Tarn, St-Félix de Lunel).

4^o) Il y a eu deux peuples vivant dans des régions séparées, l'un nomade chasseur, l'autre sédentaire, agriculteur, constructeur de dolmens. Ce dernier se serait installé dans les régions inoccupées faute d'eau et de gibier. Je ne cite cette opinion, née des hypothèses d'A. Bertrand sur le peuple des dolmens que pour mémoire. En Aveyron, si l'on peut parler d'un peuple des dolmens, on chercherait vainement son parenté.

Je ne connais point d'autres objections qui permettraient de réfuter efficacement le fait de la répartition si particulière des dolmens aveyronnais, fait indéniable qu'il convient non de récuser, mais d'expliquer.

Enquête sur la répartition des dolmens :

Après un examen sommaire, la question de la répartition des dolmens se pose ainsi : les monuments mégalithiques sont-ils essentiellement, ou presque, localisés dans la région calcaire du département ?

Pour rechercher la réponse à cette question, il convient d'entrer dans une étude très détaillée par laquelle chaque monument sera étudié au point de vue topographique et de sa position géologique. Je n'ai pas besoin de dire que c'est là un travail assez long dont on m'excusera de ne pas donner le détail complet. Je me dois pourtant d'indiquer par quelles méthodes, ce travail a été accompli et ainsi de donner les preuves des conclusions auxquelles nous serons amenés.

Examen archéologique. — Le premier travail est de posséder un inventaire des monuments mégalithiques. Celui de la Commission topographique des Gaules n'est qu'un inventaire numérique et ne peut être d'aucun secours pour fixer la situation des monuments. Très précieux est l'inventaire de Boisse (M. S. L. Av. 1868-1873, T. X) dans lequel l'auteur a groupé, outre ses renseignements personnels, ceux qui avaient déjà été fournis par les listes de de Gaujal, Duval et Valadier. Cet inventaire a l'avantage d'être relativement détaillé et de faire connaître la situation des monuments. Il reste par l'abondance des renseignements la base de tout inventaire. Actuellement, il a le tort d'être ancien et c'est pour cela que j'ai

établi un nouvel inventaire, grâce à une abondante bibliographie ou à mes recherches personnelles sur le terrain. On s'étonnera de la diminution considérable que mon propre inventaire apporte aux résultats de celui de la Commission. Celui-ci est exagéré, j'ai pu m'en convaincre par de nombreux exemples. Dans bien des cas, il a été attribué à des chefs-lieux de canton le nombre total ou presque des dolmens du canton que l'on retrouve ensuite dans la nomenclature des communes qui le composent, ces nombres faisant ainsi double emploi. Les erreurs sont assez nombreuses et variées. Je n'ai tenu compte dans mon inventaire que des dolmens signalés en écartant toute appréciation vague et générale. Par ailleurs, ayant recherché la position topographique de chaque monument, j'ai pu relever un grand nombre de multiples attributions. Dans un travail de contrôle aussi important, il se peut que j'aie commis moi-même quelques erreurs ou omissions. Néanmoins, je crois que l'inventaire que j'ai établi est proche de la réalité actuelle, sans évidemment présumer de ce qui a été. Je dois toutefois avouer que j'ai agi avec moins de rigueur vis-à-vis des dolmens qui se situent dans la région non calcaire. En effet, ceux-ci constituent des exceptions et j'ai préféré en faire connaître le nombre présumé que d'apporter à leur nomenclature une rigueur qui en aurait beaucoup réduit le nombre et pouvait être taxée de partialité.

Examen topographique, géologique et agronomique. — Il convenait ensuite de déterminer la position topographique des monuments et de connaître également sur quels terrains géologiques ils se trouvaient. J'ai accompli ce travail sur la carte géologique au 1/80.000^{me} (cartes de Rodez, Saint-Affrique, Séverac, Figeac, Mende, Albi et voisines). Enfin, cette détermination topographique et géologique sur la méthode de laquelle je parlerai plus loin, étant faite, il convenait de convertir la notion très spéciale de terrains géologiques en une notion de valeur agronomique, c'est-à-dire de définir à quel terrain botanique se rattachait le terrain géologique. À ce point de vue, j'ai utilisé les tableaux constitués par Boisse et dans lesquels il a déterminé les aspects agronomiques auxquels se rattachent les terrains géologiques. Boisse a particulièrement étudié cette question pour l'Aveyron (4) et sa con-

(4) BOISSE. — *Prodromes d'une étude tellurique du dép. de l'Aveyron*; M. S. L. Av. XIV, p. 68, 99.

VIGARIE. — *Op. cit.*, chap.: *Agrologie*.

version a été établie par des savantes et fortes études dans lesquelles il a d'ailleurs tenu compte de cette objection que terrains géologiques et terrains botaniques peuvent ne pas être toujours identiques. Je ferai plus loin connaître sa méthode.

Ces explications générales données, qu'il me soit permis de revenir sur la méthode que j'ai utilisée pour déterminer la situation géologique et sa conversion en notion agronomique des monuments mégalithiques.

Si la situation topographique d'un monument était exacte il n'était d'aucune difficulté de le situer géologiquement puis de convertir cette situation géologique en situation agronomique.

Si la situation topographique n'était que relative, il se présentait divers cas : quand la situation topographique relative ne pouvait dépasser le cadre le plus étendu d'un terrain géologique, c'est à ce terrain que j'ai attribué le monument et la conversion s'en suivait. Quand il y avait doute et si la situation topographique intéressait par sa relativité plusieurs sortes de terrains géologiques, la conversion n'était faite d'une façon absolue que si ces terrains géologiques, malgré leur diversité, correspondaient à une zone agronomique identique. Si, dans le même cas, la conversion intéressait des zones agronomiques, ayant entre elles des relations étroites, le monument était attribué à chaque zone avec mention du doute. Enfin, je me suis vu dans l'obligation de considérer la situation des monuments comme indéterminée quand, par aucun moyen, je n'ai pu la fixer.

Je me dois enfin de faire connaître la méthode par laquelle la conversion ou passage du point de vue géologique au point de vue agronomique a été réalisée. J'ai déjà indiqué que cette étude a été faite par Boisse qui a tenu compte, selon l'expression de Vigarié (5) qu'une même formation géologique donne « naissance, en général, à des terres agricoles de qualités analogues, parce qu'elles contiennent les mêmes éléments dans « des proportions à peu près uniformes ».

C'est sur la présence de ces éléments que Boisse a établi les qualités propres aux terres arables de l'Aveyron et en fonction de leur nature géologique. En tenant compte des trois éléments principaux de la terre arable : calcaire, silice, argile, il a été amené à établir une classification de terrains selon la prédominance d'un élément en terrains calcaires, silicieux, argi-

(5) VIGARIE. — Op. cit., p. 313.

leux, puis, quand deux éléments prédominent « dans des proportions suffisantes pour imprimer au sol leur cachet particulier » (4), en terrains argilo-silicieux, silico-calcaires et argilo-calcaires et enfin, si ces trois éléments sont réunis dans la même condition, un terrain argilo-silico-calcaire.

Cette classification est tout à la fois précise et simple. Il est bon de remarquer que tout en permettant une grande spécialisation, elle s'intègre parfaitement à la classification des zones botaniques : Causse, Ségala, Montagne.

La région du Causse embrasse toute naturellement les terrains calcaires qui s'étendent sur 209.502 hectares (7) et les terrains silico-calcaires qui possèdent assurément une fertilité plus grande que les terrains calcaires et en sont une dépendance favorable. Ces terrains qui s'étendent sur 14.589 hectares seulement, répartis en 27 cantons, ne donnent par leur dissémination aucun caractère propre à aucune région. À la zone du Causse peut également être rattachée une part des terrains argilo-silico-calcaires, qui, agronomiquement, participent aux zones dont ils dépendent ; généralement constitués par des terrains alluviaux, étendus dans un grand nombre de petites vallées sur un ensemble de 32.210 hectares répartis en 25 cantons, ces terrains ne peuvent se voir assigner un rôle considérable. Ils ne possèdent point de témoins archéologiques ; pour eux on ne peut admettre que les cultures dont ils ont été toujours l'objet ont pu faire disparaître ces témoins, à moins qu'il n'en ait été dans l'Aveyron comme dans le Gard et l'Hérault où la plaine, pour une raison inexpliquée, n'a été qu'exceptionnellement occupée. On pourrait enfin joindre à la zone calcaire les terrains argilo-calcaires qui n'ont que la faible étendue de 26.260 hectares et n'ont, dans aucune région, une importance réelle.

La région du Ségala, région silicieuse dont il convient de séparer, pour des raisons climatiques, la région de la montagne, groupe les terrains silicieux, argilo-silicieux auxquels on peut rattacher les terrains argileux, qui avec 30.084 hectares, n'ont pas une bien grande importance. La région siliceuse occupe plus de la moitié du territoire du département avec 561.718 hectares, dont 456.679 pour le terrain siliceux, 105.039 pour le terrain argilo-siliceux auxquels pourrait s'ajouter la superficie des terrains argileux soit, au total,

(6) VIGARIE. — Op. cit., p. 319.

(7) Ces chiffres et les suivants dans Vigarié, op. cit., p. 322.

701.802 hectares y compris la zone dite de la montagne, qui, s'étendant sur 180.000 hectares environ, ne représente qu'un faciès de la région siliceuse.

En résumé, géographes et agronomes distinguent à bon escient deux zones bien marquées, la zone du Causse et la zone du Ségala avec son faciès montagnard. C'est à ces données que l'on peut s'en tenir au point de vue archéologique et c'est à elles que j'aurai le plus souvent recours bien que mon enquête ait été menée dans tout le détail qui permet la spécialisation des travaux de Boisse.

Conclusions de l'enquête (8)

Le nombre total de dolmens pour l'Aveyron, d'après les résultats de mon propre inventaire est de 318. Sur ce nombre, 4 sont de position absolument indéterminée et 7 autres, de position douteuse. Il n'est donc possible de tenir compte que de 307 dolmens.

Voici les résultats de leur répartition par terrains :

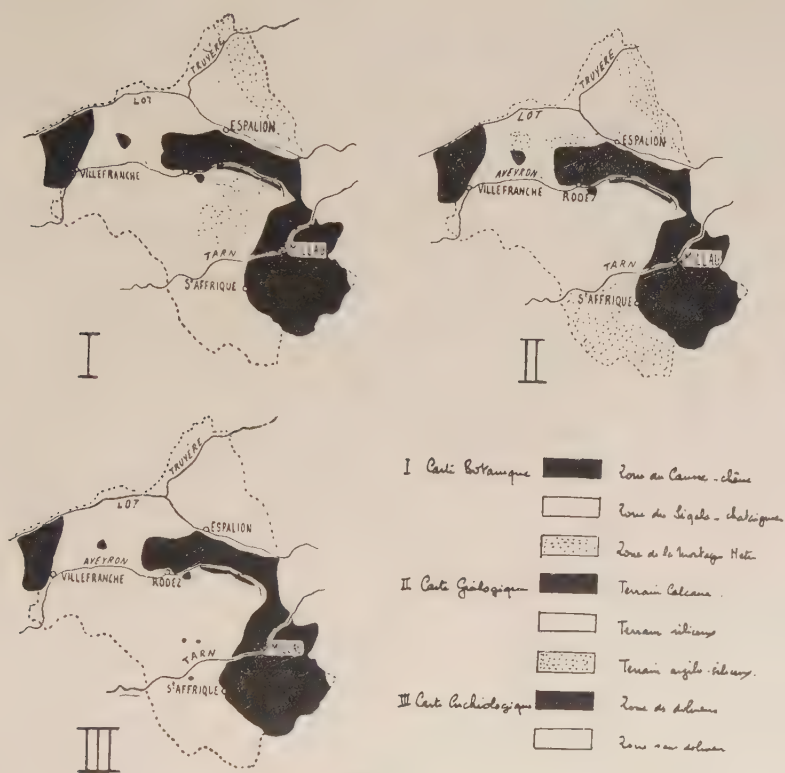
Terrains calcaires (calc. et silico-calc.)	279
Position douteuse (calc. ou non)	7
Terrains non calcaires (tous terrains sauf précédents) ..	28
Position absolument indéterminée	4
TOTAL	318

Parmi les dolmens de position peu sûre, plusieurs d'après mes examens appartiennent à la région calcaire, mais j'ai préféré le doute à une détermination éventuellement inexacte.

Pour les dolmens situés dans les terrains non calcaires, je rappelle que, dans un esprit d'objectivité, j'ai tenu compte de plusieurs d'entre eux dont l'authenticité a été souvent mise en doute ou qui ont été signalés il y a très longtemps et jamais retrouvés (Saint-Izaire, Broquiès, Centrès). Enfin, parmi eux, certains sont topographiquement situés en terrains non calcaires, mais se trouvent à proximité immédiate du terrain calcaire dont ils paraissent dépendre. Le nombre des dolmens authentiques et profondément situés dans une région non calcaire ne me paraît pas dépasser la moitié de celui que j'ai signalé.

(8) Voir pl. I.

Mais, sans tenir compte de ces considérations, il demeure néanmoins que sur un ensemble de 307 monuments, 91 % se répartissent dans la région calcaire.



Pl. I

Ce n'est pas le fait d'un hasard, car j'ai expliqué qu'aucune raison ne s'opposait, matériellement, à la construction et à la présence des dolmens dans la région non calcaire. Ce n'est pas le fait d'un hasard que plus des deux tiers du territoire du département soit dépourvu de dolmens et que moins d'un tiers de ce territoire en possède une véritable abondance, actuellement 1 par 800 hectares.

De tels résultats amènent à conclure qu'il y a eu occupation réelle et presque exclusive de la région calcaire, ce dont il convient de chercher les raisons. L'étude de la répartition topographique des dolmens permet de conclure à une répartition géologique, mais celle-ci n'a qu'une valeur agronomique. Etant donné le rôle du sol sur la vie de l'homme, il faut examiner

pour quelles raisons celui-ci, dans un temps où il ne pouvait asservir la nature, mais devait la subir, a néanmoins adapté sa vie aux exigences naturelles et a affirmé sa personnalité par le choix judicieux du milieu où il pouvait vivre.

Le choix du sol

Aux temps préhistoriques l'Economie était essentiellement agricole. Ce n'est qu'exceptionnellement et plus sensiblement aux temps protohistoriques, que des groupements ou des occupations ont été motivés pour des raisons étrangères à des raisons agricoles : l'exploitation de mines, un débouché de voies commerciales, par exemple, peuvent avoir provoqué la première complexité de l'économie. Mais en dehors de ces exceptions, aujourd'hui d'un rôle si puissant, l'économie préhistorique était essentiellement agricole.

Avant de vivre du commerce ou de l'industrie, l'homme a dû vivre et pour vivre se pencher sur la terre. Tous ses efforts ont tendu à cela, ses efforts physiques, ses efforts intellectuels. Il ne s'est pas contenté de lutter contre la nature avec la force d'une bête, mais il a mis dans cette lutte toute la puissance de son intelligence. Les faits le prouvent, et nous jouissons encore aujourd'hui quotidiennement et profondément des efforts et des découvertes des préhistoriques, plus assurément que de certaines découvertes qui nous paraissent indispensables et essentielles.

Ce serait une grossière erreur et une lourde injustice que de refuser aux préhistoriques la puissance du jugement et de croire qu'ils ont occupé et travaillé inconsidérément le sol sur lequel ils ont vécu.

Ceux qui ont occupé le sol aveyronnais l'ont parfaitement connu. Il ne m'appartient pas — des études plus générales le permettront peut-être un jour — de savoir s'ils ont apporté avec eux une connaissance antérieure de la valeur de la terre ou s'ils l'ont acquise sur place. Quoiqu'il en soit, puisque les origines sont incertaines, les préhistoriques de l'Aveyron ont eu le choix d'occuper deux zones différentes qui gardent encore aujourd'hui leur individualité : le Causse et le Ségala, la région calcaire ou la région siliceuse. L'homme devant la nature et en dehors des possibilités que lui a données une longue expérience et une science développée ne pouvait affirmer sa valeur que par l'appréciation intelligente des avantages ou des désavantages offerts par le sol et par le choix et l'utilisation de ceux-ci.

Les faits nous montrent qu'il a choisi la zone du Causse comme la plus favorable à sa vie. Il nous reste à en connaître la raison.

Le Ségala, dans un sens large, pays siliceux est le pays du seigle et du châtaignier. La forêt peut y être très dense. Le châtaignier qui la compose, par son fruit fournit à l'homme et à l'animal un précieux aliment. Toutefois, l'importance que peut prendre la forêt est de nature à gêner l'activité de l'homme : avant d'avoir l'homme pour ennemi, la forêt a été l'ennemie de l'homme. La prairie, aujourd'hui artificielle, a remplacé la lande ; néanmoins les plantes fourragères, grâce à l'humidité du sol, sont extrêmement abondantes mais elles ne possèdent pas les qualités nécessaires à permettre un élevage favorable ; en effet, le défaut de calcaire dans l'eau ou les plantes, provoque au bétail une maladie dite ostéo-malacie à laquelle ont pu seuls parer les progrès de la science moderne. Les céréales se limitaient au seigle qui a donné son nom au pays ; ce n'est que par les inventions modernes (chôlage) que le Ségala fournit aujourd'hui le blé. On sait que le seigle, d'après les découvertes des palafittes ne semble pas avoir été beaucoup cultivé. Le blé lui était évidemment préféré.

L'eau est extrêmement abondante, on pourrait dire trop, car elle n'est pas sans donner une humidité préjudiciable.

Le climat, quoique plus humide et à altitude égale un peu plus froid qu'en région calcaire, ne se différencie pas assez de celui-ci pour permettre une distinction. Il est, dans ses variations légères, fonction de l'altitude qui, étant à peu près identique dans les deux zones, ne provoque pas finalement de sensibles modifications.

Le Causse. — La présence de la forêt dans la région calcaire est une question controversée. D'ailleurs, quoiqu'il en soit de la discussion des botanistes, il est à remarquer que l'essence dont elle aurait été ou a été composée, le chêne (*quercus ilex* et *quercus coccifera*), ne peut constituer une forêt sévère, impénétrable, mais une forêt clairière qui ne peut entraver l'activité de l'homme. Qu'il y ait eu forêt ou simple bois, le faciès actuel le démontre, le chêne est et était assez répandu pour fournir son fruit en abondance (9).

La prairie naturelle constitue encore aujourd'hui la valeur

(9) M. le Chanoine Hermet a trouvé dans la grotte de Nant une offrande composée de glands, blé et genièvre.

principale du Causse. Les plantes dont elle est formée ont une trop grande renommée pour insister à leur sujet ; elles constituent l'aliment le meilleur aux immenses troupeaux qui, de tous temps ont permis l'élevage le plus productif et le plus favorable et qui a donné à l'homme la chair, la laine, la peau, le lait et le fromage.

Les céréales sont nombreuses sur le Causse et parmi elles le Blé au sujet de la valeur duquel je crois inutile d'insister ; l'orge, l'avoine, à l'occasion le seigle, sont également produits du Causse.

J'ai déjà parlé du climat et n'aurai donc pas besoin d'y revenir. Pourtant un aspect essentiellement caussenard du rôle du climat me paraît attirer l'attention. On conçoit que sur les Grands Causses, dont l'altitude est en moyenne de 800 à 1.000 mètres, le climat soit plus rude que dans la région des Petits Causses où l'altitude est de 350 à 800 mètres. Or, j'ai constaté que la densité des monuments mégalithiques sur les Grands Causses est très inférieure à celle des Petits Causses : les dolmens feraient défaut ou presque en Lozère sur le Causse Méjean à 1.000 mètres d'altitude. Je suis persuadé que c'est uniquement à une raison climatique que sont dues ces différences : ainsi dans la région calcaire elle-même, les hommes ont spécialisé leur choix.

L'absence d'eau en région calcaire est le seul réel désavantage du pays. Le capitaine Louis a attiré l'attention sur ce qu'il nomme les « grottes-citernes », grottes qui possèdent des suintements d'eau qui, convenablement recueillis, peuvent fournir une quantité appréciable de liquide. Par ailleurs, les préhistoriques du Causse ont dû s'ingénier à recueillir l'eau dans des citernes aujourd'hui disparues ou dans des mares artificielles « les lavagnes » actuelles dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Le Causse pouvait enfin fournir à l'homme quelques produits secondaires : prunelliers, noisetiers, genévriers, etc... et occasionnellement aussi lui fournir, par ses nombreuses grottes, des abris naturels qu'il n'a pas manqué d'utiliser.

Ainsi à tous les points de vue la région calcaire offrait à l'homme des avantages très supérieurs à ceux du pays siliceux. Si l'eau était rare, il y trouvait la possibilité d'un élevage productif et, sous un climat identique, un sol sans humidité excessive, une forêt sans sévérité.

L'homme préhistorique avait bien su discerner la pauvreté du Ségala et apprécier la plus grande richesse du Causse. Fier

ancêtre du paysan, il a su devant la nature affirmer sa perspicacité et son profond jugement.

REPARTITION DES MONUMENTS MEGALITHIQUES
DANS LES DEPARTEMENTS VOISINS
DU DEPARTEMENT DE L'AVEYRON

Les résultats de l'examen de la répartition des dolmens de l'Aveyron, m'ont incité à vérifier si, dans les départements voisins les mêmes conclusions apparaissaient. En effet, le cadre administratif d'un département n'englobe pas le cadre archéologique et l'on sait que les dolmens aveyronnais ne constituent qu'une partie du groupe mégalithique méridional. Si nous prenons le département de l'Aveyron comme centre de ce groupe, nous voyons qu'il s'étend partiellement dans l'Aude où le groupe dolménique du Minervois se développe sur le territoire de ce département et de celui de l'Hérault, puis, très amplement, dans les départements de l'Hérault, du Gard, de la Lozère et de l'Ardèche. À l'ouest ce groupe s'étend vers le Lot.

Aussi m'a-t-il semblé que les conclusions propres à une partie du groupe ne pouvaient avoir de valeur que si elles se vérifiaient dans le groupe en entier. Pourtant je dois dire que je n'ai pas pu étudier la répartition des monuments mégalithiques dans le département de l'Aude, où d'ailleurs ils sont très peu nombreux, ni dans celui du Lot où il me paraît bien que mes conclusions sont valables, car il est bien connu que les dolmens y occupent les plateaux calcaires; enfin, non plus, dans le département de l'Ardèche et même du Cantal, où d'après des renseignements généraux, les dolmens n'occupent également que la région calcaire.

Mon examen ne sera relatif qu'à la répartition des dolmens dans l'Hérault, le Gard et la Lozère. Pour les deux premiers départements j'ai procédé selon la même méthode que pour le département de l'Aveyron. Les résultats et les conclusions sont les mêmes. Je n'ai pas la prétention de présenter, étant donné la complexité même de leur archéologie, des solutions définitives pour chacun d'eux, d'autant plus que dans ces régions purement méditerranéennes les éléments orographiques et surtout climatiques sont variés. Je laisse à des archéologues spécialisés le soin d'étudier en détail la question de cette répartition des dolmens. Quoiqu'il en soit du détail, il y a un fait général qui mérite déjà l'attention : l'homogénéité des résultats, l'as-

pect constant de la répartition. Je crois donc que pour ces régions, et en rapport avec l'archéologie, la question du sol et de son influence sur la vie de l'homme doit être mise en valeur plus qu'elle ne l'a été et est de nature à mieux expliquer les observations archéologiques que des hypothèses en particulier anthropologiques assez indécises.

Il serait hors du cadre de cette étude de donner pour chacun des départements que je vais étudier le détail complet de l'enquête que j'ai menée à leur sujet. Aussi voudra-t-on m'excuser de ne faire connaître que les résultats.

Département de l'Hérault

J'ai utilisé pour ce département d'une part le précieux inventaire de Cazalis de Fondouce (10) très légèrement modifié par mes observations personnelles et, d'autre part, les cartes géologiques du département au 1/80 000, plus un assez grand nombre d'études archéologiques et géologiques.

Le nombre total des dolmens sur lequel a porté mon examen, est de 185 d'authenticité certaine, mais parmi lesquels je n'ai pu identifier la position géologico-agronomique de 26. Il reste que sur 159 observations, la répartition géologico-agronomique est de 143 pour les terrains calcaires, 16 pour les terrains siliceux et autres. Bien que ces déterminations aient été faites avec la plus grande rigueur, on ne peut considérer ces résultats que comme approximatifs étant donné la proportion assez forte de dolmens de position indéterminée. Néanmoins les chiffres que je donne sont très proches de la réalité. Ainsi donc, d'après cette enquête faite sur 159 unités, 89 % des dolmens de l'Hérault se situent en terrains calcaires.

Or, il convient de remarquer que la diversité géologique du département de l'Hérault est considérable, peu de départements bénéficiant d'une aussi grande variété. Aussi la répartition des dolmens dans les régions calcaires y est-elle à mon sens fort éloquente. Il est même un fait sur lequel je ne puis insister ici, particulièrement intéressant et qui réside en ce que nombreux sont les petits groupes de dolmens isolés dans de petites régions calcaires isolées. Si l'on se rappelle, comme le dit Déchelette (11) que, « vu le grand nombre de mégalithes

(10) CAZALIS de FONDOUCE. — L'Hérault aux temps préhistoriques in Géographie générale du département de l'Hérault, T. III, fasc. 1, p. 94 à 118.

(11) DECHELETTE. — Manuel, I, p. 384.

« encore debout dans des régions fort variées, on peut admettre que leur distribution géographique actuelle rappelle encore assez bien leur distribution originelle » et, si l'on se rappelle aussi que la répartition géographique est dans notre région d'ordre géologique, c'est-à-dire agronomique, on est encore conduit à constater que, dans le département de l'Hérault comme dans celui de l'Aveyron, l'occupation du sol a été essentiellement motivée, volontaire et raisonnée.

Département du Gard

J'ai utilisé pour ce département l'inventaire si complet de Lombard-Dumas (12) qui ne pourrait être susceptible que de très légères modifications, les cartes géologiques au 1/80.000^e et les divers travaux si riches et si importants des archéologues et géologues du Gard (13).

Lombard Dumas a signalé 223 dolmens dont j'ai pu établir la répartition comme il suit : terrain calcaire : 183; terrain non calcaire, 12 (grès 7, schistes 4, granit 1) ; indéterminé, 28.

C'est donc 82 % des dolmens du Gard qui se situent en terrain calcaire. Il est à noter que l'on peut faire sur ce département la même observation que j'ai faite sur celui de l'Hérault quant à la variabilité extrême des terrains et l'existence d'îlots.

Département de la Lozère

J'ai déjà eu l'occasion de parler des travaux du Docteur Prunières (14). Observant la répartition des dolmens de la Lozère il avait constaté que ceux-ci se trouvaient localisés dans la région calcaire du département. Prunières avait pressenti le rôle du sol dans la vie de l'homme, mais influencé par les soucis anthropologiques de l'époque et par les hypothèses de A. Bertrand et de Broca, il n'avait considéré les raisons géologico-agronomiques qu'en tant qu'éléments secondaires. Aussi Prunières a-t-il surtout tenu à montrer l'existence d'un peuple des dolmens, agriculteurs, sédentaire, sans doute brachycé-

(12) LOMBARD-DUMAS. — Cat. desc. des Mon. Meg. du Gard. Mém. de l'Académie de Nîmes, 7^{me} Série, Tome XVI, 1893, p. 1 à 96.

(13) Pour l'archéologie, excellente bibliographie de M. Louis : *Le Gard préhistorique*. Pour la géologie, nombreux travaux dans Mém. de l'Académie du Gard. — Bulletin de la Soc. des Sciences naturelles de Nîmes — Nîmes et le Gard, publié pour le XL^e Congrès de l'A.F.A.S. 1912.

(14) D^r PRUNIERES. — Distribution des dolmens dans la Lozère, Mat. VII, 1872, p. 475-486 et R. Arch. 1^{re} série, 1873, p. 286.

phale, concurrent à un peuple nomade chasseur et dolicho-céphale qui n'avait laissé de terrains à occuper que les terrains sans eau et sans gibier, les terrains calcaires. Mais, comme je l'ai dit, les concurrents autochtones chasseurs, les descendants des Cro-Magnons sont absents, du moins aussi bien caractérisés, et les agriculteurs sédentaires loin d'être des déshérités, sont au contraire les occupants intelligents du sol.

Ce sol a été occupé en Lozère comme il l'a été en Aveyron. Prunières n'a étudié la répartition des dolmens que sur 130 à 150 unités, chiffres aujourd'hui susceptibles de modifications mais qui donnent une approximation sérieuse. Or, sur ce nombre, Prunières ne connaissait que deux exceptions, dont une douteuse, à une localisation sur terrains calcaires. Ainsi donc, et sans développer encore les raisons de cette répartition, nous constatons une fois de plus que les dolmens sont en Lozère comme dans les régions limitrophes localisés presque essentiellement dans la région calcaire.

Conclusions

En admettant que certains résultats soient susceptibles de petites révisions, il y a néanmoins dans la répartition des monuments mégalithiques une homogénéité qui est un fait indéniable. Quelques éventuelles variations ne sauraient, en effet, infirmer un ensemble aussi net. Je me contenterai donc de grouper les résultats propres aux départements de l'Aveyron, de l'Hérault, du Gard et de la Lozère sans toutefois présumer des conclusions plus spéciales à chacune de ces régions.

Aveyron, total	318	zone calcaire	279	zone non calc.	28	indeterminé	11
Hérault,	» 185	»	143	»	16	»	26
Gard,	» 223	»	183	»	12	»	28
Lozère,	» 130 (minim.)	»	128	»	2	»	0

Ces résultats révèlent l'ampleur du phénomène de la répartition des monuments mégalithiques en terrain calcaire; la cause en était assez puissante et essentielle pour dépasser les contingences locales: c'était une nécessité vitale à laquelle les hommes, de par leur manière de vivre ont dû se plier, mais à laquelle aussi ils sont tenus de s'adapter, en affirmant, dans la lutte pour la vie, leur intelligente personnalité.

CHAPITRE VII

ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE LES DOLMENS

*Noms, Architecture, classification des types mode sépulcral,
orientation, violations.*

LES MENHIRS

LES DOLMENS

APPELLATIONS

La plupart des dolmens ont reçu le nom des lieux dont ils dépendent. Ces appellations, parfois imprécises, cachent souvent des noms tout particuliers qui ont été négligés ou ignorés par les archéologues. Les monuments mégalithiques n'ont pas manqué de frapper l'imagination populaire. A ce titre ils ont été l'objet de nominations souvent très intéressantes quant au folklore. Il en est de même de certaines légendes et superstitions qu'il ne m'est pas permis de rapporter ici.

Dans la partie nord et ouest du département un nom générique a été donné au dolmens celui de «cibournié», terme patois qui d'après l'Abbé Vayssier est d'origine languedocienne et signifie «cendrier». Ainsi nos pères n'ignoraient point que les dolmens étaient des sépultures et ne leur attribuaient pas la valeur d'autels druidiques.

Les appellations dérivées du mot pierre, en patois «peyre» sont nombreuses: Peyroficado, Peyrofioc, Peyrolevado, Peyroplantado. D'après Lempereur ces appellations de dolmens seraient à l'origine des patronymes en «peyre» et en particulier du nom de Cinquepeyre (Cinq pierres) qui est assez répandu.

L'appellation de «tombe» ou «case» de géant est assez rare. Je ne serais pas étonné qu'elle soit relativement moderne.

Plusieurs dolmens portent aussi le nom de «tombé deis

Anglaises». Il apparaît par bien d'autres faits que les Anglais ont laissé un souvenir très profond dans le pays.

Les noms les plus intéressants sont assurément ceux relatifs aux fées: Fadarelles, Fadas, Roc del Fodat, Oustal de los Mascos sont fréquemment donnés aux dolmens. Hélas, la plupart des légendes qui étaient attachées aux monuments sont perdues. Les Fées, qui ont eu dans l'esprit populaire un rôle très grand, n'était point des êtres malfaisants. Malgré ce, leur commerce était soigneusement évité. C'est par le mystère de leur nature qu'elles ont été associées aux dolmens, sépultures mystérieuses: et, comme les lieux que fréquentaient les Fées étaient des lieux «peureux», certains dolmens devinrent eux aussi des monuments «peureux». C'est sans doute à ces superstitions que nous devons la conservation de beaucoup d'entre eux. Il n'est pas rare de trouver des calvaires à côté de certains dolmens, surtout lorsque ceux-ci sont proches de lieux de passage. En réalité il y a eu moins christianisation d'un dépôt funéraire que la mise en protection d'un lieu, où, la présence du symbole chrétien écartait les esprits qui le hantaient. La présence de la plupart des calvaires isolés dans la campagne n'a pas d'autre origine et il n'est pas rare de retrouver auprès d'eux les traces d'une antique sépulture.

ARCHITECTURE.

PILIER. — *Les piliers latéraux* formant les deux grands côtés de la chambre sépulcrale sont très généralement uniques sur chaque côté. Néanmoins, il n'est pas rare que l'insuffisance de longueur de l'un d'eux, ait été compensée soit par l'adjonction d'un pilier supplémentaire, soit, si cette insuffisance n'est pas considérable, par la construction d'un petit mur de pierres sèches.

La dimension moyenne des piliers varie entre deux mètres cent et deux mètres quatre-vingt, ce qui correspond à une dimension suffisante pour permettre le dépôt d'un corps allongé. En tous cas la chambre sépulcrale n'a pas une longueur inférieure à un mètre quatre-vingt deux mètres; les rares cas de mensurations inférieures me paraissent avoir été relevés sur des piliers cassés.

Les cas où les piliers ont une longueur de trois mètres sont peu nombreux. Pourtant il existe des cas exceptionnels où cette



Dolmen de la Glène (St-Léons)



Pl. II — Dolmen de
Tiergues (St-Affrique,

longueur est largement dépassée. On peut citer parmi les plus longs un pilier du dolmen II de Montaubert (Salles-la-Source, Mortillet) quatre mètres de long et, vis-à-vis, deux piliers de 2 m. 60 et 2 mètres, un pilier du dolmen du Jouquet (La Cavalerie, Temple) 4 m. 20 vis-à-vis: 3 m. 30 ceux du dolmen de La Glène (Saint-Iéons, Cart.) de 4 mètres de long; le dolmen de Druelle III (Cérès) aurait 4 m. 70 de long.

Les renseignements relatifs à la hauteur de ces piliers sont assez vagues. Très souvent celle-ci n'est indiquée que pour la partie externe du pilier; la hauteur totale moyenne paraît être de 1 m. 30, cette mesure n'excédant pas 2 mètres. Parmi les hauteurs les plus considérables je peux citer celle des piliers des dolmens de Tiergues (Saint-Affrique, Cartailhac) 1 m. 60, du Jouquet (La Cavalerie, Temple), Montaubert II (Salles-la-Source, Mortillet), Peyrolevado (Saint-Félix, Temple) 1 m. 70, et du Mas Rouccous (Salles-Curan, Cartailhac) 2 mètres.

Quant à l'épaisseur, elle est assez variable et se fixe en moyenne entre 25 et 35 centimètres. Pour beaucoup de dolmens enterrés cette épaisseur est souvent plus faible et peut s'abaisser jusqu'à 10 centimètres. Il va sans dire que l'épaisseur n'était pas totalement voulue et dépendait de la puissance de la strate de laquelle le pilier était retiré.

La DALLE DE FOND, qui fermait un des petits côtés de la chambre a, en général, les dimensions de celle-ci tant en largeur qu'en hauteur. Au contraire l'épaisseur n'est pas considérable car, le fait est très rare, elle ne servait pas de pilier et la table qui la couvre ne repose pas sur elle. Il est assez fréquent qu'un mur de pierres sèches remplace ou compense cette dalle. Quant à sa position elle n'a rien d'absolu: la dalle de fond s'appuie indifféremment sur les piliers latéraux où se trouve incluse entre eux ou enfin s'appuie sur un pilier, l'autre pilier s'appuyant sur elle.

L'ENTRÉE est actuellement toujours ouverte et rien ne révèle en place un moyen de fermeture, mais, en sa position, des fragments de dalle ou une dalle effondrée, permettent de comprendre qu'une dalle nécessairement mobile et légère assurait la fermeture de la chambre. Cette entrée était très généralement sur un des petits côtés, très rarement latérale; enfin pour certains dolmens sous tumulus et fermés sur leurs quatre côtés,

l'entrée devait se faire par le toit, la table ne recouvrant pas totalement la chambre. (*Fig. VII*).

Elle s'ouvrait très généralement à l'est, sans que cette orientation n'ait rien d'absolu puisqu'il n'y a pas d'orientation constante des dolmens. Quelques archéologues ont pensé qu'il y avait un rapport entre cette direction et celle du soleil levant. Le fait, dans certains cas ne se prouve pas. Il semble qu'il convient de se rallier à la juste appréciation de M. Goury (*Hom. Cit. lac. II, p. 495*) qui pense que «les dolmens étant la demeure des morts, on suivait pour placer la porte la coutume que l'on observait pour les habitations des vivants.»

TABLE. — La table constitue le monolithe le plus important des dolmens. Il est malheureusement assez rare de la trouver en place. Très généralement, elle se proportionne à la dimension du monument, c'est-à-dire qu'elle est assez grande pour couvrir la chambre et reposer sur les piliers, la forme quadrilatérale étant la plus commune. Les dimensions moyennes en sont de 3 mètres sur 2. L'épaisseur est considérable sur les exemplaires en place; c'est le défaut d'épaisseur qui est une grande cause de la rupture de beaucoup d'entre elles, qui n'ont pas résisté à leur portée. Quelques tables ont des dimensions énormes et c'est devant elle qu'il y a lieu de s'étonner et d'admirer l'effort des constructeurs.

Parmi les plus grandes quelques-unes ont été mesurées dans leur grand axe ce qui laisse croire à de très fortes dimensions. Il me paraît qu'il en a été ainsi pour celles des dolmens dits Cibournié de Lacam (Buzeins, Abbé Bousquet) 6 m. 28 sur 4 m. 92 et 0 m. 40 d'épaisseur, Viguairé (Salles Courbaties, abbé Cerès) 5 m. 60 sur 4 m. et 50 cm. d'épaisseur; La Serre (St-Jean d'Alcapiès, Mazel) 5 m. 50 sur 3 m. et 0 m. 80. Ces dimensions sont déjà respectables. Parmi celles de dimensions exactes celles du dolmen de Rouquiès (Buzeins, abbé Bousquet) 4 m. sur 3 et 0 m. 35, Peyrolevado (St-Félix, Temple) 4 mètres sur 3 m. et Mas Roucouis (Salles-Curan, Cartailhac), 4 m. sur 4 m., Fadarelles (Viala du P. de J. Cartailhac) 4 m. 50 sur 1 m. 80, Peyrolevado (St-Félix de Lunel, Cartailhac) 5 m. sur 2 m. 90, La Glène (St-Léons Cartailhac) 5 mètres sur 3 m. 40, Novis (Verrières, Temple) 4 m. 70 sur 3 m. et 0 m. 70 d'épaisseur, et enfin celle du dolmen du ruisseau de Bêteille (Villefranche-de-P.) que Cartailhac a signalée comme la plus grande de l'Aveyron et même du Midi: 5 m. 12 sur 2 m. et 0 m. 60 d'épaisseur.

MATERIAUX. — La très grande majorité des dolmens sont construits en calcaires. Comme je l'ai dit, ceux-ci se trouvent repartis dans la région calcaire et naturellement c'est la roche locale qui a été utilisée. Il est pourtant curieux de constater que la table du dolmen de Peyrolevado de St-Félix de Lunel, élevé sur terrain calcaire, est en granit transporté d'environ trois kilomètres de distance (Valadier). En roche granitique est également et en entier construit le dolmen de Puech-du-Mas (Campuac, Boisse) dont les matériaux proviennent de 300 ou 400 mètres de distance et 35 à 45 mètres en contre-bas. Le dolmen de Font-Réal (St-Rome-de-larn, Cartailhac) est construit en schistes marneux. Les micaschistes locaux ont servi à l'édification des rares dolmens de la région de Villefranche-de-Panat.

TUMULUS. — La question du tumulus qui accompagne très souvent le dolmen a été l'objet d'un grand nombre d'interprétations. On constate qu'il y a des dolmens dépourvus de tumulus, d'autres reposant sur un faible tumulus, d'autres à moitié enterrés ou complètement enterrés dans le tumulus.

Ce tumulus est fait de terre. Il ne doit pas être confondu avec les «clapas» (tas de pierres) qui proviennent de l'épierrement des champs. Je ne discerne pas une évolution dans l'utilisation du tumulus; l'étude du mobilier ne permet pas une distinction. Il est rare qu'il y ait absence totale du tumulus. Dans ce cas le dolmen est massif, à piliers très épais car la construction devait se suffire à elle-même. La même observation doit être faite pour les dolmens reposant sur un léger tumulus; celui-ci n'a qu'une faible hauteur de 0,50 en moyenne sur un diamètre de 6 à 8 mètres, les piliers sont engagés jusqu'au sol.

Les dolmens à moitié enterrés sont également constitués avec des piliers épais enterrés d'environ 1 mètre dans le tumulus dont le diamètre moyen est de 10 à 12 mètres. Ces dolmens sont, avec les précédents, les plus nombreux.

Enfin les dolmens enterrés, rares, sont assez variables quant à la force de leurs piliers; à côté de types à piliers forts il en est dont les piliers n'excèdent guère 0,10 à 0,15 centimètres d'épaisseur.

Dans certains cas très rares les dolmens sont enterrés moitié dans le sol, moitié sous un tumulus. C'était là une économie considérable de travail, les terres déblayées constituant elles-mêmes le tumulus; dans d'autres cas le dolmen est appuyé

à une butte naturelle sous laquelle il disparaît partiellement. (1)

Je ne saurais reconnaître une évolution dans cette utilisation du tumulus. Par l'archéologie on ne peut conclure si le dolmen nu dérive du dolmen enterré (imitation de la grotte ?), ou si au contraire le dolmen enterré dérive du dolmen nu, par économie de travail. Toutefois je pense que cette dernière notion ait joué et soit l'origine des tumuli simples, tout à la fois par économie de travail, qu'affaiblissement et perte des raisons symboliques ou religieuses. Mais quoiqu'il en soit de ces hypothèses, il convient toujours de se rappeler que les constructeurs des dolmens devaient, avant tout, se subordonner à des conditions matérielles et que ce doit être bien souvent les possibilités dont ils pouvaient jouir, plus que leur volonté, qui devaient intervenir dans le mode de construction.

SOL. — Le sol sur lequel repose la sépulture est souvent naturel, mais, dans ce cas, il est constitué par la roche naturelle. A défaut de cette roche un dallage de grosses pierres plates grossièrement aménagées le constitue. Il ne semble pas avoir été l'objet d'un soin extrême. Ce dallage paraît avoir surtout servi de base recouverte de terre battue autant qu'il est possible de constater la compression de celle-ci.

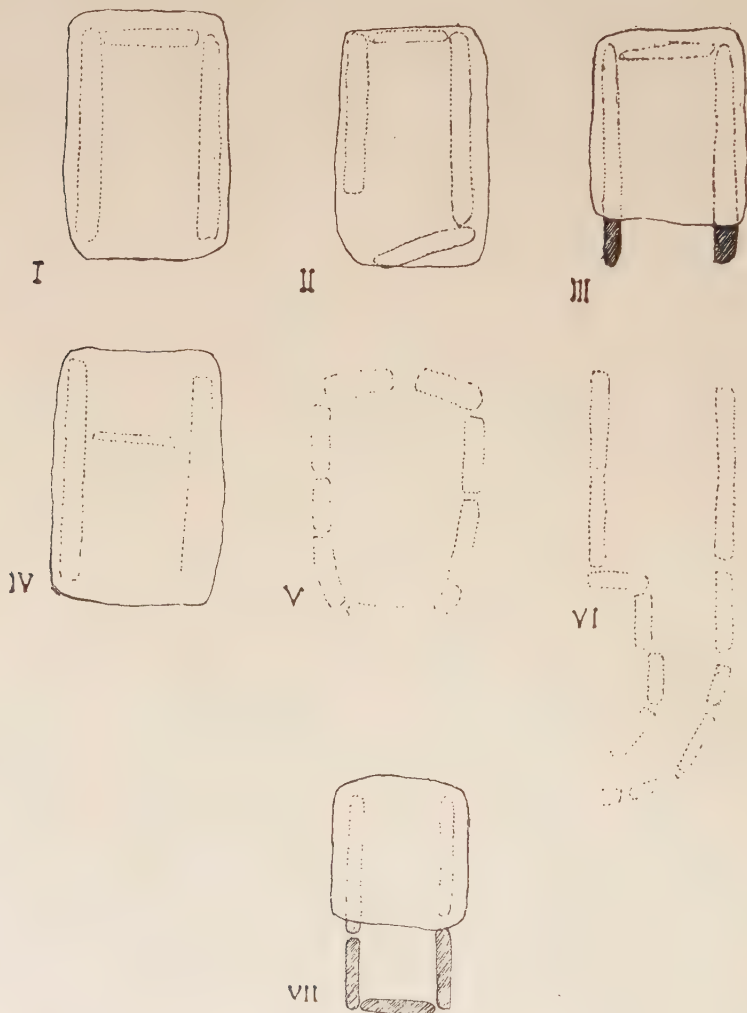
CLASSIFICATION

Le type courant de dolmen aveyronnais est le dolmen simple à chambre rectangulaire. Toutefois il existe quelques variétés qui permettent d'établir la classification suivante, mais les observations étant peu nombreuses je pense que cette nomenclature pourra être augmentée.

(1) Il semble que les dolmens aient tous été construits de la même façon. L'enterrement de la partie inférieure paraît avoir été une nécessité pour permettre la pose de la table. Il me paraît intéressant de rappeler à ce sujet que les égyptiens ont élevé leurs constructions, grâce à des terrassements successifs. Ainsi, les dolmens nus seraient des dolmens autour desquels les terrassements nécessaires à la pose de la table auraient été déblayés, tandis que les dolmens enterrés seraient des dolmens « inachevés » ou plus exactement des dolmens, dont la faiblesse des piliers n'aurait pas permis le déblaiement des terrassements.

a) DOLMENS SIMPLES

1° Dolmens ordinaires (*Fig. 1*), chambre sépulcrale rectangulaire formée de deux grands piliers, rarement davantage, une dalle de fond, une entrée large. La table repose sur le tout. Type très courant auquel appartient la très grande majorité des dolmens.



PL. III — Types de dolmens de l'Aveyron

2°) Dolmens à entrée latérale (*Fig. II*). Type identique au précédent, mais avec dalles fermant les deux petits côtés; l'entrée est réservée entre l'une d'elles et un pilier latéral moins long que son vis-à-vis. Type rarement signalé, paraît fort peu commun : Dolmen de Noguiès, dit de Cerès (Salles-la-S. Mortillet).

3°) Dolmens à entrée verticale (*Fig. III*). La chambre est régulièrement fermée; l'entrée se faisait par le toit, la table ne couvrant pas totalement la chambre. Type qui paraît réservé à certains dolmens enterrés, rare : dolmens du Gênevrier (Salles-la-S., Cerès), de Bécours (Verrières, Temple).

4°) Dolmens à vestibule (*Fig. IV*) (2); la dalle de fond est placée entre les piliers latéraux à moitié ou aux deux tiers de leur longueur et constitue, avec leur partie restante une petite chambre. Type également très rare : Dolmen de Bel-Air (Verrières, Temple).

5°) Dolmens ordinaires à entrée en gueule de four. L'entrée est réservée dans une dalle ouverte en porte de four. Ce type dont le plus parfait est celui de Grammont (Soumont, Hérault) n'est connu que par un cas signalé par Cartailhac : dolmen de Sauclières.

b) DOLMENS A PILIERS MULTIPLES (*Fig. V*)

Il ne convient de classer dans cette catégorie que les dolmens composés d'un grand nombre de piliers et non ceux des types précédents dans lesquels l'insuffisance d'un pilier a été compensée par l'adjonction d'un pilier supplémentaire, cette adjonction ne modifiant en rien le plan général. Les dolmens à piliers multiples sont de très grandes dimensions et très rares. La chambre est sensiblement rectangulaire, mais tend au polygone : Dolmen des Claparèdes (Le Clapier, Temple).

(2) Certains archéologues ont déterminé comme vestibule une partie de la chambre non recouverte par la table et limitée par un ou deux piliers prolongeant les piliers supports; en plan, ce vestibule ne se distingue pas de la chambre. Il peut tout à la fois être considéré comme vestibule ouvert, comme partie de la chambre ou avoir servi à la pénétration verticale dans celle-ci et pourrait enfin être considéré comme une ébauche de couloir. Le type très rare de ce genre me paraît devoir être rattaché, sauf détermination future parfaite aux divers dolmens du type A dont il est une variété composite (*fig. VII*).

c) DOLMENS A COULOIR (Fig. VI)

Dolmens du Type *a* à l'entrée desquels se greffe un couloir qui les pro longe. Ce couloir peut être considéré comme une galerie symbolique; ses dimensions n'en permettaient pas l'utilisation, surtout, s'il était couvert, ce qu'on ne saurait dire. Il est constitué de dalles légères et de faibles dimensions : dolmen du Balcas (Cornus, Temple), couloir de 3 m. 50 environ de long et de 0 m. 60 de largeur et de hauteur moyenne, dolmen de Prévenquières (Cornus, Temple), couloir de 5 m. de long environ, hauteur et largeur identiques au précédent, dolmen de Couriac (St-Rome-de-T. Cart.) précédé d'un couloir d'environ 3 m. Il est assez curieux de constater que ces couloirs ne prolongent pas les dolmens selon leur grand axe, mais sont nettement coudés.

d) DOLMENS A ALLEES

Le type en a été signalé, mais il est difficile de le définir, les renseignements étant trop insuffisants. C'est à ce genre que semblent appartenir le dolmen dit Cibournié de Locam (Buzeins, abbé Bousquet) et celui dit Oustal de los Mascos (Gabriac, Cart.) qui aurait 7 m. 50 de long, de nombreux piliers et plusieurs tables.

ORIENTATION

Cartailhac, qui a étudié particulièrement la question de l'orientation des dolmens, a fourni les preuves que les dolmens aveyronnais n'ont pas d'orientation constante (3). Il a donné une liste de 42 dolmens dont il avait relevé la direction exacte. Si l'on rapporte les orientations citées sur un cadran divisé en sections de 45° dont la bissectrice est formée par les directions N-S, N-E, E-O et S-E, on constate qu'il est même difficile d'assigner une orientation générale relative. Les résultats de ces examens sont : N-S, 8 cas; N-E, 8 cas; E-O, 12 cas; S-E, 13 cas (4).

Il convient néanmoins d'observer qu'il y aurait une plus grande majorité de cas, 24 sur 39, où l'orientation serait

(3) CARTAILHAC. — Sur la non orientation des dolmens. Mat. 1872, p. 179.

(4) Je n'ai tenu compte que de 41 indications, une manquant.

comprise entre 90° et 140° (direction moyenne E-S-E). Ce fait est d'ailleurs corroboré par Cartailhac (5) qui a remarqué que, bien qu'il n'y ait pas de règles absolues, l'entrée des dolmens est en majorité tournée à l'est, d'où la conséquence que le grand axe des dolmens est, sauf de très rares exceptions, dans cette direction. Toutefois, il ne faut pas tirer de cette observation générale des conclusions précises; comme on l'a vu, les exceptions qui confirmeraient la règle sont vraiment trop nombreuses.

Cartailhac a rappelé que dans certaines régions (Bengale), l'orientation des dolmens est fonction de leur position topographique. Les renseignements sur les dolmens aveyronnais sont trop insuffisants pour vérifier l'existence d'un tel rapport. En conclusion, il n'y a pas d'orientation constante des dolmens de l'Aveyron. Quant à la question de leur orientation relative, il convient d'en réserver prudemment la réponse.

VIOLATION

Au cours des siècles, les dolmens ont été l'objet de fréquentes violations, et, ce n'est que grâce à des conditions exceptionnelles que quelques dolmens se sont révélés vierges de toute fouille. Les violations qu'ils ont subies sont de nature très diverses. Celles qui ont été faites au cours des siècles par des chercheurs de trésors ou par de simples curieux sont toujours regrettables, mais pas toujours définitives, car le mobilier a été généralement abandonné, et, si une part d'observations n'est plus possible, la perte n'est pas totale. Les violations les plus regrettables sont assurément celles qui ont été faites de notre temps par toute sorte de faux savants, collectionneurs ou revendeurs d'objets. On ne se doute pas combien leur action a été néfaste et combien de sépultures ont été inutilement saccagées. Il faut déplorer qu'il n'y ait pas en France une réglementation sévère et réelle des fouilles archéologiques.

Par ailleurs, quelques violations sont particulièrement intéressantes. Ce sont celles qui ont pour but une réutilisation des dolmens comme sépulture. Les cas en sont assez fréquents; malheureusement, leurs inventeurs ne se sont pas assez atta-

(5) CARTAILHAC. — *France Préhistorique*, p. 219.

cités à définir à quelle civilisation appartenaien^t les dépôts supplémentaires. Néanmoins, il existe un certain nombre de cas très notables. C'est au Bronze que paraît appartenir une part du mobilier du dolmen de la Gachette (Bertholène, Cerès), sûrement à l'Hallstattien, ceux des dolmens du Genévrier et de Ronnes (Salles-la-Source, Mortillet, Cerès) et probablement, ceux des dolmens de Baldare (St-Léons, Balsan) de Bécours (Verrières, Tempie) et de Buzareingues (Buzeins, abbé Bousquet). A l'époque romaine appartient le dépôt de 2 sépultures dans un dolmen du Larzac, au-dessus de Peyre, plusieurs fois signalé par Cartailhac.

De nombreux cas de réutilisation ont été encore signalés parmi lesquels ceux d'un dolmen de Concoules (Montjoux Zielenki), d'un dolmen de Martiel, (Abbé Cérés) qui a livré une aiguière apode, de Rouquiès (Buzeins, Abbé Bousquet) où ont été trouvé deux petits vases contenant une à deux monnaies indéterminées. Plus fréquents encore sont les cas de violation simple, et il n'est pas rare que la fouille des dolmens ne livre des objets de toutes les époques et en particulier des fragments de poteries très divers. J'étudierai à leur tour ces divers dépôts, dont quelques-uns sont particulièrement importants.

MODE DE SEPULTURE

Les observations sur la position donnée aux corps lors de la sépulture sont extrêmement rares. Si l'on en dressait un inventaire d'après les rapports des inventeurs, on serait très surpris de constater qu'il n'a pas été fait une seule observation de sépulture dans la position allongée. Cette pénurie tient certes au peu de soin avec lequel de nombreuses fouilles ont été faites, mais aussi à ce fait, que la position des corps n'a pas été signalée quand elle était allongée, cette position étant considérée comme normale. Il faut aussi reconnaître que les dolmens ont subi tant de violations que les observations de cette nature sont généralement impossibles. Pour ma part je n'ai jamais pu la faire sur les dolmens que j'ai fouillés.

Par contre, la position accroupie des corps a été plusieurs fois signalée. La conclusion que l'on pourrait tirer d'une statistique serait donc que cette position est de règle. Mais je suis persuadé qu'il n'en est rien et que la position allongée était la position habituelle ; la position accroupie était une position de nécessité. En effet, dans les cas où cette dernière a été

observée, ce n'était pas à un individu, mais à plusieurs, qu'elle était propre. Il y avait donc eu plusieurs dépôts simultanés. Au dolmen du Viala (Saint-Léons) Cartailhac a observé jusqu'à 8 squelettes en position accroupie occupant toute la chambre sépulcrale. Au dolmen de Ronnes (Salles-la-Source) 3 squelettes dont 2 « assis » l'observation n'ayant pas été faite pour le premier. Au dolmen de la Garrigue (Capdenac) M. Cabrol a observé 2 squelettes aux jambes légèrement repliées et placés en travers de la chambre sépulcrale. Dans ce cas, il paraît toutefois que la largeur de la chambre aurait permis la position allongée de deux corps placés côte à côte. A part cette dernière observation les renseignements manquent quant au degré d'accroupissement.

Un fait maintes fois signalé et parfaitement observé est l'abondance de débris osseux réunis dans la chambre sépulcrale et rassemblés sans ordre. Ces dépôts proviennent de ce que, à l'occasion d'une sépulture nouvelle, les ossements du corps déposé antérieurement étaient repoussés sur les côtés pour faire place au suivant. Nous n'agissons pas autrement dans la plupart de nos sépultures. Il va sans dire qu'en cette occasion les ossements étaient rassemblés sans ordre, et groupés de la façon la plus commode. C'est ainsi que souvent les crânes ont été groupés et les os longs réunis en paquet.

Les énéolithiques n'ont pas eu l'idée d'enterrer leurs morts, mais d'en protéger la dépouille. Ni dans les grottes, ni dans les dolmens les corps n'ont été enterrés. Ils y étaient simplement protégés. Ce n'est que bien plus tard, avec les tumuli, que pour une économie de travail, l'enterrement est apparu. C'est là la conclusion que les observations aveyronnaises me permettent d'émettre, sans d'ailleurs présumer de ce qui, ailleurs, a été fait. Mais c'est que je le considère un point important de l'histoire du rite sépulcral dans la région dont je m'occupe.

*
**

LES MENHIRS

Un assez grand nombre de menhirs ont été signalés dans le département de l'Aveyron, en particulier dans l'inventaire des monuments mégalithiques d'après lequel 21 de ces monuments existaient.

En réalité, il y a une forte exagération dans ce chiffre. D'ailleurs, parmi les monuments dont il est encore permis de parler, un certain nombre ne doivent être signalés qu'au bénéfice du doute et ne sont certainement pas d'authentiques menhirs.

Dans l'ensemble, il a été observé comme menhirs des monuments, qui sont tout autre chose que des mégalithes préhistoriques. C'est ainsi que les monuments de Florentin (menhir de Bebedène, Cart.), Salmiech (men. de Peyrolebado, Boisse, Cart.), St-Rome-de-Cernon (Sambucy), ne sont autre chose que des blocs erratiques. Le menhir de Peyrefioc (Roquefort, Cart.) n'est pas, à mon avis, un menhir, mais un bloc accidentellement dressé (il en est plusieurs identiques dans la région). Cartailhac a montré que le monument de Vailhausy n'était également pas un véritable menhir.

Le prétendu menhir de Buzeins dit Peyroplantado, signalé d'après l'appellation d'un tumulus, ne devait être qu'une dalle de dolmen disparu. Il me paraît qu'il doit en être de même du menhir dit Peyro-Blonco (Viala-du-Pas de Jaux, Boisse et Cart.) qui a 1 m. 80 de haut sur 1 m. 60 de large et 0 m. 40 d'épaisseur. Ces dimensions se rapprochent plutôt de celle d'un pilier de dolmen. Le menhir du Clapier, signalé par Virenque, n'est qu'un souvenir douteux.

D'autres monuments ont été signalés qui mériteraient de nouvelles inspections. Parmi eux, les 3 menhirs de La Cavalerie (men. de Veyri, de la Conque de Lestourne, de la Cavette, Boisse et Cart.) ainsi que celui de St-Rome-de-Cernon (men. de Bedassos, Boisse) qui n'aurait qu'1 m. 28 de haut et ceux mal connus de Saucnières (m. du Roujet, Boisse) et de Sainte-Radegonde (Boisse). Je n'ai jamais pu retrouver sur le terrain le menhir dit de Peyroplantado (Ste-Eulalie-de-C.) malgré de nombreuses recherches et les dimensions considérables que Virenque lui assigne : hauteur 4 m. 10, largeur 2 m. 21, épaisseur 1 m. 28. Enfin, les trois menhirs de Salles-la-Source, signalés par Valadier, dont celui de Barro Jasso aurait 3 m. de haut.

Curieux est le mégalithe de Falachoux (Vitrac, Valadier-Chayla) qui avec pieds et table constitue un monument imprévu au sujet duquel il n'est pas possible de se prononcer.

On peut considérer comme de véritables menhirs : le monolithe granitique du signal de Fournhol (Lecure) qui, d'après

Boisse, mesure 2 m. 70 de long et 0 m. 60 d'épaisseur : il a été transporté d'environ 2 à 3 kilomètres de distance et de 130 à 140 mètres de contrebas du lieu où il git aujourd'hui. A proximité étaient d'autres menhirs dont ceux dits : Cheval du Rey et Peyrojasso (2 m. de long) aujourd'hui disparus (Cabaniols). Très beau est enfin le menhir de St-André-de-Vézines : il s'élève près de Vessac : de section à peu près carrée (0 m. 75) il a 3 m. 80 de hauteur. (pl. IV).

Une mention toute spéciale doit être faite aux Cromlechs dont deux ont été signalés. L'un aux Malfettes (Tauriac, d'Assier de Tanus), au sujet duquel Cartailhac a émis des doutes que ne paraît pas mériter l'examen — toutefois trop bref — de l'inventeur. Ce cromlech se composerait d'un alignement



Pl. IV — Menhir de Vessac
(St-André de Vézines)

est-ouest de 180 blocs, avec enceinte de 13 blocs, au milieu de laquelle se trouveraient 3 pierres plantées.

Le deuxième cromlech est celui de la Palayrie (Goutrens, Laurens) qui n'a malheureusement pas été étudié à ma connaissance. Il serait souhaitable que ces monuments soient observés, car, si leur réalité est bien établie, ils constituent des sites exceptionnels. Je n'ai malheureusement pas eu les possibilités de les observer moi-même.

De cet exposé on peut conclure que les menhirs et les monuments assimilables sont très rares, même exceptionnels. Il en est de même dans les régions limitrophes de l'Aveyron où on ne les compte qu'en très petit nombre.

CHAPITRE VIII

ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE LE MOBILIER DES DOLMENS

ARMES. — *Pointes de flèches et de javelots. — Pointes de lances. — Haches polies.*

OUTILS. — *Lames — Objets divers en pierre — Objets en os.*

OBJETS DE PARURE. — *Perles. — Pendeloques — Palette de schiste.*

OBJET DIVERS EN MÉTAL.

CÉRAMIQUE.

POINTES DE FLECHES ET DE JAVELOTS

Les pointes de flèche forment l'élément principal du mobilier des dolmens. Tous les dolmens fouillés avec un peu de soin en ont donné, et leur trouvaille est à ce point commune que leurs inventeurs les ont rarement décrites, si ce n'est, quelques types rares et aberrants.

En moyenne, les dolmens inviolés et fouillés avec soin ont livré de 20 à 30 pointes de flèche chacun. Comme la moyenne des sépultures est supérieure, il faut bien constater contrairement à une opinion généralement admise, que les morts n'étaient pas enterrés « avec toutes leurs armes ».

Il n'y a pas lieu de différencier les pointes de flèches et les pointes de javelot, destinées au même usage, c'est-à-dire, au jet. Ces objets étaient identiques et rien ne permettrait de les distinguer si ce n'est peut-être le poids ou la dimension. Mais il est impossible d'établir une démarcation sérieuse entre les types.

On pourrait être tenté de considérer les pointes de flèche des dolmens comme des objets votifs, donc choisis, d'autant plus que leur finesse est remarquable. Pourtant des exemplaires dont l'usage est certain, puisqu'ils sont encore fichés dans les os qu'ils avaient blessés sont aussi parfaits que les autres exemplaires. D'autre part, comme le pensait Cartailhac « Une partie des flèches recueillies dans nos ossuaires provient

« non du mobilier funéraire,mais, en réalité, de la chair « même des victimes des combats », et l'on peut ajouter que rien ne permet de discerner les unes et les autres.

Dans la très grande majorité des cas, les pointes de flèche sont d'un travail extrêmement soigné si parfait que vraiment une technique toute particulière en est révélée. Généralement de petites dimensions, les pointes ont un équilibre et une symétrie extrêmes. Elles présentent un nombre considérable de très fines retouches, qui donnent presque à la pièce l'apparence du polissage. Certains exemplaires ont d'ailleurs subi un très léger polissage qui, selon l'observation de M. Cabrol, devait faciliter grandement la pénétration.

La matière, le silex, dont sont faites les pointes de flèches, est très généralement d'origine locale. Mais il n'y a que fort peu d'observations à ce sujet. Il serait intéressant de savoir si le silex provenant des puits d'extraction de Mur de Barrez n'a pas été l'objet d'une utilisation étendue. Mais, comme on peut le penser, cette enquête serait très difficile.

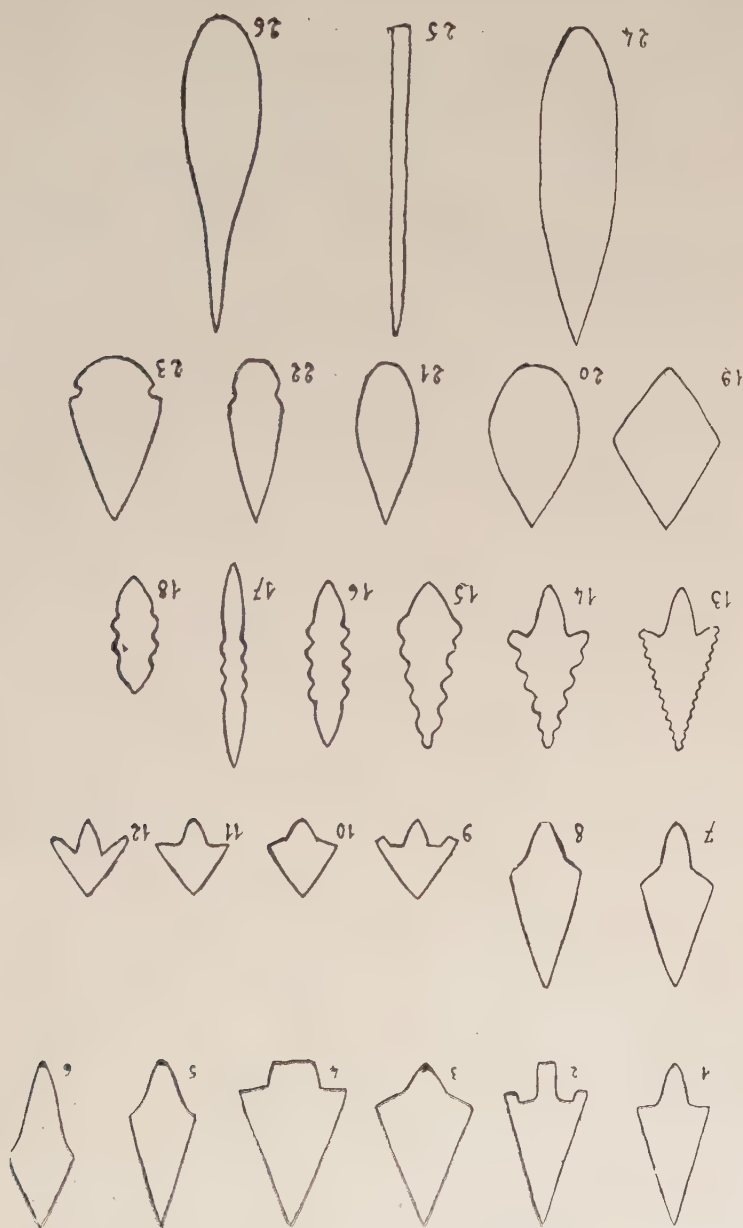
Il n'y a à ma connaissance, qu'un seul cas de détermination de silex du Grand Pressigny utilisé pour une pointe de flèche. C'est celui signalé par M. Cabrol, du dolmen de la Garrigue (Capdenac). Il existe également au Musée de Rodez, provenant de l'ancienne collection Cérès, une pointe qui me paraît avoir la même provenance. Je ne puis toutefois être absolument affirmatif à ce sujet.

Seul, le silex a été utilisé. Je ne connais que peu d'exceptions à cette règle. Lalanne a découvert dans le dolmen du Mas d'Alzac (St-Jean d'Alcap.) une pointe à pédoncule en quartz. Cartailhac a également signalé une pointe en os d'un dolmen de St-Georges-de-Luzençon. M. l'abbé Suquet a trouvé une pointe à pédoncule en calcaire au dolmen Combemousseure (La Capelle-Balaguier) et une autre au dolmen de Pechalet (id., déposées au Musée Fenaille) qui sont des types vraiment exceptionnels.

Il existe une assez grande variété de pointes de flèche des dolmens aveyronnais. On peut les grouper en deux séries bien distinctes, pointes à pédoncule et barbelures et pointes en feuille. Mais il existe entre les exemplaires extrêmes des variétés intermédiaires telles qu'une classification absolue ne serait pas toujours raisonnable : c'est ainsi, par exemple, que certaines pointes en feuille à crans, deviennent selon l'importance du cran, des pointes à pédoncule et barbelures.

Pourtant, on peut réduire à un certain nombre de types les

exemplaires connus, en se souvenant sans cesse que les variétés de ces types permettent de passer facilement de l'un à l'autre.



Pl. V — Types de pointes de flèches des dolmens de l'Aveyron.

Pointes à pédoncule et barbelures (Fig. 1-12). — Ces pointes constituent le modèle courant des pointes de flèches. Il en existe d'ailleurs d'assez nombreuses variétés qui, passant par des intermédiaires nombreux, donnent des types extrêmes de caractères assez différents. Mais, je ne crois pas toutefois qu'une classification détaillée, en dehors des types que j'isolai plus loin, présente un véritable intérêt. J'ai figuré Pl. V de nombreux types de ces pointes. Le modèle le plus commun est celui à barbelures droites et pédoncules conique, moins fréquent est celui à barbelures obtuses. Il est assez rare que les barbelures soient récurrentes et le type est alors plus fréquent pour de petites pointes, aussi larges que hautes. Enfin, il existe d'assez rares pièces où les barbelures sont à peine dégagées.

Le pédoncule est le plus généralement conique. Il est rarement très obtus, et plus rarement encore quadrangulaire. Certaines pièces, dont le pédoncule est très long, auraient pu à la rigueur servir de pointes par leur base et leur sommet au même titre que celles dont je parlerai plus loin.

Dans leur ensemble, les pointes à pédoncule sont de petites dimensions. Parmi celles de type allongé, la hauteur est deux fois la largeur et les dimensions moyennes de 0.03 sur 0.015; la pièce est plate de section elliptique allongée. Les exemplaires épais et massifs sont exceptionnels. Parmi les types courts, la hauteur dépasse à peine la largeur : 0.02 en moyenne. Ces pièces sont peu fréquentes; le Musée Fenaille en contient une belle série (dolmens du Bois de Margues) (1) parmi lesquelles sont les pièces les plus petites que je connaisse (0.012 sur 0.008). En dehors de leurs petites dimensions, elles ont les mêmes caractères que les pièces allongées, mais avec plus grande fréquence de barbelures récurrentes.

Pointes dentelées ou denticulées (Fig. 13). — Elles se rattachent à la première variété des pointes précédentes, et n'en diffèrent que par les très fines dentelures qui garnissent les bords, dont chacune a été faite par deux retouches symétriques et égales sur les deux faces de la pièce. Ces retouches n'ont guère plus d'un millimètre, mais ont suffi à former des séries de petites dents bien accusées et d'une régularité parfaite. Ces pièces sans être très communes, ne sont pas rares.

(1) Abbé SUQUET. — Compte rendu des fouilles des dolmens et tumuli du bois de Margues, in Mém. Soc. L. Av. T. XVI, p. 522.

Pointes crénelées (Fig. 14). — Elles appartiennent au type précédent, mais les dents y sont remplacées par des encoches qui ne se retrouvent qu'en petit nombre et parfaitement symétriques. La technique est la même. Des encoches formant créneaux sont en moyenne au nombre de 4 à 8 selon la longueur de la pièce. Ces objets sont bien plus rares que les précédents.

Pointes elliptiques crénelées sans barbelures (Fig. 15). — Elles sont à peu près identiques aux précédentes, mais l'on ne peut y discerner de barbelures. La pièce s'inscrit dans une ellipse allongée, le pédoncule toujours conique, s'insérant immédiatement après le dernier créneau. Ces pièces sont rares et ont généralement été assimilées aux suivantes, dont pourtant elles sont assez différentes.

Pointes crénelées à double pointe (Fig. 16-18). — Elles diffèrent des précédentes en ce que les crénelures, au nombre de 2 ou 3 n'occupent que la partie centrale de l'objet, de sorte que la pointe et le pédoncule sont identiques. De Mortillet a fait remarquer que ces pointes pouvaient être utilisées indifféremment par leur sommet comme par leur base. Ces pièces, comme les précédentes, sont assez épaisses, leur section étant sensiblement circulaire. Les types en sont variables dans leur dimension mais, toutefois, assez petits et fins. Les exemplaires en sont très rares et, à ma connaissance, il n'en a été trouvé que dans les dolmens de Boussac (St-Affr., Cart.) Peyrolevado (Millau, Cart.), du Genevrier (Salle-la-S. Mortil.).

Pointes quadrangulaires (Fig. 19) (2). — Ces pointes quadrangulaires allongées ont été considérées comme rares. Il en existe pourtant d'assez nombreux exemplaires, et je ne crois pas que l'on doive leur attacher une grande importance car elles ne m'apparaissent que comme une variété du type en feuille. En effet un léger abattement des angles latéraux fait passer la pièce à cette forme.

Pointes en feuille (Fig. 20-26). — Elles sont de forme elliptique ; les variations du rapport de la longueur à la largeur sont assez grandes, mais ne permettent pas une différenciation entre les types. En moyenne ce rapport est de 7 pour 2.

(2) Les figures 19 à 26 sont réduites environ d'un tiers par rapport aux figures 1 à 18.

Les dimensions sont plus considérables que pour les types à pédoncule. La moyenne peut être fixée à 0.05 de long. La technique est remarquable. Une infinité de retouches minuscules donne à l'objet l'apparence d'être poli. Quelques exemplaires l'ont d'ailleurs été légèrement sans toutefois que ce travail ait été assez poussé pour faire disparaître les traces de la taille. Le galbe de ces pointes est généralement parfait. Quelques très rares exemplaires sont dentelés. L'épaisseur excède rarement 1 centimètre, très généralement moins, la section est elliptique. Une variété de ces pièces qui mérite d'être signalée se caractérise par le prolongement de la pointe. Ce sont de petits chefs-d'œuvre (*fig. 26*).

Il est assez rare que ces pointes portent des crans latéraux. J'ai d'ailleurs fait remarquer que l'existence de ceux-ci fait passer facilement de la forme en feuille à la forme à pédoncule; par ailleurs la présence de crans proprement dits, est plus commune sur des types de grande dimension et qui à ce titre doivent être considérés comme pointes de lance. Je dois enfin signaler que quelques rares spécimens de pointes quadrangulaires ou en feuille sont à base rectangulaire. Ces exemplaires sont exceptionnels et ne paraissent pas constituer un type courant.

Types aberrants. — Quelques pointes de types aberrants ont été signalées. Elles ne méritent d'être signalées qu'à titre de curiosité, d'exception. Parmi les plus curieux de ces types, je puis citer une pointe du dolmen de Peyrolevado (Millau, Cart.) ovale à pointe prolongée, peut-être variété du type signalé plus haut, une pointe à tranchant transversal et à pédoncule du dolmen de Bel-Air (Verrières, Dr Maurel) et une pointe triangulaire à talon circulaire prolongé d'un large et petit pédoncule latéral du dolmen des Claparèdes (Le Clapier, Temple).

POINTES DE LANCE

L'appellation de pointe de lance doit être réservée aux pointes de grandes dimensions, par conséquent assez lourdes, et qui, à ce titre, ne paraissent pas avoir été destinées au jet. Les dimensions de l'objet en permettraient un emmanchement, d'autant plus facile, que la plupart des pièces possèdent des crans latéraux; le pédoncule, qui aurait diminué la pièce dans sa force, était donc inutile. Les pointes de lance n'ont également

pas de barbelures, car l'accrochage de la lance aurait eu pour effet de désarmer le combattant.

Entre certaines pointes de lance et les pointes de flèche en feuilles il n'y a qu'une différence de dimension et des exemplaires intermédiaires comme ceux du dolmen de la Gachette (Bertholène, Cérès) de 0,10 et 0,11 de long, sont difficiles à classer.

Les pièces que l'on peut considérer avec certitude comme pointes de lance sont peu nombreuses. Les types en sont les suivants :

1^o Forme de feuille, dimensions moyennes de 0,10 sur 0,035 ; le talon est généralement pourvu de crans latéraux n'excédant le nombre de 3 par côté. Des exemplaires en ont été trouvés aux dolmens du Viala (St-Léons, Cart.), de la Garrigue (Capdenac, Cabrol), ce dernier particulièrement intéressant puisqu'il est en silex, du Grand Pressigny, de Bessolles (Concourès, Cérès), de la Gachette (Bertholène, Cérès), de Saint-Germain (Millau, Cart.) et quelques autres exemplaires de dolmens indéterminés de Sauclières et de la région de Villefranche (musée de Toulouse).

2^o Forme triangulaire très allongée en lame de poignards ; les bords sont presque parallèles, la section triangulaire ou trapézoïdale : dolmen de la Garrigue (Capdenac, Cabrol).

Je ne crois pas devoir faire une catégorie spéciale de pointes de lance, pour des pointes sur lame, ces objets étant mal caractérisés et plus proches de la lame que de la pointe.

HACHES

Les haches en pierre polie sont rares dans les dolmens. Cette rareté a été souvent signalée par les archéologues ; elle est d'autant plus étonnante que les haches polies ne sont pas rares en trouvailles fortuites. Elle peut provenir de ce que les haches ont été l'objet de superstitions et pour cela fort recherchées ; d'autre part leur forme, leurs dimensions, et souvent leur couleur ont attiré l'attention de tous ceux qui, au cours des siècles ont violé les dolmens. Pourtant, cette cause de rareté ne me paraît pas relative, et l'on peut admettre que la hache ne constitue pas un des éléments normaux du mobilier. Les dépôts signalés sont : Dolmen de Buzareingues (Buzeins, Abbé Bousquet), plusieurs exemplaires en roche amphibolique verdâtre : du Pioch de Buzeins (Buzeins, Cérès) deux petits exemplaires : Peyrolevado (Millau, Cart.), un exemplaire petit : Bel-Air

(Verrières, Maurel), 1 exemplaire petit, fibrolithe ; Les Baumes (Saint-Jean-d'Alcas, La Roellerie), 1 ex. 0,12 en pétrosilex ; Courbatières (Saint-Jean d'Alcas, La Roellerie) 1 ex. petit, jade ; Baldare (St-Léons, Balsan), 1 ex. 0,033 ; Pouget ou Bousquet (Sauclières, Cart.), 1 ex. petit, serpentine ; Ronnes (Salles-la-Source, Cérès), 2 ex., 1 pierre verte, 0,075 sur 0,03, 1 pierre blanche (?) plus grand.

Comme on le voit, on ne possède que fort peu de renseignements sur ces découvertes.

Les formes ne sont pas signalées avec exactitude. Les dimensions sont en général petites, au moins pour 7 exemplaires. Il s'agit donc de types votifs, 3 exemplaires auraient seuls les dimensions d'objets utilisables. La matière composante est variable, toujours de pierre dure à l'exclusion du silex. L'exemplaire du dolmen des Courbatières en jade est à remarquer. La grotte de St-Jean d'Alcas, voisine de ce dolmen a livré également une hache de jade (Cazalis de Fondouce).

Avec des renseignements aussi insuffisants, il n'est pas permis d'établir quelques conclusions décisives. D'après l'examen de nombreuses haches polies provenant de découvertes fortuites (en particulier Musée Fenaille et Musée de Toulouse) je ne crois pas, que l'on puisse reconnaître l'existence d'un modèle constant. Il apparaît néanmoins, d'un point de vue général, que les haches sont toujours de pierre dure à l'exclusion du silex. Quant à la forme elle est très variable. Pourtant les exemplaires à tranchant oblique et ceux à talon rectangulaire sont en minorité. Dans l'ensemble les haches sont à tranchant régulier, convexe, à bords presque droits et talon conique. Le type herminette ne m'est pas connu.

LAMES

Les lames de silex ne sont pas communes dans le mobilier des dolmens, ni, comme lames simples, ni, comme origine d'objets dérivés. Le silex aveyronnais ne paraît pas se prêter à son travail ; malgré cette restriction on peut dire qu'il n'y a pas eu recherche et utilisation de sa fabrication.

Il a été signalé quelques découvertes de fragments de lames qui ont pu être utilisées comme grattoirs, scies, pointes, couteaux, burins, etc... mais rien n'est plus imprécis que les déterminations des dérivés de la lame qui ont reçu au hasard toutes sortes d'appellations.

Quelques dolmens ont livré des lames ou des fragments de

petites dimensions, mais une mention spéciale doit être réservée à de très grands et très beaux exemplaires, dont je ne connais que de rares trouvailles : un exemplaire fragmenté de 0,195 de long sur 0,03 de large du dolmen de la Gachette (Bertholène, Cèrès), un autre du dolmen de la Garrigue (Capdenac, Cabrol) de 0,21 sur 0,03 et qui n'a que 4 mm. seulement d'épaisseur; un autre enfin du dolmen de Viala (St-Léons Cart.) a 0,19 sur 0,022. Je dois également signaler 2 très belles lames déposées au Musée de Toulouse dont l'une provient d'un dolmen du nord de l'Aveyron (0,20 sur 0,035), l'autre d'un dolmen de Saucières (0,20 sur 0,025 env.)

Ces quelques cas remarquables par la beauté des objets méritent, comme on le voit, d'être signalés, mais, malgré tout, la rareté des trouvailles permet de considérer comme exceptionnelles les trouvailles de lames dans les dolmens.

Quant à leur utilisation, il est hasardeux de vouloir la déterminer; je serais tenté de voir dans ces beaux exemplaires des types essentiellement votifs.

OBJETS DIVERS EN PIERRE

La fouille des dolmens a livré des objets en pierre assez inattendus ou dont la présence est rare.

Les grattoirs, racloirs, peuvent être considérés comme exceptionnels, bien qu'ils fussent des objets d'usage très courant. Cette rareté ne tient qu'à ce qu'ils n'étaient pas un élément du mobilier funéraire. Il en a pourtant été trouvé dans quelques dolmens. On peut en dire également des burins dont je ne connais qu'un exemplaire (dolmen de Pilande, St-Affrique, Museum Toulouse).

Il n'a été signalé qu'un seul exemplaire de polissoir, en grès poli, qui provient du dolmen des Fadarelles (Viala-du-Pas-de-Jaux). Il a 0,45 sur 0,12 avec une rainure longitudinale. Il est regrettable de ne pas avoir de renseignements plus précis sur cette pièce curieuse.

Il n'a été également déterminé qu'une scie à dos carré trouvée au dolmen de Peyrolevado (St-Félix de Sorgues), au sujet de laquelle les précisions manquent.

Quelques pièces déterminées comme couteaux ne se séparent point des lames, si ce n'est quelques exemplaires à dos carré.

Les éclats de silex sont généralement abondants dans les dolmens. On en trouve également de quartz. Leurs inventeurs les ont rarement signalés. Pourtant, leur présence est fort

intéressante dans les dolmens. Comme ils sont très généralement d'origine étrangère au milieu et qu'ils n'ont point de forme utilisable, il est permis de voir en eux des dépôts rituels, sans doute identiques par leur symbole, aux fragments de poterie. À peu près toutes les fouilles consciencieusement faites en ont livré.

INDUSTRIE DE L'OS

Poinçons. — L'inventaire des objets recueillis dans les dolmens laisserait croire à une assez grande rareté des poinçons en os. En réalité, sans être extrêmement communs, ceux-ci seraient assez nombreux si leurs inventeurs avaient pris la peine d'en signaler la trouvaille. D'autre part, ces objets ont subi toutes les injures du temps et ce n'est que par un examen attentif des fragments osseux que l'on peut les discerner. Ces poinçons n'ont en soi rien de très remarquable et ne consistent qu'en os de taille variable apointis par polissage. Quelques-uns d'entre eux ont pu servir d'armes.

Objets divers en os. — Quelques objets en os assez inattendus ont été signalés. Ils sont exceptionnels. Parmi eux, je citerai un sifflet, en canine de sus, trouvé par de Mortillet au dolmen du Geñevrier (Salles-la-Source) et une hache marteau en bois de cerf dont j'ai déjà parlé (dolmen du Bousquet, Saucières, Cart). Enfin, quelques objets douteux ont également été signalés, telle une pointe de flèche en os (dolmen du Musée, Mort. Sal. la. S.) et un couteau fait d'une défense de sanglier aiguisée (?) (Dolmen de Ronnes, Salles-la-S., Boisse).

PERLES

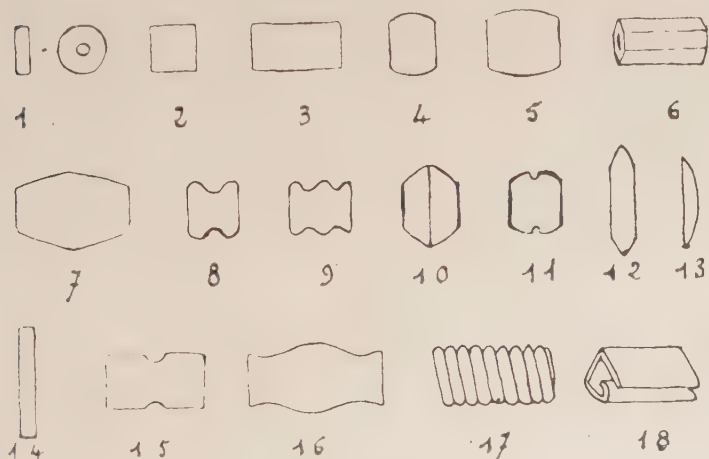
Les perles constituent un des éléments le plus commun du mobilier des dolmens, où l'on peut dire qu'elles ne font jamais défaut. Quelques dépôts en ont donné un nombre considérable. Néanmoins, malgré leur abondance numérique, elles sont, dans la plupart des cas, moins nombreuses qu'on pourrait s'y attendre, car leur réunion ne permet que bien rarement de constituer des colliers importants. Aussi, suis-je porté à croire qu'elles devaient avoir plus un rôle symbolique qu'essentiellement décoratif. En effet, étant donnée la médiocre valeur de la matière composante de la plupart

d'entre elles et la facilité avec laquelle elles pouvaient être fabriquées, c'est par centaines qu'elles devraient être découvertes.

Je ne tiendrai compte, dans ce paragraphe, que des perles proprement dites, considérées comme objets destinés à être suspendus, perforés et symétriques à l'axe du trou de suspension. Pour tous les modèles qui ne s'accordent point à cette définition, je renverrai au paragraphe relatif aux pendoques.

Pour ce qui est de la forme des perles, on en verra les divers modèles (Pl. VI) où j'ai figuré les divers types que je connais. Il s'en faut néanmoins que ceux-ci soient aussi communs les uns que les autres. Quelques formes sont extrêmement rares. Les types les plus communs sont ceux des formes 1 à 5. Les autres sont assez rares; quelques modèles semblent liés à certaines matières.

Les dimensions en sont peu considérables. Le diamètre varie entre 0,005 et 0,010. Il en est quelques exemplaires très petits (0,003) et quelques-uns, au contraire, très grands (0,04). Les uns et les autres sont exceptionnels.



Pl. VI — Types de perles des dolmens de l'Aveyron.

La matière qui compose les perles a été rarement définie. Il est encore plus rare qu'elle été déterminée en même temps que la forme. Les matières qui ont été signalées sont : albâtre, ardoise, calcaire, jayet, jade, gypse, pierre ollaire, stéatite, callaïs, ambre, schiste, calcite, argile et minéral de fer

comme minéraux, test de coquillage et os comme matières organiques, cuivre ou bronze comme métaux.

Parmi les minéraux les plus communément employés, sont la pierre ollaire, le calcaire et la calcite qui adoptent les formes les plus communes, 1 à 5, et assez rarement les autres types (7, 10, 11, 12, 16). A ces formes également se rattachent aussi celles qui ont été données aux autres matières minérales dont j'ai parlé.

L'utilisation du jayet est assez commune: d'ailleurs, il convient mieux de le traiter plus simplement de lignite, qui est de provenance locale: les exemplaires appartiennent aux formes 3 et 5. J'en possède un exemplaire de la forme 6 peu commune.

L'utilisation du quartz, serpentine, marbre, argile, minéral est exceptionnelle.

Les perles en minéraux importés doivent particulièrement attirer l'attention. Je ne connais qu'un seul cas d'utilisation du jade (form. 7) provenant du mobilier si riche et si varié du dolmen du Poujet (Sauclières Cart.). Le Callaïs est, peut-on dire aussi rare. Cazalis de Fondouce en a signalé un exemplaire du dolmen de Caussanus (St-Jean-St-Paul). J'ai pu en déterminer un exemplaire au Musée Fenaille (form. 4) provenant des fouilles des dolmens de la région de St-Affrique (Costeplane). Le dolmen des Claparèdes (Le Clapier) m'en a donné 3 exemplaires de la forme 4. L'ambre est également très rare. Je ne connais que 10 perles provenant des dolmens aveyronnais :

Un exemplaire D. de la Liquisse (Nant. Déche. Forme 4 globuleuse).

Un exemplaire D. de Couriac (St-R. de T. Cart.). Forme 4 globuleuse:

Un exemplaire D. des Fialets (Millau Cart.). Forme 4 globuleuse:

3 exemplaires D. du Sor La Roq. Ste-Marg. Balsan. forme indéterminée);

Un exemplaire D. indéterminé (ex-col. Cérès. Rodez forme 4);

3 exemplaires D. indéterminés (Sauclières. Cart. et Musée de Toulouse, dont un forme 4 globuleuse, un identique de très grande dimension diamètre 0.04, un forme 8 à bords arrondis, long. 0.02).

Comme matières organiques, le test de coquille a fourni un nombre considérable d'exemplaires, appartenant néces-

sairement à la forme 14, et sur les faces desquels se voient les stries propres aux coquillages dans lesquels la pièce a été découpée (Cardium et Pectunculus). Il est à remarquer que ces exemplaires ne pouvaient avoir par enfilage qu'un médiocre effet décoratif. Il est possible qu'ils aient été cousus et plaqués.

L'os qu'il suffit de découper pour constituer une perle a été très utilisé, forme 1 à 5), mais il est curieux de constater que c'est à lui qu'ont été données les formes les plus diverses. Ainsi, les formes 8 et 9 lui sont particulières et il constitue la matière de la plupart des exemplaires des formes 10 à 13 et quelques-uns des formes 7 et 16.

Quant aux métaux, c'est par grand nombre qu'ont été signalés les dépôts qui ont fourni des perles de bronze ou de cuivre, mais toujours en petit nombre en chacun d'eux. Ces perles ont été rarement analysées pour en connaître la matière composante. D'après les analyses trop peu nombreuses il ne s'agirait que de cuivre. J'ai indiqué par ailleurs les raisons pour lesquelles je ne crois pas toutefois que l'on puisse parler d'un Âge du Cuivre caractérisé par ces seuls objets. Les perles de métal adoptent deux formes bien caractéristiques, celles des formes 4 et 7. Le type 17 en métal n'a pas été trouvé dans un dolmen et le type 18 est exceptionnel. Les exemplaires de la forme 7 (olive) sont connus en jayet, os et ardoise, et plus fréquemment en calcaire; de sorte que les archéologues voient en ceux-ci, tantôt le prototype, tantôt l'imitation du type en métal. Dans une de ces olives de bronze Cartailhac a retrouvé, maintenu par l'oxydation un fil de chanvre qui servait à la suspension de la pièce. Ce détail montre à quelle précision peut amener une attentive observation (D. de Couriac St-R. de T.).

Je ne parlerai que pour mémoire du verre dont une perle provenant des dolmens de la région de St-Affrique (fouilles Costeplane) est déposée au Musée Fenaille; il se pourrait d'ailleurs qu'elle provienne de la grotte de St-Jean d'Alcas (3). Une autre semblable en verre vert pâle provient du dolmen de Pilandes (St-Affrique. Cazalis de F.)

J'ai déjà eu l'occasion de parler de l'utilisation des perles et j'ai dit ce que je pensais de leur emploi décoratif par enfi-

(3) St. M. Costeplane a fouillé à St-Jean d'Alcas, il se pourrait également que la perle de callais provenant de ses fouilles soit celle signalée par Cazalis de Fondouce comme trouvée au D. de Caussanus, proche de cette grotte.

lage ou applique. Il me paraît quoique le sens nous en reste mystérieux, que beaucoup de perles ont dû avoir un but religieux ou prophylactique. C'est ce rôle que l'on pourrait assigner à l'ambre et au callaïs, peut-être aussi à certaines matières plus communes; test, os, jayet, métal; mais évidemment, il n'est permis d'hasarder aucune conjecture à ce sujet.

PENDELOQUES

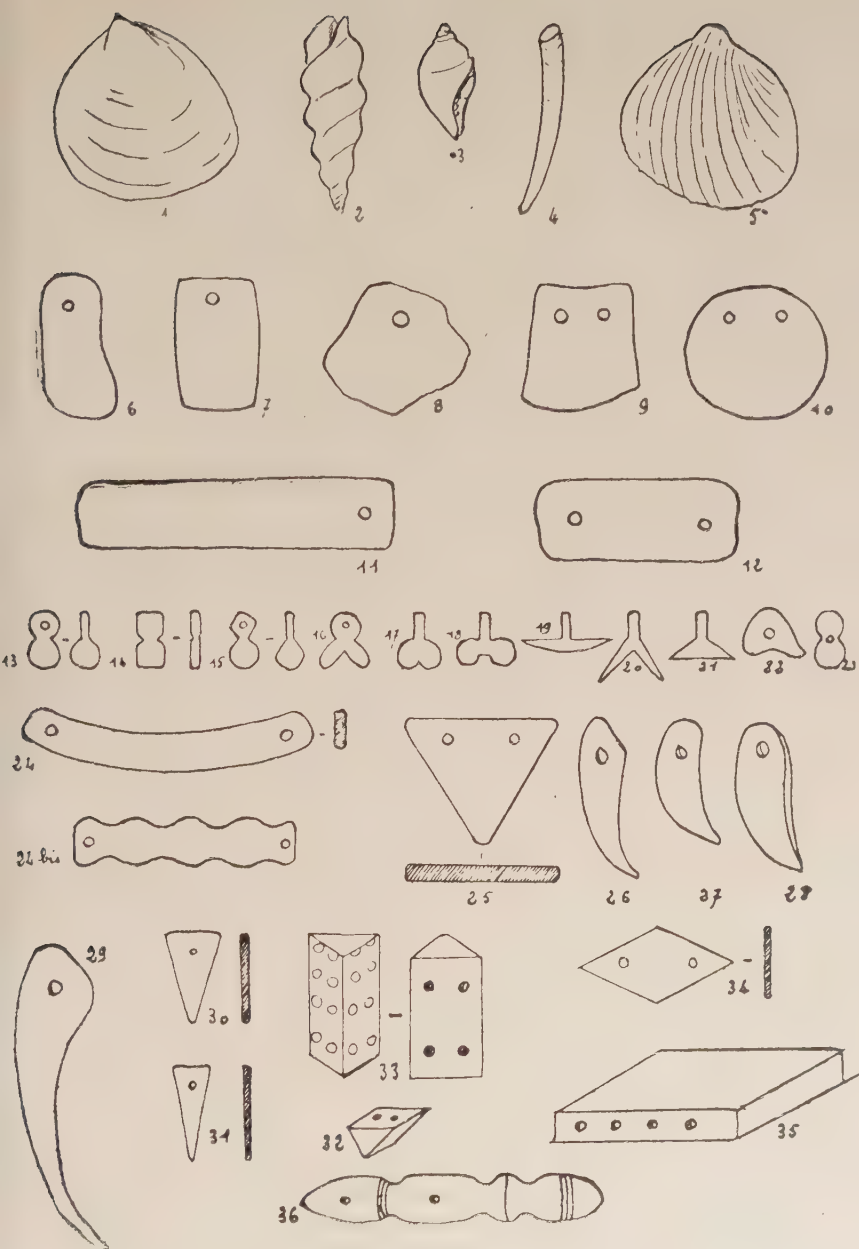
Les pendeloques, (Pl. VII) quelles qu'elles soient, sont assez rares; les types en sont assez constants. Il en est d'ailleurs deux groupes; les unes sont de forme nécessairement variées: dents, os, coquilles, plaquettes. Les autres ont des formes fixes correspondant à des modèles: perles aveyronnaises, bâtonnets, triangles, dents imitées, etc... Par ailleurs, les pendeloques seraient susceptibles d'une classification relative au sens qui peut leur être attribué en tant que décor, trophée ou symbole. Un classement de cette nature serait toutefois un peu hasardeux. Comme décor, je ne crois pas qu'il y ait eu des pendeloques à but essentiellement décoratif, bien qu'en principe, la pendeloque soit l'élément essentiel d'une parure. L'aspect décoratif ne m'apparaît que comme un supplément.

Comme trophée, les pendeloques sont les plus nombreuses: dents et os d'animaux sont vraisemblablement des trophées de chasse tandis que les coquilles peuvent être des trophées d'expédition. On ne pourrait toutefois l'affirmer totalement.

Comme symbole, les pendeloques sont assez nombreuses, mais la signification symbolique nous échappe. La constance des formes et l'identité des matières composant les objets, permettent de penser que ceux-ci avaient une valeur soit religieuse, soit prophylactique: perles aveyronnaises, bâtonnets, dents imitées, triangles ont, dans des gisements divers et éloignés une identité qui n'est pas le fait du hasard.

Dents. — Ce sont en général des canines d'animaux ou des défenses de sangliers perforées le plus souvent à leur racine. Très vulgaires en soi, elles ne pouvaient avoir que la valeur d'un trophée auquel le détenteur devait être assez attaché, comme le révèle un exemplaire dont le trou de suspension primitif avait cassé et avait été réparé (D. de Tournadous, La Clapier, Temple).

Les dents utilisées sont celles d'animaux assez dangereux:



Pl. VII — Types de pendeloques des
dolmens de l'Ayeyron.

ours (Espaplas, S. la S. Cérès); (La Garrigue, Capdenac, Cabrol), sanglier, loup, renard, chien. (Cartailhac a signalé des pendeloques faites de dents humaines) (?)

Os. — Les os constituent des pendeloques-trophées assez peu communs, mais sans doute n'ont-ils pas été recherchés avec assez de soin. Dans ce genre, Cartailhac a signalé une pendeloque constituée par une mâchoire de fouine) (Peyrolevado, Millau) et deux phalanges de sus, dont une cassée avait été réparée (Couriat, St-R. de T.).

Coquilles (Fig. 1-5). — Les coquilles ont pu être utilisées comme trophées d'expédition, mais peut-être aussi avaient-elles une valeur intrinsèque ou symbolique. Elles appartiennent à des genres méditerranéens : cérythium (Fig. 2), columbella (Fig. 3), pectunculus (Fig. 1), actaëon, cardium (Fig. 5), dentale (Fig. 4). Le trou de suspension se trouve en général au sommet de l'objet.

Plaquettes (Fig. 6-12). — *En test et calcaire*: elles sont constituées par des fragments de coquillages marins avec trou de suspension. Les bords en sont polis et il ne s'agit donc pas de fragments. Il n'est pas rare de trouver des types identiques, mais sans trou de suspension. La forme est généralement rectangulaire, à angles arrondis. Les variétés sont très nombreuses.

Quelques exemplaires de même genre en calcaire ont été signalés.

En os : elles sont faites de plaques d'os, plates percées d'un ou plusieurs trous de suspension. Les formes sont très variables et passent du carré au rectangle très allongé, du cercle à l'ellipse et même au losange ou à des formes dérivées. Les exemplaires figurés planche VII permettront de juger de cette variabilité de forme. Les dimensions ne sont jamais considérables et varient entre 2 et 6 centimètres de longueur.

Il est impossible de juger du rôle de ces pendeloques. Quelques-unes peuvent très bien avoir eu un sens religieux ou prophylactique au même titre que les rondelles crâniennes. D'autres peuvent avoir servi de brassard d'archers et ne seraient donc pas des pendeloques (Déchelette, II, p. 227, Fig. 72). Elles peuvent également avoir servi comme éléments d'instruments inconnus de nous.

Des modèles semblables faits de fragments de défenses de sangliers sont également connus.

Perles à ailettes ou à globules dites aveyronnaises (Fig. 13 à 23. — Le type en est constitué par une perle ordinaire plate qui se prolonge par un globule, mais il existe des variétés assez nombreuses à deux globules, d'autres, où ceux-ci sont remplacés par de petites ailettes. La position de ces appendices est assez variable par rapport à l'axe de la perle.

Ces pendeloques sont, on le sait, particulières aux dolmens méridionaux, et ne sont pas exclusives à l'Aveyron. Elles sont toujours en calcaire et relativement rares. Déchelette a signalé la découverte de ce type au Palafitte de Clairvaux.

La variété à deux globules a fait penser que ces objets avaient une signification phallique. Cette opinion n'est d'ailleurs pas abandonnée.

A la variété à globules doivent être rattachées huit perles d'un dolmen de l'Aveyron (Musée de Toulouse) identiques aux petites perles à un globule, mais de dimensions bien plus considérables (env. 0.03). Le musée Fenaille en possède un exemplaire semblable provenant de l'ancienne collection Cérès.

Bâtonnets (Fig. 24 et 24 bis). — Ils sont formés d'un fragment découpé de défense de sanglier dont ils épousent la forme courbe en leur longueur (0.05 en moyenne). L'objet a la forme d'un rectangle très allongé. Les deux extrémités en sont percées. Ces objets paraissent très rares. Au type bâtonnet, on peut rattacher le modèle figuré pl. VII, figure 24 bis, dont les bords latéraux sont festonnés.

Triangles (Fig. 25). — Ce sont des objets en pierre, plus généralement en lignite, plats, en forme de triangles équilatéraux de 2 à 3 centimètres de côté, avec trous de suspension dans deux des angles, exceptionnellement trou unique et central. Le Musée Fenaille en possède une très belle série dont tous les modèles sont identiques provenant de l'ancienne collection Cérès.

Dents imitées (Fig. 26-29). — A défaut de détermination meilleur, il convient de grouper sous cette appellation les pendeloques, ayant la forme de canines de carnassiers et perforées à ce qui serait la racine. On en connaît en test, calcaire, ardoise, défenses de sanglier et surtout lignite; les exemplaires en test sont parfois assez conséquents, mais les modèles les plus parfaits sont d'ardoise ou de lignite.

Triangles cunéiformes (Fig. 30-31). — Ce sont de petites pendeloques qui s'apparentent au type des dents imitées. Mais comme on pourra s'en rendre compte par les figures, ces objets ne présentent pas la courbure propre aux dents. Ils sont exceptionnels et je n'en connais que 3 exemplaires en ardoise et lignite.

Prismes triangulaires. (Fig. 32-33). — Ces pendeloques, dont les modèles connus sont en os, sont en forme de prisme triangulaire. La suspension en était assurée par une perforation en V faite sur une des faces latérales. Tous les exemplaires allongés possèdent deux perforations. Ce modèle paraît exceptionnel. Un exemplaire déposé au Musée de Toulouse provient d'un dolmen de Villefranche (Cart.). Mais la plus belle série est déposée au Musée Fenaille. Elle provient des dolmens de Péchalet et de Combemousseuse (La Capelle-Balaguier, Abbé Suquet). Une grande partie des exemplaires est ornée sur deux faces de deux rangées de petits cercles. Cette décoration avait été faite avant l'achèvement de la pièce comme le révèle le sciage des petits décors.

Pierres brutes. — Je réunirai sous cette appellation les diverses pendeloques dont beaucoup, d'après la position de leur trou de suspension, s'apparentent aux perles et qui sont faites de pierres brutes, en particulier de galets. Il serait très intéressant de connaître la qualité de leur matière composante. Je pense que ces objets, au même titre qu'il y a encore peu de temps la variolithe, devaient avoir une valeur prophylactique qui nous demeure évidemment inconnue.

A ces objets doivent être rattachés certaines pierres identiques mais non perforées, dont la découverte n'est malheureusement pas assez signalée.

Types divers. — Quelques pendeloques de modèles aberrants représentées par des exemplaires uniques méritent d'être signalées. On les trouvera figurées pl. VII N° 34-46. Les trous de suspension dont sont percés ces objets permettent de les considérer comme pendeloques, mais cette détermination est incertaine et il se peut qu'il s'agisse d'instrument ou d'éléments d'outils d'une utilisation qui nous est inconnue. Le n° 34 provient d'un dolmen du nord de l'Aveyron (Musée de Toulouse, don Cérès) en jayet. Le n° 35 (id.) percé de quatre trous, est en os. Enfin, le curieux objet n° 36 est en os

poli et provient d'un dolmen du nord de l'Aveyron (id. don Regnault, présumé, dolmens du bois des Margues).

PALETTES DE SCHISTE

Les palettes de schiste des dolmens aveyronnais ont attiré l'attention des archéologues et en particulier de Cartailhac pour la ressemblance qu'elles ont avec des objets identiques trouvés, d'une part dans les dolmens portugais, et d'autre part dans les tombes prédynastiques d'Égypte. Ces dernières ont été utilisées comme palettes à fard et cette destination a été attribuée, par ressemblance, aux palettes aveyronnaises. Cette attribution est possible, mais rien n'est venu la confirmer, et nos palettes restent à mon avis des objets mystérieux, comme la plupart de ceux qui ont un sens symbolique, car, je crois bien qu'elles appartiennent à la série de ces objets.

Les palettes aveyronnaises sont constituées de plaques de schiste, d'une épaisseur moyenne de 0,01 à faces planes, bords polis et angles généralement arrondis. Quant à la forme elle est loin d'être constante. Dans l'ensemble les exemplaires s'inscrivent dans un quadrilatère ; celui du dolmen des Agastous, dans un triangle et un exemplaire de l'ex-collection Cérès (Musée Fenaille) s'inscrit dans un arc de cercle allongé. Quant aux dimensions elles sont assez considérables, la moyenne étant de 0,12 de long sur 0,07. L'exemplaire le plus considérable me paraît être celui du dolmen de Tournadous, sensiblement rectangulaire et qui a 0,16 sur 0,07.

Ces objets sont rares et Cartailhac n'en connaissait que 13 exemplaires. J'en ai découvert un nouveau au Dolmen de Tournadous (Le Clapier). Cartailhac n'a malheureusement pas toujours indiqué l'origine des palettes qu'il connaissait. J'ai pu rétablir certaines provenances qu'il me paraît intéressant de signaler, chaque dépôt n'ayant donné qu'un objet : Dolmen de Thérondels (Castelnau-Pégairolles), des Agastous (St-Jean st. Paul), de la Grangette (?), de Saint-Germain (Millau), de Peyrofioc (Martiel), de Tournadous (Montpaon).

POIGNARDS DE BRONZE

Je ne connais qu'un cas de découverte de poignard de bronze ou cuivre dans un dolmen, celle faite par M. Tournier au dolmen de la Liquisse (Nant, Déchelette). Les poignards trouvés au dolmen de la Gachette (Bertholène, Cérès) me paraissent.

par le mobilier auxquels ils étaient associés, appartenir au Premier Age du Bronze.

Le poignard de la Liquisse est de toute petite dimension, à trois rivets (Déchelette 11 p. 138). Il est important de signaler que le mobilier métallique de ce dolmen était très abondant, puisque, associé à ce poignard, étaient 2 épingles tréflées, 2 alènes à tatouer et de petits anneaux. On serait presque tenté de considérer ce dépôt comme de la fin de l'Enéolithique, si l'on pouvait établir une chronologie dans cette période.

OBJETS DIVERS EN METAL

Anneaux. — Les anneaux de métal, bronze ou cuivre, composent une partie du mobilier métallique des dolmens, mais sont néanmoins plus rares que les perles. Ils consistent en de petites tiges plates ou rondes, enroulées et ouvertes. Ils ont été souvent déterminés comme « bagues » et cette détermination est assez vraisemblable.

Anneaux spirales. — Ils se rattachent aux anneaux dont ils sont les types développés. Ils consistent en des tiges longues enroulées sur plusieurs tours. Quelques exemplaires ont pu servir de bagues. Je n'en connais qu'un exemplaire de grande dimension ayant pu servir de bracelet (Larquinel, Verrières, Temple). Par contre, des exemplaires sont de dimensions trop réduites pour avoir eu ces destinations. Il se peut qu'ils aient été utilisés à tenir et orner des nattes de cheveux sur lesquelles ils étaient en quelque sorte vissés (4). Les anneaux spirales sans être commun ne sont pas exceptionnels.

C'est à cette catégorie d'objets qu'appartiennent l'unique objet en or trouvé dans un dolmen aveyronnais (D. du Bousquet Saucières, Cart.) « fil d'or tourné en spirale de 4 tours et de la grandeur d'une petite bague ».

Alènes à tatouer. — Ces objets qui ont été souvent considérés comme des pointes de flèches en métal ont été définis par Déchelette « losanges très minces et très effilés à double pointe » et déterminés par lui comme alènes à tatouer (5).

(4) J'ai fait cette observation d'après des objets identiques, mais en or, enroulés autour des nattes de cheveux d'une momie égyptienne (Musée archéologique de Florence).

(5) Ces objets ont reçu la définition plus générale de « poinçons losangiques » qui me paraît être pour l'instant la meilleure appellation qui puisse leur être donnée.

Les exemplaires en sont extrêmement rares et je ne pourrai en citer que ceux trouvés au Dolmen de Couriac (St-Rome-de-Tarn, Muséum Toulouse). 1 exemplaire et dolmen de la Liqueisse (Nant, Déchelette).

Épingles tréflées. — Ces épingles, qui sont aussi rares que les alènes, sont formées d'une tige pointue, à tête élargie, plate, et développée par deux lobes latéraux. Le type n'en est connu que par deux exemplaires du dolmen de la Liqueisse (Nant) (6). L'un est sans ornement l'autre, dont le sommet de la tête est enroulé, présente sur sa tige une décoration gravée en dents de loup, les lobes sont ornés d'un pointillé circulaire avec téton central au repoussé ; la partie de la tige entre les lobes d'une croix en X. Cette décoration s'apparente aux décors hallstattiens. Déchelette a d'ailleurs constaté que les épingles tréflées de l'Aveyron se relient à celles du Jura et de l'Europe centrale.

Il convient également de citer la découverte d'une épingle tréflée (fouilles Causse-Gavalda dans le Tumulus A de Concoules, Montjaux, signalé par Balsan) identique au type de la Liqueisse à tête enroulée, mais sans décor. Toutefois des doutes subsistent sur l'époque à laquelle appartient ce tumulus.

Objets divers. — De nombreux fragments de métal ont été découverts dans les dolmens mais sans qu'aucune détermination de leur usage ait été possible. Ces petites découvertes n'ont d'autre intérêt que de révéler la présence du métal dans les dolmens. Je dois toutefois mentionner la découverte plus fréquente de petites tiges droites, identiques à celles dont les anneaux sont faits, et qui ont pu être utilisées comme épingles ; de même quelques petites plaquettes quadrangulaires souvent percées ont pu servir de pendeloques.

CERAMIQUE

On peut affirmer qu'il n'est pas de dolmen qui n'ait livré de tessons céramiques, mais il est très rare que leurs inventeurs en ait signalé l'existence même. Dans l'état de nos connaissances, il vaut mieux avouer que nous ne savons presque rien de la céramique des dolmens aveyronnais.

(6) DECHELETTE. — Manuel, II, p. 139, fig. 39-40.

Le seul fait, souvent constaté, est que la céramique est presque toujours brisée. Bien des causes naturelles ont dû provoquer ce fractionnement. Néanmoins la fouille consciencieuse de quelques dolmens encore inviolés a permis de constater, que si les fragments céramiques étaient nombreux, la reconstitution des vases était véritablement impossible. Il faut donc admettre que ceux-ci n'avaient pas été déposés entiers, mais à l'état de simples fragments, soit que l'on ait « joué » le mort, soit plus probablement que le bris des vases et le dépôt partiel des fragments aient été un rite, comme chez certaines populations primitives actuelles, et qui même, se perpétue encore de nos jours dans la région montagneuse de Lacauue (d'après le Dr Marignan).

Avec plus de précisions, car les conditions de conservations sont plus grandes, on peut affirmer que le même rite a été observé dans les sépultures des grottes.

La forme des vases d'après les fragments trop rarement étudiés, est hémisphérique, tous les fragments révélant une courbe. Le fond était rond. Sur quelques exemplaires il est légèrement aplati. D'ailleurs, dans les conditions d'une vie primitive, le fond rond est infiniment plus pratique que le fond plat. Il est une preuve d'un genre de vie.

Le type dit caliciforme a été également en usage mais sans exagération du type, la partie formant à proprement parler le calice étant peu développée. Je ne crois pas qu'il y ait eu véritablement recherche de cette forme ; la région concave de la panse se limite à son utilité, c'est-à-dire au passage d'un lien pour la suspension qui est retenu par un léger évasement des bords.

Les vases étaient faits sans usage du tour ; la pâte grossière avec gros dégraissant. La cuisson, irrégulière, comme le révèle les différences de couleur de la pâte et par lesquelles se discernent les coups de feu, est faite à un degré peu élevé, car les fragments sont très friables. L'épaisseur excède rarement 1 centimètre, en général moins. Dans l'ensemble les vases ne paraissent pas avoir eu une grande dimensions ; une moyenne de 0,15 centimètres de diamètre paraît probable.

Quant à la décoration des vases, elle est bien mal connue. Quand elle a été observée elle est troup souvent taxée de « sommaire, naïve, primitive » et c'est tout ce qu'on en a dit. Je ne connais que 3 ou 4 cas dans lesquels un essai de définition ait été fait !... Il convient cependant de reconnaître qu'il

est assez rare de trouver des fragments décorés et difficile d'en étudier le type à cause de la petitesse des débris.

Je ne considère pas comme une décoration le cordon saillant entourant un vase. De même que le tétou, et au même titre que l'évasement des bords dont j'ai parlé, ce cordon avait pour but d'empêcher le glissement du lien par lequel le vase était suspendu. Les tétous sont en général groupés autour du vase par deux, surtout quatre, mais peuvent être bien plus nombreux comme sur un exemplaire d'un dolmen de la Couvertorade (Musée de Toulouse) sur lequel de centimètre en centimètre, ils ceinturent le vase, qui a environ 0,08 de diamètre. Il n'est également pas rare que les tétous soient perforés horizontalement ou verticalement. Quelques exemplaires (dolmen d'Hermilis St-Félix de S.) possèdent une anse bien caractérisée.

Cartailhac a signalé un fragment (Dolmen de la Couvertorade) orné de petits boutons en relief obtenus au repoussé. La trace de cette opération étant effacée à l'intérieure du vase. Je ne suis personnellement pas sûr que l'attribution de ces fragments puisse être faite à l'Enéolithique.

M. Balsan a signalé un petit vase caliciforme du dolmen de Baldare (St-Léons) de 0,08 de haut, orné de dessins géométriques très probablement peints, mais la pâte, la technique et la décoration font penser à cet archéologue que ce vase est étranger au milieu et provient peut-être d'un dépôt hallstattien.

Le type de décoration, rare d'ailleurs, paraît consister en dessins géométriques rectilignes, très simples, très légèrement incisés ou plus exactement gravés : imbrications, triangles à hâchures intérieures, dents de loup d'après des fragments très insuffisants paraissent former les types ordinaires. Je dois également citer de petits ronds ou des points obtenus par impression. Quant à la composition elle est très rare et ne consiste qu'en une combinaison très sommaire des divers éléments que j'ai indiqués, par exemple : dents de loup parallèles à champ pointillés ; l'exécution en est assez fruste et même maladroite.

Dans l'état actuel de nos connaissances sur la céramique des dolmens aveyronnais, je considère comme impossible d'établir des conclusions plus avancées. Une étude plus poussée et en particulier l'examen attentif des fragments déposés dans les collections, rarement conservés et rarement exposés, permettra peut-être d'en savoir un peu plus. Mais il est bien à craindre qu'il soit trop tard.

D'ailleurs le type céramique des dolmens se retrouve dans des dépôts appartenant à des civilisations postérieures et ses caractères n'étant pas, de ce fait, exclusifs, il me paraît peu possible de se baser sur la céramique pour le classement des dépôts. En résumé on peut dire que la céramique des dolmens aveyronnais possède les seuls caractères que j'ai indiqués mais sans exclusivité de sorte que ce n'est point elle qui permet de classer un dépôt mais le mobilier qui l'accompagne qui permet son classement.

CHAPITRE IX

ARCHÉOLOGIE ENEOLITHIQUE LES GROTTES SEPULCRALES ET OSSUAIRES

Généralités. — Principales grottes sépulcrales

GENERALITES

On a coutume de classer les grottes qui ont été utilisées à l'époque préhistorique en grottes habitées et grottes sépulcrales. Cette classification a sa valeur, mais il convient de remarquer que ces caractères ne sont véritablement absolus que dans certains cas. Il y a en effet des grottes qui ont servi plus ou moins et tout à la fois d'habitat et de nécropole. D'autres qui ont été utilisées à ces effets accidentellement et dont les caractères sont dès lors peu marqués. Enfin, il faut se rappeler que les grottes ont été utilisées depuis les temps préhistoriques presque jusqu'à nos jours, et qu'il s'y trouve des mélanges, tant au point de vue de l'époque, que du mode d'utilisation.

Un tri sévère doit être exercé qui est le meilleur moyen d'éviter de lourdes erreurs.

Les grottes se répartissent naturellement dans la région calcaire où, pour des raisons géologiques, elles sont très abondantes. Elles y ont été utilisées et c'est le seul fait que nous retiendrons, car on ne saurait tirer de leur répartition géologique, des conclusions semblables à celles relatives à la répartition des dolmens ; les grottes sont des faits naturels et les hommes préhistoriques n'ont évidemment pu s'en servir que là où il en était. Cette observation paraîtra assurément naïve, mais elle a été négligée ou curieusement méconnue.

Je ne m'occuperai dans ce chapitre que des grottes sépulcrales énéolithiques. Les archéologues ont parfois fait quelque différence entre les grottes sépulcrales et des dépôts identiques qui ont reçu le nom d'ossuaires. En soi la différence réside en ce que la grotte est considérée comme un lieu vaste à grande

surface, l'ossuaire, un lieu étroit à faible surface (1). En réalité, les hommes préhistoriques ont utilisé ce qu'ils ont eu, mais il faut constater que ces différences naturelles ont eu quelques conséquences dignes d'intérêt. Quand une grotte a été utilisée, ses vastes dimensions ont permis le dépôt de sépultures sur une grande surface ; le résultat est que l'on aurait plus de chances d'y découvrir des sépultures en place avec leur mobilier propre. Mais cette dispersion a découragé la plupart des archéologues qui ont reculé devant l'importance et les difficultés matérielles des fouilles à effectuer. Par ailleurs, les objets sont nécessairement plus dispersés, donc, proportionnellement rares et c'est là encore une raison de découragement. Enfin, les grottes sont généralement connues et pour cela ont été violées depuis longtemps. Aussi le nombre de grottes sépulcrales étudiées est infime et les fouilles toujours partielles.

Les ossuaires sont constitués par de petites cavités de dimensions assez réduites, généralement sèches. Les fouilles y sont moins pénibles, moins longues, les objets plus concentrés et leur recherche plus productive. Ils sont restés longtemps inconnus et leur découverte est généralement fortuite. Pour cela, ils sont vierges de fouilles. L'exiguité de leurs dimensions a provoqué un rapide encombrement de sépultures, les hommes préhistoriques ont agi exactement comme ils ont agi dans les sépultures dolméniques. A l'occasion de chaque dépôt ils ont dû dégager l'ossuaire du dépôt antérieur. Il s'ensuit une mise en vrac des ossements qui a toujours été constatée. Finalement, le dernier dépôt est resté seul en place, tout comme dans les dolmens. Cette observation n'a pas toujours été faite, car ce ne sont pas malheureusement les archéologues qui ont le privilège de découvrir les premiers ossuaires, et les inventeurs s'empressent presque toujours de tout déplacer, pour tout observer... Le fait a pourtant été bien caractérisé par M. Viré à la grotte d'*Ambouls* (Nant) et M. Balsan à la grotte des *Treilles* (St-Jean-St-Paul).

LES DEPOTS PRINCIPALES GROTTES ENEOLITHIQUES

Parmi les grottes sépulcrales qui ont été signalées, nombreuses sont celles qui, soit à cause de fouilles mal conduites,

(1) J'emploie ici le terme de grotte dans le sens qui lui est donné couramment et que l'usage a consacré. En réalité, il conviendrait de dire « caverne » pour grotte, ce dernier mot s'appliquant véritablement à ce que l'on nomme l'ossuaire.

soit à cause d'un mélange de dépôts ne peuvent être retenues comme documents sûrs.

Heureusement, il en est un certain nombre qui constituent des documents absolument authentiques. L'analyse détaillée de leur mobilier, que je ferai plus loin, ne permet pas de les juger dans leur ensemble, aussi me paraît-il nécessaire de faire connaître dans leur aspect général les principaux de ces gisements.

La grotte de St-Jean d'Alcas (St-Jean, St-Paul) en est le prototype. Dans son mobilier, des plus complets, l'on retrouve à peu près tous les objets propres aux dolmens ; pointes de lances et de flèches, haches, perles et pendeloques, de types variés et abondants permettent de considérer ce dépôt comme un musée livré à ses inventeurs.

A propos de cette grotte je dois signaler un fait assez mal connu. Au milieu de ce mobilier énéolithique fut trouvée par M. A. Ancessy une petite statuette étudiée par M. de Sambucy-Luzençon (2). Cartailhac a, par ailleurs, confirmé que c'était bien dans la grotte de St-Jean que la statuette avait été découverte. Elle est en jais, très détériorée, la tête, les jambes, plusieurs parties du corps manquent. On discerne une tunique serrée à la taille par une ceinture, une arme indéterminée le long du côté droit, une sorte de besace au côté gauche. Cet objet appartient à la Soc. Arc. du Midi de la France. Son authenticité n'a pas été mise en doute. Pourtant comme la découverte en est assez inattendue dans un milieu énéolithique, Cartailhac et Reinach ont pensé qu'il s'agissait d'un objet celtique.

Je ne prendrai pas parti dans cette discussion, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer qu'en dehors des deux ou trois perles en verre trouvées dans la grotte et dont la relation avec le milieu énéolithique est admise par Cartailhac et Cazalis de Fondouce, il ne s'y est pas trouvé un objet étranger à ce milieu. Cazalis de Fondouce n'a jamais parlé de cette statuette, qui paraît avoir troublé les archéologues, qui, sans tenir compte du milieu, semblent avoir reculé devant une attribution compromettante.

J'ai tenu à rappeler cette intéressante découverte laissée dans

(2) De SAMBUCY LUZENÇON. — Statuette humaine trouvée dans une caverne de Rouergue. in M. S. Arch. Midi Fr. IX, 1866-71, p. 54, pl.

un oubli excessif. Puissent ces quelques lignes attirer l'attention des archéologues sur la mystérieuse statuette.

La grotte des Treilles (St-J. St-P.) est également des plus intéressantes, M. Balsan, qui n'en a pas encore achevé la fouille, y a observé deux niveaux, l'un inférieur avec incinération, l'autre supérieur avec inhumation. Une stratigraphie inverse a été observée à Nant par M. le Chanoine Hermet. Le mobilier de la grotte des Treilles, avec une belle série de poinçons en os est par sa céramique, ses pointes de flèches et ses nombreuses perles à ailettes, essentiellement énéolithique. Pourtant le métal n'est pas représenté.

La stratigraphie de ce dépôt est fort intéressante, mais il ne paraît pas possible, par le mobilier, d'établir une distinction des industries. Ainsi on ne saurait dire, ni par les observations de M. le chanoine Hermet, ni par celles de M. Balsan, s'il y a dépôt de civilisations différentes ou civilisation unique avec variation de mode de sépulture.

La grotte de Brusque est également énéolithique par son mobilier. Néanmoins, la découverte de petits boutons en métal étranger au mobilier des dolmens, permet de penser que ce dépôt peut être du début du Bronze. D'ailleurs il ne paraît qu'il y ait entre l'Énéolithique et le premier âge du Bronze d'autres distinctions qu'une plus grande abondance des objets de métal.

L'ossuaire du Pradel del Roussou (Veyreau, Balsan) paraît également énéolithique bien que le mobilier restreint ne permette pas une identification absolue.

Très sûrement énéolithique est *l'ossuaire des Gâches* (Veyreau, Balsan) dont le mobilier de pointes de flèches, pendeloques et perles notamment en métal, est identique à celui des dolmens. Cet ossuaire a livré deux petits poignards en métal sur lesquels manquent les renseignements, mais qui me paraissent devoir être rapprochés de celui du dolmen de la Liquisse (Nant, Déchelette).

La grotte des Auglans, sans mobilier, les observations y ont été faites au moins huit ans après la découverte, paraît également appartenir à l'Énéolithique. Je me contente de la signaler sans insister sur les polémiques nombreuses dont elle fut l'objet.

L'ossuaire de Roquefort (Balsan) a également fourni un mobilier énéolithique que M. Balsan classe au Bronze I qui, dans l'esprit de cet archéologue, paraît bien correspondre à l'Énéolithique.

Ossuaires énéolithiques sont également ceux dits *Clazel de l'Armado*, (La Couvertoirade, commun. Gorh) et celui d'*Ambouls* (Nant, étudié par MM. Viré et Chanoine Hermet).

La *grotte sépulcrale de Nant* a livré, comme je l'ai dit trois niveaux archéologiques (Hermet). Il paraît impossible de les différencier par le mobilier; le niveau intermédiaire a livré des sépultures à incinération avec des vases contenant des offrande de grains de blé, de glands et de genièvre (déterminés au Muséum), qui constituent une observation unique et remarquable. Le niveau inférieur a livré des sépultures par inhumation. On se trouve donc en présence d'une stratigraphie inverse de celle que M. Balsan a observée à la grotte de Treilles. Devant de tels faits — d'ailleurs uniques — la prudence s'impose et il n'est pas permis de s'engager dans des conclusions définitives.

Un assez grand nombre d'autres gisements ont livré des mobiliers intéressants, mais les fouilles insuffisantes ne permettent pas une utilisation sérieuse des documents qu'elles ont révélés.

CHAPITRE X

ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE LE MOBILIER DES GROTTES SEPULCRALES

ARMES. — *Pointes de flèches, pointes de lances, haches polies.*
OUTILS. — *Lames, objets en os, objets divers.*
OBJETS DE PARURE. — *Perles, pendeloques.*
CÉRAMIQUE.

POINTES DE FLECHES

La trouvaille de pointes de flèches dans les grottes sépulcrales est assez rare, mais uniquement parce qu'elles n'y sont pas plus nombreuses que dans les dolmens, et leur recherche y est beaucoup plus difficile.

Tous les archéologues qui ont fouillé des grottes ont signalé l'identité absolue des pointes qu'ils trouvaient avec celles des dolmens. Cazalis de Fondouce, l'Abbé Cérès, Cartailhac, M. Balsan ont souligné cette identité. On peut s'en convaincre aisément par l'examen des belles planches de l'étude de Cazalis de Fondouce: «Derniers temps de la Pierre polie dans l'Aveyron ».

Ces pointes de flèches appartiennent aux types que j'ai signalés pour les dolmens. On retrouve en elles les mêmes techniques, formes, dimensions. Toutefois les types 17 à 30 de mes figures n'ont pas été, à ma connaissance, retrouvés dans les grottes, mais on sait qu'ils sont très rares et il n'y a pas lieu de s'étonner de cette absence, quand on compare le petit nombre de grottes fouillées à la grande quantité de dolmens qui l'ont été. Parmi les grottes qui ont donné des pointes de flèches assez nombreuses, je citerai: Ossuaire des Gâches (Veyreau, Balsan) 10 exemplaires — Ossuaire des Treilles (St-Jean-St-Paul, Balsan 26 exemplaires — Grotte de Saint-Jean d'Alcas (St-J., St-P. Cazalis de F.) très nombreux exemplaires.

Aux pointes de flèches me paraît devoir être rattaché en tant qu'arme un fuseau en os à double pointe (grotte de St-Jean d'Alcas).

POINTES DE LANCES

Il n'y a rien à ajouter quant aux pointes de lances à ce que j'en ai dit de celles des dolmens. Celles des grottes leur sont identiques. De très beaux exemplaires en ont été recueillis à la grotte de Sorgues (Cornus, communication Gayrard) des Treilles (St-J., St-P. Balsan), Nant (abbé Hermet) et Saint-Jean d'Alcas (St-J., St-P. Cazalis de Fondouce).

Un des exemplaires de la grotte de Nant est d'une technique si parfaite — caractère de l'Énéolithique — qu'il a provoqué une erreur de détermination, par un archéologue qui a cru pouvoir l'attribuer à la civilisation solutréenne. Cette erreur est bien faite pour consolider l'opinion de M. Goury sur la ressemblance « par la beauté et la délicatesse de la taille et de la retouche entre les types solutréens et énéolithiques ».

Quant aux exemplaires de la grotte de St-Jean d'Alcas, ils sont parmi les plus beaux. L'un d'eux n'a pas moins de 0,21 de long, un autre 0,14, un troisième 0,13 à encoche et talon dégagé. Il semble que ces exemplaires dérivent de lames, mais les retouches très nombreuses ont fait disparaître les caractères d'origine, qui restent très nets sur le 4^e exemplaire de 0,12 de long.

Les haches sont plus abondantes dans les grottes sépulcrales que dans les dolmens. Cela provient qu'elles y ont été moins recherchées au cours des siècles et ont ainsi échappé à la cupidité des chercheurs de talismans, de trésors ou simplement des curieux.

HACHES

La plupart des grottes bien explorées en ont fourni, mais les renseignements précis à leur sujet sont assez rares. Les grottes de Glieo, de Maou, (Ols, abbé Cérès), Taulan (Tournemire, Temple) et Sargel (St-R. de Cernon, Balsan-Temple en ont fourni des exemplaires, mais l'époque du dépôt est incertaine pour ce gisement. D'autres exemplaires ont été trouvés aux Caves de Roquefort et à l'ossuaire de Roquefort (Balsan) à la grotte des Treilles (St-J., St-P. Balsan, haches votives de jadéite) La grotte de St-Jean d'Alcas a donné 4 haches dont deux exemplaires étudiés par Cazalis de Fondouce. Le premier est une petite hache votive en serpentine à talon plat, bords à peine courbes et tranchant convexe (0,035 de haut sur 0,033 au tranchant). La deuxième est particulièrement intéressante par sa matière, le jade, parfaitement identifié. Il est à peu près identique au précédent mais à talon conique (0,05 sur 0,04).

Une hache de la grotte de Gliéo de Maou serait, d'après Cérès, également en jade.

Les divers exemplaires étudiés sont de petites dimensions et considérés à ce titre comme votifs. Certaines détériorations dont ils sont l'objet peuvent être soit des restes d'une utilisation, soit avoir un caractère votif (Sargel, Roquefort, Taulan St-Jean d'Alcas).

Comme on le voit, le nombre d'observations relatif aux haches est fort peu conséquent.

Aux haches polies je rattacherai les emmanchures, objets rares, dont, à ma connaissance, il n'a été trouvé que fort peu de modèles. La grotte des Treilles, de Sargel, de la Poujade et les Caves de Roquefort en ont fourni quelques types.

Enfin, je crois pouvoir citer à cette place la découverte à la grotte des Treilles d'une hache-marteau en bois de cerf. La grotte de la Poujade en a donné également un exemplaire.

LAMES

Elles paraissent aussi rares dans les grottes que dans les dolmens. La grotte de Nant en a donné un exemplaire, celle des Treilles, deux exemplaires.

Elles constituaient l'essentiel du mobilier de la grotte de Sorgues où j'en ai trouvé 5 exemplaires d'une belle technique de taille.

La lame semble avoir été l'origine de belles pointes de lances et en particulier de celles de la grotte de St-Jean d'Alcas dont j'ai parlé.

OBJETS DIVERS

Il n'y a pas lieu d'insister beaucoup sur les objets de nature diverse, découverts dans les nécropoles énéolithiques. Ils ont d'ailleurs été rarement signalés et ne présentent aucun caractère véritablement intéressant. Parmi eux, quelques pièces ont été déterminées comme pointes, racloirs, grattoirs, mais les pièces les plus nombreuses sont assurément des polissoirs ou plus exactement des pierres portant des traces d'usure et qui, à ce titre, peuvent avoir servi au polissage. Ils ne sont jamais très conséquents.

PERLES

Les perles sont généralement rares dans les grottes, mais il faut convenir que leur recherche y est le plus souvent difficile.

La grotte des Treilles (St-J., St-P.) fait exception à cette règle puisqu'elle a fourni à M. Balsan plus de 2.000 perles diverses.

Les perles des grottes ne diffèrent en rien de celles des dolmens avec lesquelles elles ont une identité parfaite. Parmi les plus intéressantes les perles en bronze ou cuivre de la forme 4 sont assez communes quoique toujours trouvées en petite nombre. Il en a été découvert dans les grottes de Brusque (Cart.), Nant (Abbé Hermet), ossuaire de Roquefort (Balsan), des Gaches (Veyreau, Balsan) et St-Jean d'Alcas (St-J. St-P. Cazalis de Fondouce).

Le type en olive forme 7 a été trouvé dans les grottes de Brusque, de Roquefort et de St-Jean d'Alcas ainsi que son prototype ou son imitation, selon les opinions, à la grotte des Treilles et de St-Jean d'Alcas. Très intéressante est également la découverte à l'ossuaire des Treilles des 7 perles en ambre dont trois de forme triangulaire (forme non figurée).

Des types divers en calcaires, test de coquillages et autres sont identiques à ceux des dolmens, et l'on ne trouve dans les grottes aucun type inédit ou nouveau.

PENDELOQUES

Les pendeloques qui ont des formes si particulières et si caractéristiques, ne diffèrent en rien dans les grottes et dans les dolmens. Ce sont les mêmes types et les mêmes matières que l'on y trouve, sans adjonction de modèles inédits.

Nous retrouvons l'usage des coquilles (Brusque, Nant, Saint-Jean-d'Alcas), les plaquettes en os ou test (Brusque, Nant, Roquefort, Saint-Jean d'Alcas), les os d'animaux, les dents et défenses perforées (Gaches, Treilles, Sorgues) et parmi les exemplaires auxquels peut appartenir un sens symbolique, les imitations de dents (Treilles, St-Jean d'Alcas), les triangles (Puech-Margues, La Cresse (Abbé Hermet); St-Jean d'Alcas), les perles dites aveyronnaïses, extrêmement nombreuses et variées à la grotte des Treilles. Tous ces objets sont identiques à ceux des dolmens.

CERAMIQUE

La céramique des grottes est aussi mal étudiée que celle des dolmens. Pourtant, les trouvailles qui en sont plus importan-

tes auraient permis de précieuses observations. Elles ont généralement été négligées.

Les exemplaires signalés relèvent d'un type à peu près unique. La forme est soit hémisphérique, soit, forme qui en est le développement, cylindrique, à côté légèrement courbes. Le fond est rond, rarement aplati. Parfois les vases sont entourés près du bord d'un cordon saillant sur lequel se greffent des tétons, par deux, mais généralement par quatre, et symétriquement placés. Le vase est fait à la main, mal et peu cuit. La pâte est grossière. Les dimensions moyennent sont de 0.15 à 0.20 de diamètre sur 0.15 à 0.25 de haut.

Parmi les exemplaires mieux connus il convient de signaler sept vases de la grotte des Treilles (St-J., St-P. Balsan) qui ont les caractères que j'ai indiqués, mais dont l'un a quatre tétons perforés horizontalement, un autre a un téton unique perforé verticalement. M. Balsan a trouvé à la grotte des Hiboux (Millau) un beau vase de grandes dimensions (0.38 sur 0.38) qui s'apparente aux types précédents mais dont l'époque ne peut être fixée faute de mobilier.

La grotte de Sorgues (Cornus) m'a livré un grand nombre de fragments, suffisants pour déterminer la forme des vases auxquels ils appartiennent et qui est celle que j'ai décrite.

J'arrêterai là cette énumération. La liste des grottes ayant donné de la céramique est certes très longue, mais dans la plupart des cas l'imprécision des observations et les mélanges dus à des occupations successives des grottes, imposent la plus grande prudence quant à la détermination de certains vases ou fragments qui seraient très intéressants.

Quant à la décoration, elle est exceptionnelle. M. Balsan a trouvé à la grotte des Treilles un fragment orné de triangles à champ quadrillé, gravés, qui s'apparente bien nettement à la décoration géométrique de la céramique des dolmens.

Enfin je dois signaler que M. Viré a constaté à la grotte d'Ambouls (Nant) que seuls des fragments avaient été déposés, observation dont j'ai parlé au sujet des dolmens. Cette constatation pourrait être étendue à d'autres grottes ou des fragments nombreux ont été retrouvés, sans que la reconstruction totale d'un vase ait été possible (Sorgues, St-Jean d'Alcas).

La céramique des grottes et des dolmens est, comme on le voit, extrêmement simple. Il n'y apparaît rien de parfaitement caractéristique et l'on peut en résumer ainsi les éléments: céramique faite à la main, à pâte grossière, mal cuite, de forme hémisphérique ou cylindrique, rarement et peu caliciforme,

exceptionnellement décorée de figures géométriques rectilignes incisées, à moyen de suspension ou de préhension réduite à un cordon saillant ou à des tétons, très rarement perforés.

Ces éléments sont ceux des céramiques primitives les plus simples et je ne crois pas qu'il y ait lieu de leur accorder une valeur considérable. Ce type céramique primitif s'est d'ailleurs perpétué et est demeuré longtemps le principal élément de la céramique en général. Ses caractères ne sont pas assez nets pour caractériser une industrie ou une civilisation déterminées. C'est une céramique «d'utilité» dont l'usage s'est conservé dans le temps, au delà de la durée de la civilisation qui en créa le type.

POINÇONS EN OS

Il ne sont pas rares dans les grottes où leur conservation a été mieux assurée que dans les dolmens. Il est très probable que certains d'entre eux ont servi d'armes comme pointes de lance ou de flèche et même de poignards quand ils sont de dimensions plus considérables. Mais à défaut de certitude, il suffira de les grouper sous le nom général de poinçons. La grotte des Treilles (St-J. St-P. Balsan) en a donné une très belle série dont deux en bois de cerf. Seule cette grotte en a livré une grande quantité, 34 jusqu'à ce jour, mais généralement le nombre en est réduit à quelques exemplaires seulement. Il n'y pas lieu de s'étendre davantage sur ces objets dont le type est courant et fort connu.

CHAPITRE XI

ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE ANTHROPOLOGIE MEDECINE TREPANATION

La question de l'anthropologie préhistorique aveyronnaise n'a pas été étudiée. Le fait est paradoxal: la quantité d'ossements qui auraient pu être recueillis serait considérable. Malheureusement ils ont été abandonnés ou détruits. Je n'ignore pas qu'il est assez rare, et en particulier dans les dolmens, où ils ont subi toutes les injures du temps, de trouver des ossements intacts et apparemment utilisables; pourtant même fragmentés ils présentent un réel intérêt. M. le Docteur Baudouin a décelé (1) des trépanations sur des fragments crâniens très petits d'un dolmen du Bois de Monsieur (Assignan, Hérault) et sur des fragments osseux du dolmen des Claparèdes (Le Clapier), que je lui ai confiés, il a pu relever les traces d'extractions dentaires sur le vivant. Or, ces fragments osseux étaient infimes. Ces exemples montrent l'avantage que l'on peut tirer d'éléments apparemment inutiles. Il est donc à souhaiter que tous ceux qui pratiquent des fouilles prennent le plus grand soin à la conservation des ossements.

Il vaut mieux pour l'instant avouer notre ignorance sur les races qui ont peuplé l'Aveyron. Quelques crânes provenant des grottes de la Bastide-Pradines, de Sorgues (Cornus), de Taulan (Tournemire), des Treilles (St-Jean-St-Paul) ont été l'objet de mensurations. On ne peut tirer d'autant moins de conclusions de ces observations, que les conditions de trouvaille sont souvent inconnues. C'est ainsi que si la grotte de Sorgues et des Treilles sont énéolithiques, le dépôt de la grotte de Taulan est sûrement postérieur: tout est à reprendre et à faire.

Du point de vue de la pathologie, les renseignements sont

(1) D^r BAUDOUIN. — Deux cas de lésions crâniennes dans le Dolmen d'Assignan (Hérault) in Concours médical, 1926, p. 929.

un peu meilleurs. Quelques ossements provenant de dolmens de la région de Saint-Affrique étudiés par Le Baron (2) révèlent des traces très caractéristiques d'arthrite sèche. J'ai trouvé moi-même à la grotte de Sorgues des ossements portant des traces de lésions pathologiques très nettes.

Les cas d'observations de lésions traumatiques sont plus nombreux. Quelques-unes des fractures dont on relève des traces avaient provoqué la mort du sujet. Un fragment crânien de St-Germain (Millau, Le Baron) porte une fracture non guérie du pariétal gauche qui avait entraîné la mort.

La plupart des fractures sur les os longs ont été réduites avec le plus souvent le meilleur résultat. Ces guérisons ne sont pas le fait du hasard, car le siège de certaines fractures en rendait la cicatrisation très aléatoire. Il est donc certain que les préhistoriques avaient de véritables notions médicales. Par exemple une fracture oblique de la malléole d'un tibia gauche d'un dolmen de la région de Saint-Affrique a été guérie d'une façon très satisfaisante. (Le Baron).

En dehors de ces observations sur les maladies osseuses ou fractures accidentelles une série d'observations très intéressantes est relative aux blessures par armes.

Le dolmen de Font-Réal (St-Rome-de-Tarn) a livré un tibia percé d'une pointe de flèche (Baudrimont). Le dolmen de Prévinquières a livré à Cazalis de Fondouce un fragment de fémur également blessé, et M. Balsan a trouvé à l'ossuaire des Gâches (Veyreau) un tibia percé par une pointe de silex et à l'ossuaire de Treilles un péroné et un radius blessés par des pointes de flèches. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de ces trouvailles.

Les trépanations ont été l'objet d'une importante bibliographie. M. le Professeur Guiart en a donné une très intéressante étude (3). On sait que parmi les nombreux cas observés un très grand nombre ont été signalés par le Docteur Prunières en Lozère. Je ne doute pas que si les fouilles en Aveyron avaient été conduites au point de vue anthropologique, avec soin, un assez grand nombre de trépanations aurait pu être signalé. Par ailleurs il est bien regrettable que beaucoup d'observations aient été signalées, abstraction faite de l'origine des pièces.

(2) LE BARON. — Lésions osseuses de l'homme préhist. en France et en Algérie.

(3) Prof. E. GUIART. — La Trépanation crânienne chez les néolithiques et chez les primitifs modernes; 1930.

Finalement les cas de trépanation sont très peu nombreux pour l'Aveyron. M. Balsan a signalé un cas de trépanation posthume et un cas de trépanation ante mortem provenant des crânes de l'ossuaire des Gâches, et un troisième cas de l'ossuaire des Treilles.

Une quatrième trépanation a été étudiée par M. le Docteur Morel; la pièce provient du dolmen de Bel-Air (Verrières). Le siège de l'opération est le pariétal gauche. Une cicatrisation importante a comblé partiellement l'ouverture pratiquée. Il y a eu donc longue survie de l'individu et l'opération avait été couronnée de succès.

Je ne connais point de type de rondelle cranienne énéolithique aveyronnaise. Cette pénurie provient assurément du peu de soin avec lequel les ossements ont été recueillis et étudiés. Cartailhac a signalé comme provenant du dolmen de Thérondels (Castelnau P.) une rondelle percée de deux trous, mais a émis des doutes sur sa réalité de rondelle cranienne. J'ai trouvé moi-même, mais dans un milieu Hallstattien une rondelle cranienne caractéristique. Bien qu'elle n'appartienne pas à un milieu énéolithique, je crois devoir la signaler ici comme preuve de la persistance à travers le temps, de la pratique de la trépanation, nécessaire pour obtenir cette rondelle.

CHAPITRE XII

L'ENEOLITHIQUE L'HABITAT LA VIE SOCIALE LE COMMERCE

HABITAT

Les hommes préhistoriques n'ont pas habité les grottes par principe. Ils ne les ont utilisées comme habitat que lorsque les conditions naturelles le leur ont permis et ces conditions sont finalement presque exceptionnelles.

Il n'y a pas eu de troglodytes, il y a eu simplement et dans tous les temps des hommes, qui ont utilisé ce que la nature leur a permis d'utiliser.

La demeure des vivants, exige des conditions de position de dimensions, et de salubrité qu'offrent peu de grottes.

Il n'en est pas de même pour la demeure des morts pour lequel est intervenu le seul souci de protection.

Quand la grotte a permis l'habitat à l'homme, elle a été utilisée, mais cela dans tous les temps. Il s'en est suivi des occupations extrêmement nombreuses et variées. La fouille d'un de ces habitats dérouté les archéologues : la pierre, le bronze, le fer, toutes sortes d'objets et de céramiques y sont mêlés. L'inventeur doit se contenter de récolter des objets; il serait bien téméraire, si ceux-ci ne se datent pas par eux-mêmes, de vouloir les dater les uns par les autres. Cette témérité est à l'origine d'un grand nombre d'erreurs, qui n'ont pas été faites pour donner quelque clarté sur la succession des civilisations.

La grotte de Sargel (St-Rome-de-Cernon) peut servir assurément de prototype de ces grottes habitées à tout âge. Elle a livré à tous ses explorateurs un mobilier extrêmement riche, qui révèle une occupation discontinue depuis l'âge de la pierre jusqu'à l'époque romaine dans des dépôts, où les observations stratigraphiques sont à peu près complètement impossibles.

Il est donc peu probable que l'étude des habitats troglodytiques — sauf circonstances exceptionnelles — permettra de connaître les aspects, on pourrait dire familiers, d'une civilisation déterminée. La fouille de ces habitats a seulement permis

et permettra, car il y a encore beaucoup à faire, de recueillir des objets souvent caractéristiques et d'une valeur archéologique indiscutable. Mais il y a peu de chances qu'elle apporte une lumière précise et entière sur des ensembles que nous ignorons et qui restent mystérieux.

Aussi je ne crois pas nécessaire de traiter de ces nombreuses grottes qui ont révélé des traces d'habitat indéterminé. Elles ont livré certes des documents intéressants, mais qui, je le répète, sont ou incertains ou relatifs à des civilisations pour lesquelles on a des renseignements plus authentiques.

Quant à l'habitat de plein air il est absolument méconnu. On ne peut citer en Aveyron de ces stations où les hommes ont laissé tant de restes de leur industrie et de précieux documents pour l'histoire de leur travail et de leur mœurs. Les outils et toutes les pièces relatives à leur vie quotidienne ne nous sont que fort peu connus.

Cet habitat de plein air est certain mais n'a pas laissé de traces. Seules des fouilles douteuses et très chanceuses permettraient de savoir si les cabanes de pierres sèches ont été utilisées dès l'Enéolithique. Je n'en doute point, mais les fouilles que j'ai moi-même tentées sont demeurées stériles.

Il est évident que les habitats n'étaient pas loin des sépultures. Mais comment les déceler ? Autour des dolmens on trouve souvent des «parcs» à bestiaux, car c'est ainsi que l'on peut déterminer beaucoup de terrain clôturés d'immenses murs en pierres sèches, des «clapas», amas de pierres qui recouvrent parfois des sépultures ou ne proviennent que de l'épierrage des champs, des cabanes, enfin, isolées ou incluses dans des murs ou des «clapas»; mais toutes ces constructions qui demeurent les témoins émouvants de tant d'efforts restent anonymes.

C'est à peine si très rarement la trouvaille de quelques vestiges un peu plus nombreux permet de penser à l'existence d'un habitat. Cartailhac a signalé une «station» à St-Jean-St-Paul. Les vestiges qu'il y a trouvés sont certains, mais il ne reste rien de ce que a été l'occupation. Il en est de même de cet «atelier» qu'il a signalé au château de Falgous (Prohen-coux), de même encore cette «station» que j'ai découverte à St-Rome-de-Berlière (Montpaon) ou la seule résidence des hommes n'est prouvée que par de rares objets et tessons céramiques. Parmi ces stations, je pourrais encore citer celle du Puech-de-Briougnas (Cruéjouls, Cartailhac) où, sous un niveau gallo-romain l'abbé Cérés trouva les vestiges d'une occupation

d'époque indéterminée, caractérisée par quelques silex travaillés, et, plus intéressante enfin, celle des Molinières (Bozouls) qui a livré des preuves certaines de l'industrie de la pierre.

Peut-être aussi remontent à l'Enéolithique quelques-unes de ces enceintes ou «caps barrés» mystérieux et que M. Carrière a décelés en si grand nombre grâce à de patientes recherches. Mais rien ne permet d'attribuer aucun de ces vestiges d'une façon absolue. Les énéolithiques n'ont laissé aucun vestige des actes de leur vie et n'ont transmis de témoignages que les prodigieux monuments qu'ils ont élevés pour leurs morts.

LA VIE SOCIALE — LE COMMERCE

La densité des dolmens dans une région ne saurait être une preuve d'une grande densité de population. En effet, nous ignorons pendant combien de temps s'est faite la construction des dolmens. Or, la question de la densité d'occupation du sol est fonction, non seulement de la quantité de témoins archéologiques, mais du temps pendant lequel ceux-ci ont été constitués.

Il est très vraisemblable, car nous n'en trouvons pas les traces, qu'il n'existait pas de véritables agglomérations humaines. Les dolmens sont des sépultures de famille; le nombre de corps qui y ont été déposés ne permet pas d'y voir autre chose que des tombeaux familiaux, et leur dissémination permet de constater que chacune des familles vivait dans un certain isolement: la vie rurale était particulièrement développée. Cette dispersion des familles était d'ailleurs une nécessité. Il convenait que chacune possédât pour assurer sa vie quelques champs, un territoire de pâture et de chasse. La plupart des fermes actuelles ne correspondent point à d'autres buts.

Par ailleurs, les agglomérations étaient inutiles. L'homme était consommateur de sa propre production, ses besoins étaient restreints et il pouvait lui-même, se procurer sa nourriture, ses armes, ses outils sans avoir le besoin de se livrer à l'échange constant et local.

Pourtant, l'isolement des familles n'était pas absolu. La dissémination des types archéologiques est une preuve de relations. Il est très vraisemblable que des raisons, peut-être politiques, plus sûrement religieuses, provoquaient des rassemblements. A ces occasions, sans doute, les échanges absolument nécessaires, mais assez sommaires, devaient se réaliser. Il est certain que divers produits étaient importés par des colporteurs

et, ce n'est point pour quelque pacotille de métal, de silex, ou d'objets de parure, que ceux-ci faisaient leur commerce. Il est évident que si quelques silex du Grand Pressigny, quelques perles de métal, des coquilles méditerranéennes, des objets de callais et d'ambre, étaient importés ce n'étaient point pour ces seuls objets qu'était pratiqué le commerce. Il y a eu nécessairement un commerce au sujet duquel l'attention ne me paraît avoir été assez éveillée. C'est celui du sel, qui est une nécessité. Je ne crois pas qu'il soit besoin ici de faire les utiles comparaisons de la vie de nos ancêtres avec celle des primitifs actuels, mais, si ces derniers nous donnent l'exemple de l'énorme effort qu'ils font pour se procurer la précieuse matière, il est bien certain que nos ancêtres ont agi de même. Certes il ne nous reste aucune trace de ce commerce, mais, alors même que les fouilles ne déceleraient aucune preuve d'aucun commerce, celui-ci se décelerait obligatoirement par la nécessité que les hommes avaient de s'y livrer. Je suis persuadé que le commerce du sel a été le seul commerce véritable, car il était le seul qui avait une raison essentielle. Avant de parler des voies de l'ambre ou des voies de l'étain il faut parler des voies du sel.

C'est pour cette matière qu'ont été ouvertes les premières voies commerciales, partant, qu'ont été faits les premiers échanges, échanges matériels et moraux. Des lieux de rassemblement, des marchés, il ne nous reste aucune trace. Il est regrettable que la plupart des camps et enceintes qui ont été signalés n'aient pas été l'objet de fouilles. Je ne crois pas pourtant, que, dans l'ensemble, ils remontent tous à l'Enéolithique, et j'aurai l'occasion d'en reparler.

Quant aux hommes eux-mêmes, il ne paraît pas possible de dire, par les documents aveyronnais, qui ils étaient. Nous avons vu que les données anthropologiques font défaut. Il est certain qu'au Néolithique, le territoire aveyronnais n'était pas ou presque pas habité: on n'y retrouve point de ces riches stations où les Néolithiques ont laissé leurs traces si abondantes. Il apparaît donc que la population énéolithique n'était pas autochtone; qu'arrivée dans une région pas ou peu peuplée, et après avoir fait un choix judicieux du sol, elle s'y est rapidement organisée et a développé sur place une civilisation remarquable.

Quant à la religion de ces hommes, il ne me paraît pas également permis d'en parler. Quelle était-elle ? Les documents aveyronnais ne permettent point de répondre. Il est certain

que les Énéolithiques ont eu des croyances. Ils n'auraient point sans cela édifié pour leurs morts des demeures presque éternelles, ils ne leur auraient point fait des offrandes, ils ne se seraient point parés d'amulettes et de talismans. Mais quant à fixer quel était l'objet de ce culte, il n'est point possible de le faire; le mobilier des grottes et des dolmens n'a pas livré de témoins d'un culte déterminé, les statues-menhirs restent mystérieuses et l'Énéolithique n'a point transmis, comme nous le verrons des civilisations postérieures, le témoignage réel d'une divinité déterminée.

CHAPITRE XIII

LES STATUES-MENHIRS

*Historique — Inventaire — Distribution Géographique
Considérations générales — Dimensions et nature de la roche
composante.*

Les Éléments des Statues-Menhirs

*Face — A) Caractères communs — Visage — Bras et mains.
Ceinture — Jambes.*

B) Caractères particuliers.

Statues Masculine: baudrier, «objet.»

Statues Féminines: seins, colliers, objet en Y.

La question des statues androgynes.

C) Éléments exceptionnels.

Dos.

HISTORIQUE — INVENTAIRE

Vers 1866, M. le Chanoine Hermet, encore enfant, avait été frappé par deux sculptures primitives découvertes au Mas-Capelier par son père. Son attention en fut à ce point attirée que 20 ans plus tard il put, les statues étant alors perdues, en faire un dessin dont la fidélité fut démontré par la trouvaille de l'une d'elles. Il est sans doute peu d'archéologues auxquels les circonstances aient fourni les preuves d'une si lointaine vocation.

Le Chanoine Hermet, ayant compris tout l'intérêt de ses observations de jeunesse, se mit en devoir de rechercher les statues-menhirs. M. le Docteur Lavergne avait déjà signalé en 1861 à la Société des Lettres de l'Aveyron, la découverte qu'il avait faite de curieuses sculptures qui avaient servi de fondement à un ancien édifice; mais ces monuments n'ayant pas eu d'interprétation eussent été oubliés sans la sagacité de Monsieur le Chanoine Hermet. Une longue et patiente enquête devait l'amener à la découverte d'une exceptionnelle série de statues. D'après le précieux inventaire dressé par M. Octobon dans sa remarquable «Enquête sur les figurations néo et énéo-

lithiques (1), 34 statues-menhirs sont connues pour les départements de l'Aveyron, du Tarn et de l'Hérault; l'Abbé Hermet en a signalé une trentaine. (2)

Elles ont reçu le nom des lieux où elles ont été trouvées. J'ai cru utile d'en donner ici l'inventaire actuel, le nom entre parenthèses étant celui de la commune où a été trouvé le monument :

Aveyron :

Rivière (Rivière) ;
Lacoste (Broquies) ;
Mas Capelier I et II (Calmels-Le Viala) ;
Maurels (Calmels-Le Viala) ;
La Prade (Coupiac) ;
La Raffinie (Martrin) ;
Montels (La Serre) ;
Anglars (La Serre) ;
Saint-Sernin (Saint-Sernin) ;
Pousthomy I et II (Pousthomy) ;
Serre Grand (Rebourguil) ;
Saint-Julien (Belmont) ;
Nougras (Prohencoux) ;
Mas Viel (Prohencoux) ;
Mas d'Azaïs I et II (Montlaur) ;
La Verrière (Montagnol) ;
Le Cros (Prohencoux).

(1) M. OCTOBON. — Enquête sur les figurations néo et énéolithiques. Statues-menhirs, stèles gravées, dalles sculptées. — Rev. Anth. 1931, f. 10, 12; 280 p. Nombreuses planches.

(2) Les statues menhirs ont été l'objet de nombreux travaux. Outre l'ouvrage de M. Octobon déjà cité, on consultera avec le plus grand profit les études de M. le chanoine Hermet parmi les principales desquelles, je citerai :

Sculptures préhistoriques dans les deux cantons de St-Affrique et de St-Sernin (Aveyron) 1^{re} série. Mém. Soc. L. Aveyron T. XIV, p. 1-22 14 pl.

Statues-menhirs de l'Aveyron et du Tarn. - 2^e série B. A. 1898, p. 500.
Statues-Menhirs de l'Aveyron, du Tarn et de l'Hérault. 3^e série; C.I.A.A.P. Paris 1900, p. 325-338 et A.F.A.S. 1900, p. 747-757.

Statues-Menhirs de l'Aveyron et du Tarn; 4^e série; C.I.A.A.P. Monaco 1906, T. II, p. 210-220.

Statues-Menhirs de l'Aveyron et de l'Italie; 5^e série; C.P.F. Nîmes. 1911, p. 235-259.

Par ailleurs, on trouvera dans ces articles et dans l'ouvrage de M. Octobon une bibliographie très complète des statues-menhirs.

Les clichés de statues-menhirs des Planches VIII à XI m'ont été aimablement communiqués par M. le chanoine Hermet et M. J. Bayard (Statue de St-Sernin), auxquels je tiens à exprimer mes sincères remerciements.

Tarn :

Puech-Réal (Saint-Salvi de Carcavés) ;
Escroux (Escroux) ;
Lacaune (Lacaune) ;
Les Vidals (Lacaune) ;
Frescaty (Lacaune) ;
Triby ou Fabié (Nages) ;
Rieux-Viel (Moulin-Mage) ;
Les Plos (Murat) ;
La Bessière (Murat) ;
Les Arribats (Murat) ;
Crouxiges (Brassac).

Hérault :

Picarel-le-Haut (Frayssé) ;
Combaïssy (Frayssé) ;
Le Pioch (Frayssé).

DISTRIBUTION GEOGRAPHIQUE

M. Octobon a étudié les statues-menhirs d'après leur forme générale, méthode assurément très bonne puisqu'elle permet de comparer les monuments découverts en des lieux fort différents et d'établir leurs rapports entre eux ; mais je ne saurais utiliser ici cette méthode car il ne m'appartient que d'examiner les monuments aveyronnais. Toutefois je ne saurais m'en tenir strictement aux limites du département de l'Aveyron et cela même par le fait de la distribution géographique des statues-menhirs. Je m'occuperai donc du groupe Aveyron-Tarn-Hérault parce que ce groupe a une homogénéité indissoluble.

Les statues-menhirs de ces trois départements ne sont pas uniformément réparties sur le territoire de ceux-ci ; elles sont particulièrement concentrées dans la partie sud du département de l'Aveyron, dans les cantons de Belmont et de Saint-Sernin avec un léger débordement dans les parties limitrophes du Tarn et de l'Hérault. La zone dans laquelle elles ont été trouvées, sauf un exemplaire (Rivière), est un carré de 45 kilomètres de côté dont le centre serait très approximativement Belmont. Il apparait donc qu'il y a une véritable concentration sur un territoire déterminé et, fait extraordinaire, précisément dans une région où les sites archéologiques sont exceptionnels. J'avoue ne comprendre aucune des raisons de cette distribution. Il m'a paru utile d'attirer l'attention sur cette énigme.

CONSIDERATIONS GENERALES SUR LES STATUES-MENHIRS

Les statues-menhirs sont des statues puisque la face, le dos et les côtés qu'elles représentent sont dégagés. Ce sont aussi des menhirs car la base en était destinée à être plantée dans le sol. Il n'y a donc pas lieu de revenir sur leur appellation qui est la plus juste qui puisse leur être donnée.

Les statues-menhirs sont traitées en ronde-bosse, mais il faut bien reconnaître qu'elles sont loin de la réalité qu'évoque cette définition, car, si le corps est dégagé, il l'est au minimum. Les éléments en sont obtenus par des techniques diverses. Il est probable que les artistes, avertis par l'expérience du travail du bois, savaient qu'ils pouvaient obtenir des effets identiques par des procédés différents. Aussi c'est concurremment que le relief et la gravure ont été utilisés tant et si bien que sur le bloc qui forme le corps c'est par haut et bas-relief que sont véritablement traitées les statues-menhirs et il n'est pas possible de déterminer une technique propre et constante de leur sculpture.



Pl. VIII — Statue-menhir de Saint-Sernin

(Clichés M. J. Bayard)

Les éléments des statues-menhirs sont, en dehors des caractères spécifiques au sexe, communs à toutes les statues. En principe, la face est ainsi composée : une tête qui n'est pas dégagée des épaules; de part et d'autre de la statue, deux bras, plus exactement des avant-bras, obliques ou horizontaux, au-dessous desquels une large ceinture traverse horizontalement la statue; sous la ceinture, les jambes. C'est sur la poitrine que les caractères propres au sexe sont figurés : pour les statues masculines un baudrier supportent un objet mystérieux ; pour les statues féminines, des colliers qui entourent la face, des seins petits et sur certaines d'entre elles un objet en forme d'Y également mystérieux. Les côtés sont presque sans intérêt et l'on n'y voit que le prolongement de certains éléments de la face. Quant au dos, il est également très simple. Le baudrier s'y poursuit et la ceinture aussi, qui passe sur un vêtement à plis ; au sommet de la statue des crosses se reliant aux bras et qui ont été identifiées comme omoplates. Tels sont les éléments des statues-menhirs à peu près constants et toujours traités avec la plus grande liberté.

Du point de vue artistique qui me paraît avoir été négligé, les statues-menhirs n'échappent pas à la frontalité. Elles sont frontales en ce sens que l'artiste a traité symétriquement les parties du corps, mais il y a une certaine rupture de la frontalité, car il n'existe pas un seul axe vertical, mais en réalité des axes verticaux propres à chaque partie du sujet, ce qui ne manque pas de donner à chaque statue un caractère personnel. Ainsi l'artiste n'a pas été insensible à la symétrie du corps humain, mais, soit qu'il ignorât les lois d'une rigide symétrie ou qu'il voulut plus heureusement s'en garder, il a su affirmer sa personnalité et faire du type permanent et idéal qu'il se devait de copier une création personnelle. Cette originalité se révèle également par l'examen du détail des statues. Chaque élément, qu'il soit commun à toutes, ou particulier au sexe, a été traité avec une liberté très grande et ce malgré la discipline du modèle. De sorte que, si l'on peut, comme je l'ai fait dans une analyse générale définir les statues-menhirs, il apparaît que chacune d'elles a des caractères propres.

J'ai tout lieu de penser que les statues-menhirs étaient peintes. Les artistes ignoraient sans doute les effets picturaux d'ombre et de perspective et ne devaient utiliser que les teintes plates ; la collaboration de la peinture et de la gravure ou du relief devait très heureusement produire des effets de perspective et mettre plus largement en relief des détails essentiels

qui ne nous apparaissent plus aujourd'hui avec l'importance qui leur était due. Mais j'en conviens, c'est là une hypothèse qui n'a même pas un commencement de preuve. La plupart des sculptures primitives modernes sont peintes et j'ai tout lieu de croire qu'il en était de même des statues-menhirs.

Les statues-menhirs restent très mystérieuses tant par leur attribution que par la détermination de certains de leurs éléments. Elles le demeurent aussi par leur origine. Les archéologues admettent qu'elles appartiennent à l'Âge de Bronze, soit à cause d'analogies avec des sculptures approximativement datées, soit par la détermination de certains de leurs éléments comme objets métalliques (plaques de ceintures et « objets »). Il semble bien que l'intuition soit raisonnable et proche de la réalité (3).

J'ai déjà indiqué la très curieuse concentration des statues-menhirs sur un territoire très limité et cette question particulière ne manque pas aussi d'être troublante. Au demeurant que de mystérieuses questions restent à élucider. Quels étaient les hommes qui les créèrent ? Quelle civilisation était la leur ? Quelle était leur divinité et leur culte ? et bien d'autres sujets encore. Ces étranges divinités au visage muet paraissent aujourd'hui jalouses du long oubli des hommes (4).

DIMENSIONS ET NATURE DE LA ROCHE COMPOSANTE

Les statues-menhirs, sauf une exception qui est en gneiss (Crouxigues), sont de grès rouge ou blanc ou de granit. Il ne me paraît pas nécessaire de tirer des conclusions avancées de ce fait. Pourtant il est bon de faire quelques remarques qui, si elles demeurent aujourd'hui sans réponse, sont dignes d'être signalées (5). Les statues aveyronnaïses sont toutes de grès. C'est normal puisque le grès est la roche qui se trouve dans le territoire où elles ont été trouvées. Pourtant il est très fré-

(3) Les fouilles faites autour du lieu où gisaient les statues sont demeurées stériles quand elles ont pu être faites. Seule, la statue-menhir du Mas d'Azaïs était plantée à la tête d'un tombeau formé de 4 dalles (1,50 de long, 0,50 de large, 0 m. 40 de haut à 1 m 50 de profondeur). Mais il n'y avait aucun mobilier.

(4) Je n'ai pas cru devoir traiter ici du rapport des statues-menhirs avec les sculptures qui ont avec elles certaines analogies. On trouvera sur ce sujet de précieux renseignements dans les études de MM. Hermet et Octobon, déjà citées.

(5) Je n'ai connaissance de la matière composante que de 26 statues sur 34, c'est-à-dire, à peu près sur toutes celles qui existent, plusieurs statues étant aujourd'hui perdues ou détruites.

quent que le grès dont elles sont constituées soit étranger au sol dans lequel elles gisaient (Mas Capelier I. Maurels. La Plade, Anglars) et la même remarque doit être faite pour les statues en grès trouvées dans le Tarn (Puech-Réal, Frescaty, les Arribats) dont la matière est d'origine aveyronnaise. Il y a donc eu un transport parfois important de la statue, transport d'autant plus pénible que le poids en est parfois considérable. Par exemple, la statue des Maurels qui pèse 900 kilos a été transportée de 12 à 15 kilomètres de distance.

Une autre remarque à faire est relative aux dimensions des statues-menhirs en grès. Leurs dimensions sont relativement restreintes et leur moyenne est de 1 m. 20 à 1 m. 30 de haut, 0 m. 70 de large et 0 m. 17 d'épaisseur. Seule la statue des Maurels est, pour une statue en grès, exceptionnelle



(Clichés chanoine Hermet)

Planche IX

A gauche : Statue-menhir du Mas Capelier (Calmels et le Viala)
A droite : Statue-menhir de Serre-Grand (Rebourgail).

(2,10x0,65x0,25). Il n'en est pas de même pour les statues de granit trouvées dans le le Tarn et dans l'Hérault et dont les dimensions moyennes sont de 2,50x1,10x0,40. Tous les exemplaires, à l'exception de celui de la Bessière et de Combaïssy dont les dimensions se rapprochent de celles des statues en grès, dépassent largement 2 m. de haut. La plus grande, celle de Lacauene, a 4 m. 50 de haut.

Donc les statues en grès sont aveyronnaises par leur origine et elles ont été l'objet d'une exportation dans la région des statues en granit alors que l'inverse ne s'est pas produit : les dimensions considérables des statues de granit en ont peut-être interdit le transport, mais la différence de dimensions entre les statues de grès et celles de granit reste en soi une nouvelle énigme.

LES ELEMENTS DES STATUES-MENHIRS

Les statues-menhirs possèdent des caractères généraux et des éléments qui peuvent être communs. D'autres qui sont propres à certaines catégories et permettent de distinguer entre elles les séries relatives au sexe. Enfin, il existe des éléments inattendus et exceptionnels propres à quelques statues. Nous étudierons les uns et les autres tour à tour.

LA FACE: a) *Caractères communs*

Le visage. — Le visage des statues-menhirs est délimité soit par un trait ou un bourrelet propre et isolé des autres attributs, soit par un trait commun. Il adopte ainsi des formes variées et n'est jamais dégagé des épaules avec lesquelles il fait corps. Il ne se dégage pas non plus dans la profondeur et reste toujours plat quoique sur certains exemplaires il ait un très léger relief (Montels. La Prade). Il est parfois très petit (Mauriels), parfois assez grand et large. Quant aux traits qui lui donnent son caractère, ils ont été obtenus par les techniques opposées de la gravure ou du relief et ne forment essentiellement que les yeux, le nez et les tatouages.

Les yeux sont formés d'un creux ou d'un relief petit et circulaire. A proprement parler, seule la pupille semble avoir été indiquée par un point : les sourcils dont le développement a donné ailleurs les figures de chouettes classiques ne sont jamais figurés (La Prade excepté).

Le nez constitue un élément très bizarrement traité. Il est formé soit de deux traits verticaux en creux, soit d'un relief : rarement absent, parfois sacrifié, il prend souvent des dimen-

sions assez comiques comme sur les statues de Serre-Grand et Saint-Sernin.

Les tatouages se situent, quand ils sont figurés, horizontalement de part et d'autre du nez. L'Abbé Hermet avait primitivement pensé qu'ils pouvaient être la marque d'un voile qui eut masqué la bouche, mais il semble bien qu'il s'agit plus véritablement de tatouages dont ceux de la statue de Saint-Sernin sont les plus typiques.

Quant aux autres éléments du visage, oreilles et bouche, ils sont toujours absents. Les oreilles peuvent être cachées, et sur un visage qui n'est qu'un masque, ne sont pas essentielles. L'absence de bouche est plus surprenante, d'autant plus qu'elle est constante. Elle a donné lieu à l'hypothèse de la divinité silencieuse de la Mort, hypothèse dont il ne faut pas faire abus, mais qui est pourtant digne d'être envisagée.

Le visage des statues-menhirs voulait-il être une représentation symbolique du visage réel ou la figuration d'un masque rituel, il me paraît impossible de répondre. J'ai tout lieu de penser que la peinture devait animer ces visages déjà expressifs, mais il n'y a là, comme je l'ai dit, qu'une hypothèse.

Les bras, les mains. — Chaque bras est figuré de part et d'autre de la statue par deux traits sensiblement parallèles. Leur position est variable, tantôt horizontale, tantôt oblique. Il est évident que l'avant-bras seul a été figuré, la dimension et la position en particulier des bras horizontaux placés juste au-dessus de la ceinture, en fait foi. Quant à la partie humérale, elle est engagée dans le côté du bloc qui forme corps et se prolonge dans le dos où elle se rattache aux omoplates en forme de crosse.

Les bras, qui sont larges et courts, se terminent par une main figurée simplement par les doigts en nombre normal. A part les traits parallèles qui figurent les doigts, pas d'autre élément ne dessine la forme de la main. M. Octobon a distingué les doigts en frange « qui ne sont pas limités et semblent « flotter au bout du bras » et les doigts décollés « qui sont « isolés de l'avant-bras par un trait ». Les uns et les autres donnent une « impression de mains enfoncés dans les manches » (6).

La ceinture. — La ceinture est un des éléments constants

(6) OCTOBON. — Op. cit., p. 441.

des statues-menhirs. Elle est formée d'une bande très généralement horizontale ou peu oblique, soit en relief, soit simplement limitée par deux traits gravés parallèles et faisant tout le tour du corps. Elle est toujours unique, sauf sur la statue des Arribats où elle est peut-être double (?) Un moyen de fermeture en forme de plaque rectangulaire, plus exceptionnellement circulaire, est figuré au centre de plusieurs d'entre elles (Vidals, Serre Grand, Pousthony, Crouxigues, Rieux-Viel). L'ornementation assez rare est formée de chevrons, de C imbriqués ou de D.

La ceinture qui pourrait paraître en soi un élément secondaire a été pourtant l'objet d'un très grand soin. Le dégagement de celle de Saint-Sernin a notamment demandé un travail considérable ; d'autre part sa présence constante, son ornementation parfois soignée, montrent qu'elle devait être consi-



(Clichés chanoine Hermet)

Planche X

A gauche : Statue-menhir des Arribats (Murat, Tarn).
A droite : Statue-Menhir du Mas d'Azaïs I (Montlaur).

dérée comme essentielle dans les figurations des statues. Sans doute avait-elle un sens rituel.

Il est enfin à noter que la ceinture entoure le corps et se retrouve au dos des statues sans toutefois dégager la taille et révéler une compression quelconque du corps ou du vêtement.

Les jambes. — La détermination des jambes a été l'objet d'une certaine difficulté, quelques auteurs, dont Salomon Reinach, ayant pensé qu'elles ne représentaient que les bouts retombant de la ceinture, les doigts qui les terminent étant des franges. L'Abbé Hermet a montré qu'il n'en était rien et je n'ai pas besoin de revenir sur ses arguments définitifs. La façon dont sont traitées les jambes a permis à M. Octobon de distinguer les jambes juxtaposées, c'est-à-dire celles formées par trois traits verticaux, le trait central étant commun aux deux jambes et les jambes écartées qui sont formées de quatre traits verticaux. D'autre part, par rapport à la ceinture, les jambes peuvent être liées ou décollées selon qu'elles tiennent ou non à elle.

Les jambes sont traitées comme les bras et je n'aurai pas besoin d'insister à ce sujet au point de vue technique. Mais à ce propos une question très importante se pose : les jambes sont traitées d'une façon identique aux bras. Or ceux-ci ne représentent que l'avant-bras. En conséquence, on doit admettre que la jambe figurée n'en représente que la partie inférieure.

Si la partie fémorale n'est pas représentée, on est donc amené à penser que le personnage est figuré assis et que l'artiste, n'ayant pu la dégager de la masse ou ignorant les lois de la perspective, n'a pas jugé utile ou n'a pas pu l'indiquer. La question de la position des statues s'élève donc. L'Abbé Hermet considère que les statues sont debout. Cartailhac a pensé à la position assise. Pour que cette position soit réalisée il suffit d'admettre que l'artiste n'a pu, ou n'a su, représenter le raccourci de la partie fémorale, et, tous les éléments des statues-menhirs révèlent cette incapacité à représenter les perspectives. La statue est faite sur un même plan vertical. L'élément profondeur n'intervenait pas, puisque les statues devaient être vues de face, comme en témoignent tous leurs éléments. Dès lors, les jambes recouvrent une dimension normale, l'identité de façon entre elles et les bras, l'écartement et le parallélisme de certains exemplaires s'expliquent parfaitement.

LA FACE: b) *Caractères particuliers*

L'Abbé Hermet et avec lui la plus grande partie des auteurs a distingué deux séries de statues caractérisées par le sexe. D'une part une série de statues masculines caractérisées par la figuration d'un baudrier placé en diagonale sur la poitrine et par l'absence de seins ; un objet énigmatique est en rapport avec le baudrier. D'autre part une série de statues féminines caractérisées par la présence de seins, de plusieurs colliers concentriques, sans baudrier. A ces séries doit être ajoutée une catégorie de statues douteuses comprenant celles qui perdues, mutilées ou oblitérées, ne peuvent être déterminées.

M. Octobon a développé ces divisions auxquelles il ajoute une série de statues androgynes ainsi nommées parce que selon lui elles possèderaient des éléments propres aux deux sexes.

STATUES MASCULINES

Les statues masculines ont été déterminées non point par des caractères sexuels absolus mais par opposition aux statues féminines, très caractérisées, et, également par la présence d'éléments, qui, s'ils ne constituent pas des preuves formelles, sont néanmoins des caractères virils incontestables : le baudrier et l'objet qui lui est suspendu et dont la détermination la plus raisonnable est celle d'une arme.

Le baudrier. — Le baudrier est la « bande qui va de « l'épaule droite vers le milieu du corps » (7). Porté en sautoir il passe sous l'épaule gauche, porté en scapulaire il passe sur cette épaule. Il ne représente en soi aucune particularité propre si ce n'est qu'il est en rapport avec l'objet dont il est le mode de suspension.

L'objet. — L'objet est un élément très discuté des statues-menhirs et a reçu une diversité de déterminations assez inattendues. M. Octobon a cité (8) plusieurs d'entre elles parmi lesquelles il serait tour à tour un anneau pour accrocher une arme, une boucle avec le bout de la courroie, une charrue, un poignard, un carquois, une pendeloque, etc...

Pour ma part, je me contenterai d'en donner une large

(7) OCTOBON. — Op. cit., p. 423.

(8) OCTOBON. — Op. cit., p. 431.

définition objective : anneau prolongé par une languette triangulaire, généralement oblique. On le désigne d'habitude par le simple mot « objet ».

L'«objet» est le caractère des statues masculines. A ce titre il convient d'expliquer la raison de cette détermination. Il ne se retrouve sur aucune des statues féminines qui sont bien caractérisées par la présence des seins. Si donc la statue féminine est bien classée on peut déduire que l'absence de caractères féminins sur une série de statues et l'exclusivité sur cette série de caractères nouveaux permet d'identifier à celle-ci le sexe opposé.

M. OCTOBON constatant que les statues féminines sont bien sexuées, non par la représentation brutale du sexe mais par un élément sexuel caractéristique, pense qu'il a du en être de même des statues masculines. Aussi émet-il l'hypothèse que l'«objet», sans être la représentation brutale de l'organe mâle, serait celle d'un étui pénien « le contenant aurait ainsi symbolisé le contenu »(9). Je ne saurais souscrire à cette hypothèse nouvelle (10).

L'«objet» parmi les éléments des statues masculines est certes un des plus importants puisque par son exclusivité sur les statues non féminines, il devient, avec le baudrier, la caractéristique des statues masculines, mais je crois qu'il convient de demeurer très prudent sur la question de sa détermination.

STATUES FÉMININES

Les statues féminines sont bien sexuées par la présence de seins. Les colliers sont par ailleurs un complément à leur classement.

Les seins. — Ce sont les seuls caractères véritablement sexuels figurés sur les statues. Ils sont représentés par de petits cercles en relief, plus rarement en creux et toujours de petites dimensions. A ce point de vue, je ne crois pas que l'artiste ait voulu représenter autre chose qu'un organe féminin caractéristique et l'on ne saurait y voir par leur dimension aucun indice de symbole de fécondité. Certaines figurations sont même

(9) OCTOBON. — Op. cit., p. 430-431.

(10) Pour expliquer la position de « l'objet », il faut admettre un déplacement d'origine douteuse et que rien n'autorise à penser. D'autre part, si l'anneau était une ouverture, il serait une représentation exacte d'un raccourci dont on ne trouve point d'autres exemples sur les statues. Enfin, la forme même de l'objet n'incite pas à une telle détermination.

réduites à de simples points comme si l'artiste n'avait voulu représenter que le mamelon.

Les colliers. — Les statues féminines portent des colliers qui par leur constante association avec les seins apparaissent comme un attribut féminin. La détermination exacte des colliers est parfois difficile puisque ils ne sont figurés que par des traits entourant la face et qui, dans certains cas, ont pu être considérés comme des attributs vestimentaires et, en particulier, comme les plis d'un voile masquant la base du visage. Mais, puisque sur les statues typiques comme celle de Saint-Sernin, les traits sont considérés comme des colliers, on doit la même attribution aux traits identiques des autres statues.

Les colliers sont d'une importance assez variable puisqu'il en est de un rang jusqu'à cinq rangs. Ils devaient être un signe essentiel que l'artiste se devait de représenter. Quant à l'importance qu'il leur donnait il est difficile d'en savoir la raison, peut-être comme le pense M. Octobon, était-elle un signe de classe.

L'objet en Y. — Beaucoup de statues, féminines, d'après l'Abbé Hermet, possèdent un attribut en forme d'Y sous le collier et dont celui de la statue de St-Sernin est le plus typique. A l'occasion de l'analyse de la statue du Mas Capelier, l'Abbé Hermet a bien noté que cet objet était très différent de celui des statues masculines (11) et il l'a toujours défini comme « objet en Y » le différenciant ainsi de « l'objet » masculin. Or cet objet n'a pas été étudié avec le même soin que l'« objet » des statues masculines et même il a été assimilé à celui-ci. Il mérite pourtant d'en être séparé.

L'« objet » masculin est un anneau prolongé d'une languette tandis que l'objet féminin est en forme d'Y. Si on les trouvait indifféremment sur chaque série de statues, on pourrait admettre que l'un est la figuration évoluée de l'autre et qu'ils sont, à la rigueur, identiques. Mais il n'en est rien et chacun est exclusif. Il s'agit donc véritablement de deux objets différents.

L'objet en Y n'est pas un élément constant des statues féminines. Celles de St-Julien, du Mas d'Azaïs et de Frescaty en sont dépourvues. Il est par contre très caractéristique sur celles du Mas Capelier, la Raffinie, Anglars, St-Sernin, Serre-

(11) Abbé HERMET. — Statues-menhirs de l'Aveyron et du Tarn; 2^e série, B. A. 1898, p. 500.

Grand et Montels (12). On peut donc considérer que cet objet en Y tout en n'étant pas toujours figuré, est propre aux statues féminines. Je ne tenterai pas d'en donner une identification. Il me semble simplement nécessaire d'en affirmer l'identité.

LA QUESTION DES STATUES ANDROGYNE

M. Octobon a, comme je l'ai dit, créé une catégorie de statues androgynes, car, selon lui, certaines statues possèderaient des figurations propres aux deux sexes. Cet auteur, considérant que l'objet en Y n'est qu'une figure évoluée de l'« objet », anneau-langnette, des statues masculines, il est nécessairement appelé à considérer les statues féminines qui en sont pourvues comme androgynes. En réalité, si l'on évite cette confusion des objets, la classe des androgynes ne peut être maintenue, surtout quand on tient compte qu'aucune masculine n'a l'objet en Y, et que, si celui-ci ne paraît pas sur toutes les féminines, il leur est néanmoins particulier.

Une seule statue permet le doute et pourrait mériter le nom d'androgynie, c'est celle des Arribats dont le classement est difficile. Comme attributs féminins cette statue possède les colliers et peut-être deux seins au creux dont le droit aurait été réutilisé comme anneau de l'« objet » masculin ; comme attributs masculins, l'« objet » bien caractéristique mais pas de baudrier. A la place des mains un deuxième « objet » horizontal qui n'est peut-être qu'une boucle si les bras sont devenus une deuxième ceinture. Mais alors la statue n'aurait plus de bras ! Il est évident que cette statue a été modifiée et la version des divers changements qu'elle a pu subir donnée par M. Octobon est acceptable. Mais, à mon avis, elle est l'unique cas de transformation et la seule statue qui puisse mériter l'appellation d'androgynie.*

LA FACE c) *Les éléments exceptionnels*

Des attributs assez curieux ornent certaines statues. J'ai déjà eu l'occasion de parler des plaques de ceinture et il ne me restera à parler que d'un objet que l'Abbé Hermet a signalé

(12) Je considère cette statue comme féminine et je ne comprends pas les raisons qui l'ont fait classer comme masculine. Comme éléments féminins, elle a les colliers et l'objet en Y. Elle n'a pas de seins, ce qui serait la seule raison de la rendre masculine. Par contre, elle n'a aucun élément masculin, ni baudrier, ni « objet ».

comme « objet en forme de D renversé » et qui se place au-dessus du bras gauche sur quelques statues. Cet objet tour à tour assimilé à une agrafe, une fibule, paraît bien être un arc, tant par sa forme que par son association à une flèche (Lacoste, les Maurels). Cet objet n'est vraiment net que sur les statues de Maurels, Lacoste et Montels. M. Octobon considère qu'il est particulier aux statues masculines. Mais comme la statue de Montels me paraît féminine, il n'y aurait donc pas exclusivité. D'ailleurs, l'arc seul figuré y est assez imprécis.

LE DOS

Le dos des statues-menhirs est extrêmement curieux dans sa simplicité. J'ai déjà eu l'occasion de dire que les bras s'y

Face

Dos



(Clichés chanoine Hermet)

Pl. XI — Statue-menhir de Puech-Réal
(Saint-Salvir de Carcaves - Tarn)

prolongeaient en forme de crosses, schématisation des omoplates. Sur les statues masculines et entre ces crosses, passe la courroie parfois bifide du baudrier qui se développe jusqu'à la ceinture. Cette dernière, sans modification, entoure le corps. Il n'y aurait donc jusque là qu'un normal développement des éléments de la face. Mais, c'est au dos des statues que se trouve la preuve de la figuration d'un vêtement. Je n'ai pas cru utile de parler de celui-ci en traitant de la face des statues, car les témoignages y sont assez sommaires et n'apparaissent à l'occasion que sous la forme de raies verticales et parallèles à celles des jambes. Au dos, celui de St-Sernin est typique, le vêtement est net. Il se développe sur la partie dorsale en passant sous la ceinture, mais en laissant apparentes les crosses des omoplates. Il y aurait donc en réalité comme l'indique M. Octobon, deux sortes de vêtements : un sur la face, sorte de jupe partant de la ceinture et ouverte pour laisser voir les jambes, un autre au dos, sorte de manteau tombant des épaules. Il est difficile de fixer la nature de cet étrange vêtement qui ne couvre pas et il y a tout lieu de penser, avec M. Octobon, que l'artiste n'a tenu compte du vêtement que dans la mesure où sa figuration n'interdisait pas la représentation d'éléments essentiels.

CHAPITRE XIV

AGE DU BRONZE

INTRODUCTION

PREMIERE PHASE DU BRONZE

(*Bronze I et II Déchelette, Morgien de Mortillet*)

*Sépultures — Habitat — Etude archéologique du mobilier :
Armes — Outils — Objets de parure — Céramique*

INTRODUCTION

L'Age du bronze a été divisé par de Mortillet en deux faciès auxquels il avait donné les noms de Morgien et Larnaudien. Déchelette a apporté à ce classement une plus grande précision et divisé la période en quatre faciès numérotés de 1 à 4.

C'est cette division qui est adoptée par les archéologues ; mais il faut reconnaître que, si logique qu'elle soit, elle est souvent d'une application difficile. En effet, quand les gisements ne donnent pas à leurs inventeurs d'objets caractéristiques — et ceux-ci sont très rares — il se produit une indécision telle que l'archéologue se voit dans l'obligation d'utiliser la classification plus générale de de Mortillet.

Pour ce qui est des découvertes aveyronnaises, il n'est pas difficile pour certains objets typiques d'appliquer la classification de Déchelette, mais, dans bien d'autres cas, je me trouve dans la nécessité de me servir de celle de de Mortillet, car l'on constate l'existence de deux faciès qui correspondent au Bronze I et II ou Morgien, d'une part, au Bronze III et IV ou Larnaudien, d'autre part. Il convient de signaler que Déchelette n'avait pas fait à l'Enéolithique la place qui me paraît devoir lui être faite et qu'il l'avait rattaché au Bronze I.

A cet Enéolithique tel que je l'ai caractérisé, succède une première phase du Bronze pendant laquelle on constate l'abandon du mégalithisme, l'abandon de l'industrie lithique et sa substitution par une utilisation bientôt générale du métal. Ce premier âge du Bronze est suivi d'une période où apparaît

l'incinération avec la perte totale de la technique lithique et l'utilisation exclusive du métal. Ce sont là des caractères très nets, qui me paraissent permettre de classer avec une rigueur suffisante les dépôts, dont toutefois une classification plus spéciale et plus détaillée peut, à l'occasion, être envisagée grâce aux critères de Déchelette. C'est d'après cette méthode que j'entreprendrai l'étude de l'Âge du Bronze aveyronnais.

PREMIERE PHASE DU BRONZE

(Bronze I et II de Déchelette, Morgien, de Mortillet)

Les dépôts du premier Âge du Bronze consistent soit en sépultures, soit en découvertes fortuites. Ils sont d'ailleurs très rares, fait qui est dû à la difficulté de les déceler.

En effet, l'Âge du Bronze apparaît comme une transformation sur place de l'Enéolithique. Les objets de métal qui permettent seuls de caractériser les dépôts sont très rares car ils avaient une grande valeur et étaient toujours réutilisables. Aussi beaucoup de dépôts du début de l'Âge du Bronze, sans métal, sont-ils obligatoirement confondus avec les dépôts antérieurs dont ils ne diffèrent point.

SEPULTURES

Avec l'Âge du Bronze le mégalithisme disparaît. A ma connaissance il n'a jamais été trouvé dans un dolmen, sauf un cas dont je parlerai, d'objets nettement caractéristiques de l'Âge du Bronze et en particulier de hachés. Les seuls objets de métal que l'on y trouve sont, je l'ai montré, de tout petits objets : à l'exception des petits poignards du Dolmen de la Liquisse (Nant, Dech.) et de l'Ossuaire des Gaches (Veyreau, Balsan), le métal n'a pas été utilisé comme arme ou outil. Il me paraît logiquement découler de cette argumentation négative que, si l'Âge du Bronze ne se révèle pas dans les dolmens, c'est que ceux-ci appartiennent à une autre civilisation.

La question se pose donc de savoir quelles étaient les sépultures à l'Âge du Bronze.

D'abord, le dépôt par inhumation dans les grottes a été continué. M. Balsan, à la Grotte des Fées, à Roquefort, a découvert quatre sépultures par inhumation avec un beau mobilier du Bronze II qui révèlent que, dès ce stade de civilisation, l'utilisation du métal était assez répandue pour que

celui-ci servit à la fabrication d'armes et d'objets de parure de poids assez considérable et s'était complètement substitué à la pierre. Mais comme je l'ai dit, la découverte d'objets de métal est très rare, et il est très certain que parmi les nombreuses sépultures sans mobilier, beaucoup appartiennent à l'Âge du Bronze ; l'abandon de l'industrie lithique explique l'absence d'objets en pierre et la grande valeur du métal et la possibilité de sa réutilisation expliquent également son absence.

D'autre part, les hommes du Bronze ont enterré leurs morts ailleurs que dans les grottes. Si le mégalithisme a été abandonné on sait que les tumuli ont continué les dolmens. Ceux-ci ont pu disparaître sous la culture. Par ailleurs s'il en a été signalé, peu ont été fouillés, car il est bien connu des archéologues que la fouille en est extrêmement ingrate. Il est très vraisemblable qu'un grand nombre de découvertes fortuites proviennent de mobiliers de sépultures détruites (Sauclières, Boisse, — Mas Macut, Montpaon, Temple).

Le mobilier du Dolmen de la Gachette (Bertholène, Abbé Cérès) appartient au Bronze I bien qu'associé à une industrie lithique. On y constate la réutilisation d'un dolmen, car le mobilier métallique n'a aucun rapport avec celui habituel des dolmens : il se compose de plusieurs pointes de flèches, de deux poignards, de bagues et de divers objets inconnus dans le mobilier dolménique, mais s'apparentant néanmoins avec celui-ci par les formes.

Si toutefois l'on admettait qu'il n'y a pas eu réutilisation le dolmen de la Gachette apparaîtrait comme la dernière manifestation du mégalithisme. Par ailleurs, l'Abbé Cérès a constaté dans ce dolmen des traces évidentes et certaines de crémation. On comprendra que sur cette unique observation, il n'est pas permis de dire que la crémation, qui sera en usage à la fin de l'Âge du Bronze, est apparue au début de la période.

HABITAT

Si l'habitat des énéolithiques est, comme je l'ai dit assez inconnu, celui des hommes de l'Âge du Bronze l'est encore davantage. Dans les grottes habitables, non seulement les dépôts se confondent avec les dépôts antérieurs ou postérieurs, mais encore rien ne permet d'en indiquer la présence. En effet le métal désormais critère de l'industrie n'était jamais abandonné ; comme on le verra plus loin, la céramique de la première phase du Bronze n'a pas de caractères propres pour permettre un classement exact : sauf éventuelle trouvaille

d'objets caractéristiques, perdus ou cachés, la détermination des habitats du Bronze restera toujours très difficile. Il en est de même, et encore plus, des habitats de plein air dont les traces me paraissent complètement perdues.

ARCHÉOLOGIE

Les dépôts de l'Âge du Bronze sont, comme je l'ai dit, peu nombreux et leur mobilier peu conséquent. La civilisation du Bronze qui a évolué assez rapidement n'a pu prendre en Aveyron un faciès particulier, et les objets qui y ont été trouvés sont identiques à ceux qui ont été découverts dans un grand nombre de gisements. Ils constituent une confirmation des observations plus générales faites sur des ensembles géographiques plus vastes. L'Âge du Bronze aveyronnais ne m'apparaît donc que comme partie d'un ensemble qu'il ne m'appartient pas d'examiner ici.

Les armes sont très rares. Je ne connais que quatre découvertes de haches de bronze qui sont celles faites aux caves de Roquefort (Cartailhac), un exemplaire de hache plate à très léger rebord, dans la grotte des Fées (Roquefort, Balsan), un exemplaire identique, au Mas-Macut (Montpaon, Temple) exemplaire identique découvert fortuitement associé à une belle hache polie et enfin celle des Aumières-Hautes (Millau, Cart.) provenant d'une cachette de fondeur qui contenait treize haches, malheureusement en grande partie perdues : un exemplaire déposé au Musée Saint-Raymond à Toulouse à la forme d'un long ciseau étroit de 18 centimètres environ de long sur 3 de large au tranchant, un exemplaire présumé de la même origine déposé au Musée Fenaille à Rodez, lui est semblable.

J'ai déjà parlé des deux poignards découverts au dolmen de la Gachette, formés d'une lame en feuille de 10 à 11 centimètres de long, dont une à encoche, l'autre à rivet, apparaissant par leur forme comme des imitations des pointes de lance en silex.

Les pointes de flèches en métal du même gisement sont comme l'a fait remarquer Cartailhac des imitations des mêmes objets en pierre. Le type en a pourtant été conservé pendant longtemps. Des modèles hallstattiens leur sont identiques.

Je ne connais qu'un exemplaire de pointe de lance en métal, celle découverte à la grotte des Fées (Roquefort, Balsan)

« pointe de lance à douille en bronze, trou avec goupille de
« bois pour fixer la hache, reste de bois dans la douille, long
« 0,11 ».

Les objets de parure sont aussi rares que les armes. Dans le mobilier du dolmen de la Gachette, une virole de Bronze peut bien être déterminée comme bague. Avec elle étaient quelques objets indéterminés dont l'un pourrait être une pendeloque en métal du type « imitation de dent ».

Plus nombreux sont les objets de parure de la Grotte des Fées (Roquefort) dont M. Balsan a donné la description suivante : « Collier : feuille de bronze ornée de bossages, deux
« trous aux extrémités pour le fixer ; diamètre : 0,10 — un
« bracelet bronze massif orné de trois côtes, ouvert — deux
« bracelets formés par des fils de bronze enroulés de trois
« spires — appliques, 21 boutons hémisphériques percés de
« quatre clous de fixation, quelques-uns percés sur le pour-
« tour de petits trous d'ornementation très fins » (1).

Très intéressante est la découverte d'une cachette à Brusque dont le mobilier n'a malheureusement pas été étudié et fut dispersé. Il se composait de 14 bracelets « formés d'une
« baguette renflée et repliée en forme de croissant ». Plusieurs exemplaires déposés au Musée Saint-Raymond à Toulouse sont décorés de hachures, un exemplaire déposé au Musée Fenaille est sans décor. Ces bracelets par leur forme s'apparentent aux types du premier Âge du Bronze et c'est à cette époque que je les attribue.

Les outils sont exceptionnels dans les dépôts. Il n'y avait en effet, aucune raison votive à les déposer dans les sépultures comme les armes et les ornements, et la réutilisation toujours possible du métal n'a pas autorisé, comme je l'ai dit, l'abandon des objets, comme il en était de ceux en pierre... Seul le dolmen de la Gachette a fourni un mobilier très divers mais il constitue ai-je dit, un dépôt exceptionnel, et je ne puis citer qu'un seul instrument associé à un mobilier du bronze, celui très rare et très curieux découvert par M. Balsan à la Grotte des Fées (Roquefort) et qui consiste en un « montant de
« mors en andouiller de cerf percé de 6 trous ronds et de deux
« ouvertures rectangulaires, long, 0,10 ».

(1) M. L. BALSAN. — Fouilles archéologiques, in Journal de l'Aveyron, 25 octobre 1931, n° 43.

La céramique du premier Age du Bronze est absolument méconnue. Elle ne me paraît pas, d'après des indices généraux se différencier beaucoup de la céramique enéolithique dont elle serait une continuation. Il est à souhaiter que les inventeurs de dépôts de la première phase du Bronze l'étudient dans ses plus petits détails, car les gisements sont extrêmement rares et chaque document a, de ce fait, une grande importance.

CHAPITRE XV

AGE DU BRONZE

(*Bronze III et IV, Déchelette, Larnaudien, de Mortillet*)

Sépultures — Habitat — Etude archéologique du mobilier
Armes — Outils — Objets de parure — Céramique

DEUXIEME PHASE DU BRONZE

(*Bronze III, IV, Déchelette, Larnaudien, de Mortillet*)

Les dépôts de la deuxième phase du Bronze sont aussi rares que les précédents. Une raison essentielle de cette rareté réside dans le fait de l'introduction du rite de l'incinération. Désormais les sépultures ne vont occuper qu'une fort petite place et leur découverte est, dès lors, exceptionnelle. Le mobilier, hors la céramique, est à peu près nul.

SEPULTURES

La grotte de Clapade a fourni un grand nombre de sépultures qui ont permis les observations suivantes : incinération complète avec dépôts des cendres, fragments osseux très petits et débris de charbons de bois, dans des vases — mobilier céramique très abondant — mobilier divers exceptionnel. Les dépôts étaient faits sur le sol aménagé à cet effet. À la grotte de la Cabane (St-Jean-St-Paul, Temple) un véritable mur a été construit pour les soutenir. Le rite de l'incinération est général mais non exclusif. La grotte de Clapade contenait quatre sépultures par inhumation. C'étaient celles de 3 enfants et d'un adulte dont les squelettes très incomplets décèlent un décharnement pré-sépulcral ou au moins un dépôt partiel, postérieur à la décarnisation. Les conditions de conservation de la grotte de Clapade sont exceptionnelles. Si comme il est probable, des sépultures ont été faites ailleurs, en pleine terre, on conçoit que leur découverte est rarement possible, puisque.

quelques cendres et quelques fragments céramiques peuvent seul les déceler (1).

HABITAT

L'habitat de la fin de l'Age du Bronze est aussi méconnu que celui du début de la période. L'entrée de la grotte de Clapade a été habitée à cette époque comme le révèle les fragments céramiques et quelques rares découvertes d'objets. Dans plusieurs gisements il a été trouvé des fragments qui révèlent une occupation à la fin de l'Age du Bronze, comme par exemple à la grotte Sargel, (St-Rome de Cernon), à la grotte des Faux-Monnayeurs (Millau, Balsan). Mais les dépôts y sont incertains et le mélange avec des dépôts antérieurs ou postérieurs ne permet pas d'observations précises.

Quant aux habitats de plein air, ils sont complètement inconnus.

ARCHEOLOGIE

Armes. — Les haches de la deuxième phase du Bronze sont assez rares. Quelques-unes proviennent de découvertes fortuites comme celles d'Entraigues, un exemplaire à ailerons, un à douille et anneau (Cartailhac) tous deux ornés à leurs arêtes de séries d'encoches, de Sauclières (Abbé Marcorèlles) un exemplaire à douille et anneau latéral, enfin une autre découverte sur les Causses (Cart) sorte de ciseau qui peut-être proviendrait de la cachette de fondeur de Rodelle, dont le mobilier, environ 20 kilos de métal, fut malheureusement fondu. Le Musée Fenaille contient de très beaux bronzes, dont malheureusement l'origine est inconnue. Il est donc impossible d'en faire état.

La grotte de Clapade a fourni aussi une hache à douille, découverte qui confirme l'attribution au Bronze IV de ce gisement. M. Château grâce à de patientes et consciencieuses recherches a découvert à la grotte de la Poujade (Millau), parmi d'autres objets dont je parlerai, quatre haches dont deux à ailerons, longueur 0.165, et deux à douille carrée et anneau latéral, long. 0.08. A ces objets était associé un couteau (?) à soie longue formant manche, lame droite, longue, étroite à bords parallèles et pointe mousse.

(1) C'est le cas de la grotte de la Cabane (St-Paul-des-Fonts) où je n'ai trouvé que quelques fragments de céramique typique.

Un long poignard de bronze (0.30) à 6 rivets, découvert aux Gallinières (St-Geniès d'Olt, Cart.) me paraît appartenir à la deuxième phase du Bronze, mais les renseignements sont insuffisants pour permettre une détermination plus précise.

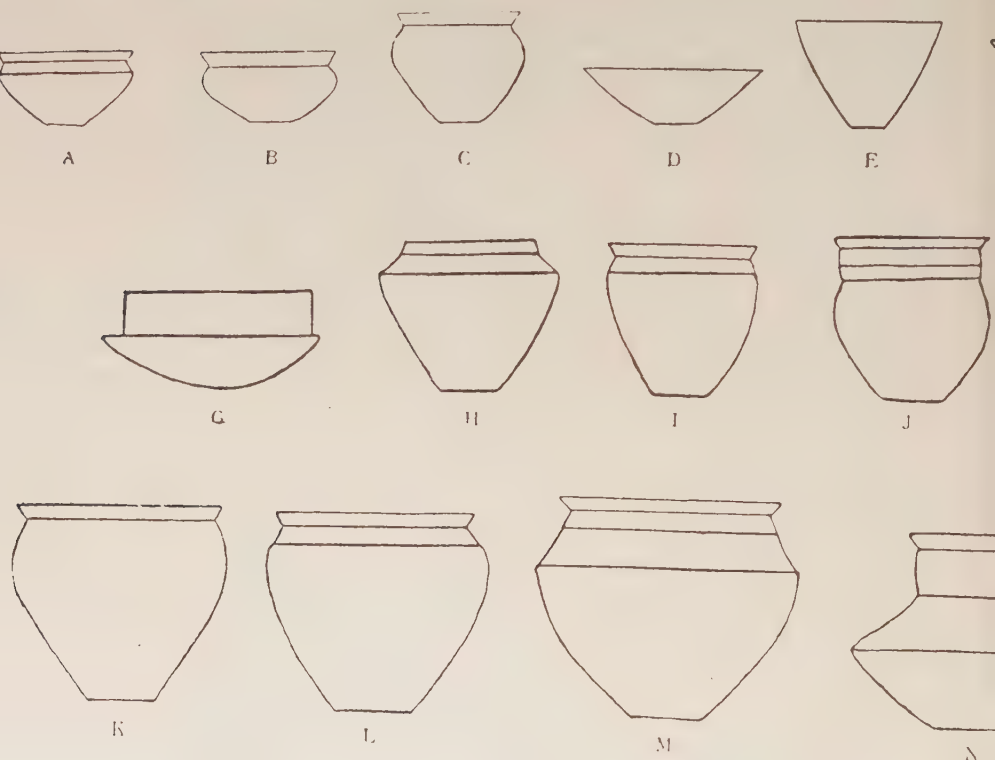
Objets de parure. Ils sont extrêmement rares et cela tient très vraisemblablement aux rites funéraires qui n'en permettaient pas le dépôt ou la conservation. La grotte de Clapade a fourni, en dehors de ses sépultures, deux épingles de bronze dont l'une très longue à double pointe, et un petit bouton. Une des sépultures par inhumation a livré une petite épingle à tête enroulée, deux petits anneaux, 4 perles de bronze et une perle de calcite. Parmi les cendres des sépultures à incinération 3 fusaïoles, 1 galet et une plaquette de schiste portant des traces d'utilisation, une petite perle en ambre et quelques fragments de lignite qui sont des débris de bracelets. C'est là un mobilier très rudimentaire, dont seul l'objet en ambre mérite d'être signalé.

Associés aux armes de bronze dont j'ai parlé, M. Château a trouvé à la grotte de la Poujade quatre bracelets massifs couverts. L'un, deux, à extrémité renforcée en bouton, est orné d'une dent de loup à 4 trait. Déchelette attribue ce type à son Bronze III, mais l'association de cet objet aux haches typiques du Bronze IV révèle la permanence des types et la difficulté des attributions précises. La grotte de la Poujade a donné également quelques boutons en bronze de forme conique et à bélière, un anneau et deux épingles à tête enroulée.

Je ne saurais enfin passer sous silence les trois anneaux du tumulus de Floyrac (Musée Fenaille) découverts aux jambes d'un squelette, qui sont des anneaux ouverts circulaires, à extrémité obtuse, section demi-cylindrique, 0.10 de diamètre. leur décoration identique est composée de hachures transversales groupées par 3-3-5. D'après Déchelette ce type est du Bronze III.

Céramique. — La grotte de Clapade (Millau, Balsan-Temple) a livré une très belle série de 77 vases, grâce à laquelle la céramique funéraire du dernier Âge du Bronze peut être bien caractérisée. Au point de vue des formes je renvoie aux planches XII et XIII. Au point de vue de la technique, toute la série est faite à la main, mais révèle par ailleurs deux aspects bien nets. D'une part une importante série de *vases noirs bril-*

lant à *pâte fumigée*, identiques au bucchero nero classique. Ces vases sont tous de petite ou de moyenne dimension (forme A à J) sauf deux exemplaires de grande dimension (M et N). Les petits vases à col très ouverts (A-F) ont en moyenne 5 à



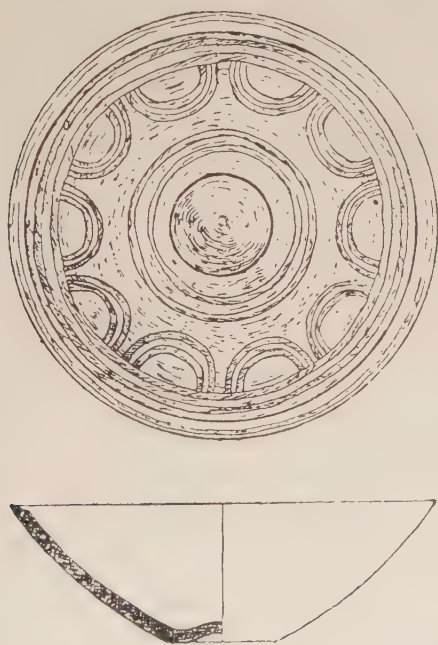
Pl. XII — Vases céramiques du deuxième âge du Bronze - **Formes.**

10 centimètres de haut sur 12 à 15 de large. Quelques-uns rares sont à anse. Les vases moyen — A, B, D, G à J — sont de dimensions doubles environ. Les deux grands vases fumigés M, N ont 28 centimètres de haut sur autant environ de plus grande largeur. Le type G porte une anse tubulaire horizontale.

D'autre part, une série moins nombreuse de *vases à pâte grossière*, à gros dégraissant, de couleur brune et bien cuite. Il y a lieu d'insister sur la cuisson très forte qu'ont dû subir ces vases, caractère qui me paraît être le seul qui puisse à l'occasion permettre — avec toute la prudence nécessaire — de distinguer un fragment de cette céramique avec ceux des céra-

miques antérieures. Cette série est de grande dimension, en moyenne de 0,25 de haut sur autant de large au col. Les formes sont constamment celles des types K et L.

La décoration est rare sur les vases fumigés et ne consiste qu'en bandes horizontales obtenues par impression et à relief très faible, placées par 2, exceptionnellement par 3, sur le col, ou, rarement, sur la partie supérieure de la panse. Seul un vase (forme D) porte à l'intérieur une décoration imprimée qui révèle un souci de composition (voir fig. XIII). Un fragment de vase était décoré d'une dent de loup à double trait insérée entre deux bandes.



Pl. XIII — Vase céramique à décoration imprimée
(Deuxième âge du Bronze)

La décoration des vases à pâte grossière est très fréquente et leur paraît exclusive. Irrégulière, mal exécutée, elle se compose d'olives, de triangles, de carrés ou de demi-cercles imbriqués, (impression d'ongles) obtenus par impression sur un rang ou plus rarement deux, sur le col ou la partie la plus large de la panse.

Tous les vases de la série de Clapade étaient fragmentés, mais beaucoup ont pu être reconstitués presque en entier. Cette

fragmentation, qui a pu se développer pour des causes naturelles, semble avoir été à l'origine volontaire. En effet, les fragments d'un vase se trouvaient à une distance assez grande les uns des autres et, d'autre part, plusieurs vases portent des perforations intentionnelles, obtenues après la fabrication du vase, qui avaient pour but d'empêcher l'utilisation de l'objet.

La série céramique de Clapade est fort intéressante puisqu'elle révèle une nouvelle technique céramique, mais comme on le verra plus loin, cette technique n'est pas exclusive au dernier Age du Bronze, et sera encore utilisée à la période suivante.

— —

CHAPITRE XVI

AGE DU FER

INTRODUCTION

PREMIER AGE DU FER : HALLSTATTIEN

*Les dépôts et leur mobilier — Sépultures réutilisées
Tumuli — Grottes — Les lieux fortifiés*

LES CIVILISATIONS DU FER

Avec l'âge du fer on atteint la proto-histoire. Plusieurs sciences viennent alors en aide à l'archéologie, et désormais, l'étude des textes historiques et la linguistique permettront d'en éclairer les conclusions. Mon étude étant essentiellement archéologique, on comprendra que je ne puisse m'engager dans les nombreux développements que permettent ces sciences. D'ailleurs, sans chercher d'autres éléments, le rôle de l'archéologue devient extrêmement délicat. On en jugera par le tableau suivant qui révèle la complexité de l'étude des civilisations du Fer.

Le premier âge du fer ou Hallstattien n'est connu en Aveyron que par de bien rares découvertes. Il en est d'ailleurs ainsi dans la région méditerranéenne à l'ouest du Rhône, pour cette raison que l'expansion celtique n'a atteint ces régions que par de légers débordements, dont l'archéologie retrouve rarement les traces.

C'est au deuxième âge du Fer, ou époque de La Tène, que la complexité dans nos régions augmente. En effet, le pays languedocien (et l'Aveyron me paraît avoir participé à ce mouvement), va subir l'influence ibérique, l'influence grecque, l'influence celtique avant de recevoir celle de Rome.

Or, c'est dans un temps relativement court que ces influences se sont exercées. En réalité, dès la fin du Hallstattien, en principe à partir du V^e siècle jusqu'à l'occupation romaine l'on ne peut distinguer des traces nettes de la civilisation de La

Tène dans sa réalité. Il y a eu une civilisation complexe faite des éléments divers dont j'ai parlé.

L'archéologue, à l'occasion de ses recherches, se trouve dans l'embarras. Souvent il peut déterminer à quelle civilisation appartient un objet si celui-ci est typique ; s'il n'en est pas ainsi, il doit se contenter, s'il le peut, de le dater sans préciser telle ou telle attribution. Le temps pendant lequel ont joué les influences a été trop court pour que, de leur fusion, naisse une civilisation caractérisée : on peut reconnaître les traces de civilisations diverses, mais il n'est pas permis d'en constater la synthèse. Aussi, au sein de l'archéologie, a-t-on vu d'une part la légitime extension de l'étude de la civilisation ibérique, et d'autre part la naissance « de ce nouveau « et charmant chapitre de notre histoire nationale » que les archéologues ont nommé le gallo-grec.

PREMIER AGE DU FER — HALLSTATTIEN

Les vestiges de la civilisation hallstattienne sont rares dans l'Aveyron. Cela provient non seulement de la nature des dépôts dont la fouille est ingrate et le plus souvent improductive, mais du fait même que la civilisation hallstattienne n'a pénétré qu'exceptionnellement dans cette région. Il est donc très intéressant d'en retrouver les traces. Je ne me hasarderai point d'ailleurs à déterminer par quelle voie cette pénétration a eu lieu. Par sa position topographique, le département de l'Aveyron a pu subir l'infiltration hallstattienne, soit par l'est en provenance de la vallée du Rhône par le département du Gard, soit par l'ouest, en provenance du centre hallstattien des Pyrénées par le Tarn-et-Garonne. La localisation des dépôts ne permet pas de mettre en doute cette dernière origine. Quoiqu'il en soit, il apparaît que les dépôts hallstattiens aveyronnais, bien que rares, contribuent à rattacher ces deux courants méridionaux de la première expansion celtique.

Il faut reconnaître que les dépôts aveyronnais sont très peu nombreux et de nature à révéler non l'expansion ou une occupation importante, mais simplement une prise de possession légère sans densité. Pourtant il est certain que quelle qu'elle soit, l'influence hallstattienne s'est exercée et a laissé des traces indiscutables.

SEPULTURES

Les dépôts hallstattiens ne sont connus que par les sépultures dont j'examinerai les divers types.

Il est à remarquer que la plupart des tumuli et sépultures de l'Aveyron se localisent dans la région ouest du département. D'après l'Abbé Cérés, la région de Salles-la-Source abonderait en tumuli. La région de Villefranche n'en est également pas dépourvue. Cette plus grande concentration est très intéressante puisqu'elle révèle l'expansion du centre hallstattien pyrénéen vers l'est et les sépultures rares et inégalement réparties dans les autres régions du département permettent, comme je l'ai dit, de constater le rattachement de ce centre à celui de la région rhodanienne.

Parmi les sépultures hallstattiennes, je distinguerai trois sortes de dépôts qui ne diffèrent d'ailleurs que par leur nature.

Les uns proviennent de réutilisation de sépultures existantes, en particulier de dolmens.

Les autres consistent en tumuli authentiques, construits pour la sépulture elle-même et de la même époque qu'elle.

Enfin, les derniers révèlent la continuation de l'utilisation de grottes comme nécropoles.

Sépultures réutilisées

La plus intéressante de ces réutilisations est certainement celle du dolmen du Génévrier (Salles-la-Source) où G. de Mortillet a constaté l'existence des deux niveaux bien caractéristiques. Le niveau supérieur contenait des sépultures hallstattiennes par inhumation. Le mobilier apparemment peu conséquent est pourtant fort important puisque G. de Mortillet a pu déterminer, à l'aide de fragments très oxydés, une épée de fer, à rivets de bronze. C'est le seul objet de cette nature qui ait été signalé dans l'Aveyron. Il faut d'ailleurs pour déceler de tels objets une rare sagacité. Une lame de fer trouvée dans le tumulus D du bois des Margues (Martiel, Abbé Suquet) pourrait bien être aussi une lame d'épée. A l'épée du dolmen du Génévrier étaient associés un disque en fer où l'oxydation a fixé la trace d'une étoffe assez grossière et un objet assez énigmatique en forme de tasse très évasée, en bronze martelé, portant huit petits cercles au repoussé : le fond de cette demi-sphère est percé.

Plusieurs autres dolmens ont révélé la preuve de réutilisation, mais je ne saurais être absolument affirmatif sur l'époque de cette réutilisation : une pointe de flèche en bronze et un fragment de poterie fumigée du dolmen de Bécours (Verrières, Temple) peuvent être du Bronze IV ou du premier Âge du

Fer. Un petit vase caliciforme à décors peints (?) du dolmen de Baldare (St-Léons, Balsan) peut être également hallstattien, ainsi qu'un bracelet trouvé dans un dolmen de St-Georges (de Sambucy) et ceux du dolmen du Casse (St-R. de Tarn, Cart.).

D'autres dolmens enfin ont fourni plusieurs objets de bronze ou de fer peu importants, qu'il ne paraît pas possible de classer.

Tumuli

Les tumuli ont été assez peu étudiés. Ils sont d'ailleurs peu communs, sauf, comme je l'ai dit, dans la région ouest du département ; très peu ont été fouillés, d'autant plus que leur fouille récompense rarement les efforts qu'elle demande : c'est sans résultats que j'ai fouillé moi-même plusieurs tumuli dans les communes du Clapier et de Cornus.

Les dimensions des tumuli sont assez variables. Certains atteignent jusqu'à 15 et 20 mètres de diamètre. Mais la plupart ont des dimensions plus modestes. D'une façon générale une sépulture par inhumation ou par incinération — l'observation des deux rites a été faite — occupe le centre du tumulus mais il est fréquent que des sépultures adventices se répartissent autour de la sépulture centrale.

Au tumulus de Malviez (Marcillac) l'Abbé Cérès avait constaté que la sépulture centrale était à incinération, les sépultures adventives étant à inhumation. M. l'Abbé Suquet, qui a fouillé plusieurs tumuli du bois des Margues (Martiel) a noté l'utilisation des deux rites. Les dépôts étaient faits dans des chambres sépulcrales de petites dimensions, parfois bien bâties en pierre, tantôt simplement protégées par des dalles grossièrement disposées. Pour tout mobilier, à part quelques petits boutons de bronze, il n'a trouvé que de la céramique. Celle-ci était d'ailleurs fort abondante. Les vases les moins communs étaient caliciformes avec pied (1). Les plus communs de la forme D (planche XII) mais avec pied. D'après leurs positions ces derniers servaient de couvercles. Quelques tessons étaient ornés de dents de loup ou de pointillés. Le Musée Fenaille possède des vases identiques provenant du tumulus de la Coudalie.

(1) Identiques à ceux figurés dans Déchelette, Manuel, II. p. 816, fig. 329-2.

Le tumulus de Villeplaine (Séverac-Le Château, Lescure). Molinié. Cartailhac) a livré un mobilier très riche. Deux corps de sexes différents étaient placés à angle de 45°, les têtes se touchant. La femme portait des anneaux de jambe caractéristiques dont trois exemplaires sont déposés au Musée Fenaille. Ils sont tous trois absolument identiques. Ce sont des anneaux ouverts à section ogivale ; la décoration est faite de zones de traits verticaux, alternées de même traits se coupant en X.

Grottes

L'utilisation des grottes comme nécropoles hallstattiennes ne m'est connue que par un cas remarquable. Il s'agit de la grotte de Landric (St-Beaulize). Je n'en ai point encore terminé la fouille, mais les observations que j'ai pu y faire sont déjà assez nombreuses pour permettre certaines conclusions. La grotte a été utilisée, en particulier comme cave à fromage, et les dépôts ont eu beaucoup à souffrir, surtout les ossements qui ont été très souvent brisés et écrasés.

Sépultures

Les corps n'ont subi aucune action du feu ni de décarnisation. Ils avaient été déposés sans être enterrés. Une couche de limon récent, épaisse de 15 centimètres à peine recouvre néanmoins la plupart des sépultures. Elle n'a pas suffi à protéger les os qui ont été très endommagés.

Les corps ont été déposés, en principe allongés ; leur dépôt assez compact a provoqué des mélanges considérables ; l'horizontalité du sol ne semble pas avoir été très recherchée et j'ai retrouvé des corps dont une partie du squelette était dans sa connexion naturelle et qui se trouvaient dans une position presque verticale.

Les individus appartiennent aux deux sexes et à tous les âges.

Le mobilier est très inégalement réparti. Certains dépôts ont été extrêmement riches. La plupart, au contraire, n'ont donné que quelques tessons céramiques et des objets insignifiants. Il est à remarquer que le mobilier métallique est essentiellement en bronze ; je n'ai découvert qu'une petite tige de fer sans caractère.

Des offrandes devaient être faites aux morts ; j'ai retrouvé de nombreux fragments d'os d'animaux qui portaient des

traces très évidentes de calcination. Mais le fractionnement considérable des vases ne m'a pas permis de rien trouver en place absolue.

Armes

Elles sont exceptionnelles et ne sont représentées que par une lame de poignard très endommagée et par une pointe de flèche en bronze à barbelures récurrentes et pédoncule, plate identique à celles de l'Age du Bronze, ce qui révèle le fait de la persistance des types.

Outils

Ils sont également exceptionnels et je ne citerai parmi eux qu'une petite aiguille à chas en os, un petit poinçon en os et une aiguille en bronze, simple tige de 0.06 à chas percé dans un léger écrasement du sommet.

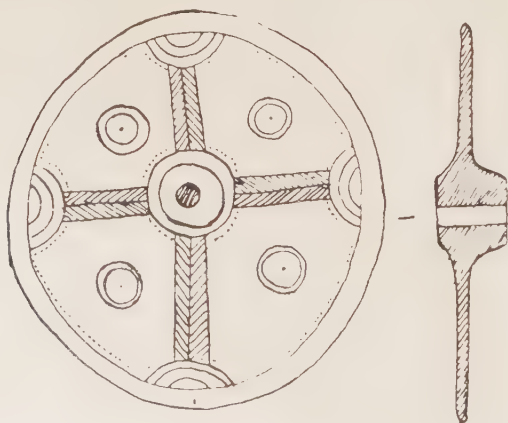
Objets de parure

Ils sont très abondants et très divers. Je n'en citerai que les principaux.

Anneaux de bronze ouverts ou fermés, très nombreux ; l'un large et côtelé, un autre en torsade et extrémité enroulée méritent bien la détermination de bagues.

Coquilles diverses avec trou de suspension.

Boutons de bronze coniques à bélière ; quelques exemplaires sans bélière sont percés.



Pl. XIV — Applique de bronze hallstattienne

Epingles de bronze de dimensions variables (0,10 à 0,16) sans tête, à tête globuleuse, tige ronde.

Une applique circulaire (planche XIV) dont le décor est fort intéressant puisqu'il s'apparente aux décors relatifs aux symboles solaires (trouvé sur la poitrine d'un squelette). Bracelets de lignite, diamètre 0,08 à section demi-circulaire ; ces objets devaient avoir assez de valeur, car deux exemplaires cassés ont été soigneusement réparés. 20 petites perles en verre bleu, objets très intéressants puisque, d'après Déchelette, ils seraient des objets d'importation, provenant d'Espagne.

2 petits anneaux bronze et or, extrêmement curieux. Il s'agit d'anneaux de bronze, l'un à section circulaire, l'autre cannelé, qui ont été recouverts d'une plaque extrêmement mince d'or. L'oxydation du bronze a fait éclater par endroits ce plaquage.

Enfin, je n'aurai garde d'oublier la découverte de deux rondelles craniennes percées d'un trou de suspension.

Céramique

L'importante série céramique de Landric doit être rapprochée de celle de Clapade (voir *supra* pl. XII). Elle se compose de 2 séries bien distinctes : une série de grands vases à pâte grossière et d'une série à pâte fumigée. L'identité des vases fumigés est complète, sauf au point de vue de la décoration ; la série de Landric apparaît comme la continuation de celle de Clapade : la céramique du Bronze s'est donc perpétuée à travers l'Hallstattien et n'a emprunté à cette civilisation que ses éléments décoratifs.

Vases à pâte grossière : Ils sont en tous points semblables à ceux de la même série de la grotte de Clapade et tout ce qui est particulier à cette dernière au point de vue de la technique, des formes et de la décoration est particulier également à la série de Landric. Pourtant à Landric je n'ai pu reconstituer aucun de ces vases et j'ai tout lieu de penser qu'ils n'avaient été déposés qu'en fragments.

Vases à pâte fumigée : Ces vases mériteront l'attention par leur décoration. Par leur technique et pour leur forme ils sont identiques à ceux de Clapade. Pourtant je ne saurais distinguer de catégories par dimensions. La fumigation des vases est parfois moins parfaite qu'à Clapade et certains vases sont

brun-noir mat, tandis que d'autres, sur lesquels cette opération a été particulièrement soignée, sont d'un beau noir brillant. Jusqu'à aujourd'hui, sur une trentaine de vases dont la forme est bien déterminable et dont beaucoup, d'ailleurs ont pu être reconstitués, j'ai retrouvé les formes A, B, D, E, F, N. (voir pl. n° XII) qui ont des dimensions assez variables ; le type le plus commun est celui de la forme A. Les exemplaires de la forme B ont dû servir de couvercles aux autres vases : à l'intérieur des séries d'ondulations concentriques servaient à empêcher le glissement de ce couvercle.

C'est par leur décoration que ces vases sont remarquables. Celle-ci révèle de quatre techniques : incision, impression, grattage et peinture ; cette dernière recouvre souvent des parties incisées mais l'on ne saurait parler de décoration incrustée. Ces quatre techniques ont été utilisées parfois concurremment ; le vase figuré pl. XVI donne les preuves de leur utilisation sur un même exemplaire.

La décoration imprimée est assez rare. On ne la retrouve que sur peu d'exemplaires et sous forme de petites bandes parallèles. Sur un vase, cette décoration était recouverte de peinture.

La décoration incisée est assez peu commune mais a servi à des compositions très intéressantes. L'incision est légère, peu profonde ; elle a été souvent recouverte de peinture.

Le grattage, qui est exceptionnel, a été curieusement utilisé pour donner à certaines parties des vases un aspect mat, qui contraste avec le lustre brillant des parties voisines.

Enfin, la décoration peinte est extrêmement curieuse. La couleur est blanche, épaisse. Sur certains vases elle a été déposée à l'aide d'un instrument tranchant, car le champ du dessin porte de très légères traces d'incision par l'outil. Sur un exemplaire cette peinture est assez épaisse pour avoir un léger relief ; elle est devenue en surface complètement noire comme le vase. E. Pottier, qui avait bien voulu l'examiner grâce à l'obligeante entremise de M. le Professeur Demangel, a jugé que cette coloration noire provenait d'une imbibition superficielle et accidentelle par contact avec les cendres.

Au point de vue de la composition décorative on se reportera à la planche où j'ai figuré les vases les plus caractéristiques. La dent de loup est le décor commun, soit incisé, soit peint. Elle figure sur presque tous les vases décorés.

Mais les plus intéressants sont les décors symboliques. Deux vases portent des signes en S peints en blanc (pl. XV). On

sait que ce motif est un symbole solaire, qui avec sa roue et la swastika a eu une extension considérable. Ces signes symboliques sont à rapprocher de celui qui est gravé sur l'applique de bronze dont j'ai parlé.



Pl. XV — Vase céramique à peinture hallstattien.

Quant à la décoration du vase figuré planche XVI, en dehors de quelques éléments essentiellement décoratifs, je ne saurais dire si l'artisan a voulu rechercher dans la partie centrale du col, la forme de H couchée ou la forme de la croix qui se trouve entre les H. Il serait très tentant d'y voir la figuration de la croix, qui a été également un symbole solaire et qui est gravée sur l'applique de bronze, mais précisément les



Pl. XVI — Vase céramique hallstattien.

(a) Coupe du bord.

(b) Coupe du couvercle.

traces de peinture portées par le décor cernaient les signes en H couchée et les mettaient en particulière évidence. Ce petit vase sur lequel trois des techniques décoratives dont j'ai parlé ont été utilisées, est un des plus beaux et des plus caractéristiques de la série. De plus il possédait un couvercle extrêmement curieux.

LES LIEUX FORTIFIÉS

Je ne saurais passer sous silence les lieux fortifiés. D'une façon générale on peut admettre qu'ils appartiennent à l'âge du fer et très probablement à la deuxième phase de cette époque. C. Jullian consulté par M. Carrière au sujet des « caps barrés » considère ceux-ci comme Ligures ou Celtiques. Il est difficile de leur assigner une « date », mais il est vraisemblable qu'ils furent construits au deuxième Âge du fer, période comme on le verra très troublée, et où leur utilisation paraît avoir été nécessaire.

Je crois d'ailleurs que l'on pourrait distinguer parmi les lieux fortifiés ceux qui avaient une valeur stratégique et ceux qui n'étaient que des refuges d'intérêt absolument local.

Les lieux fortifiés de valeur stratégique qu'on ne saurait pas toujours appeler « oppidum », car les moyens de défense y sont assez médiocres, ont été très généralement occupés par les Romains. Furent-ils occupés ou créés par eux, seules des fouilles permettraient peut-être de répondre à cette question. Il est certain que les diverses organisations défensives des autochtones, Ligures, Ibères ou Celtes, ont été occupées par les Romains, mais il est bien délicat aujourd'hui de départir entre ce qui provient des uns ou des autres.

Les lieux fortifiés refuges sont plus nombreux. M. Carrière à la suite de nombreuses et consciencieuses recherches en a signalé un très grand nombre dans les régions de Peyreleau, du Bourg, de Compeyre et de Millau (2). La plupart appartiennent à la catégorie des « caps barrés » c'est-à-dire des promontoires défendus naturellement sur une grande partie de leurs côtés par des murs rarement doublés de fossés sur les côtés accessibles. Ces organes défensifs sont parfois très conséquents et consistent en murs de pierre sèche épais et assez élevés (2 à 5 mètres de largeur sur 3 mètres de haut en moyenne). On n'y reconnaît aucun indice d'occupation, exceptionnellement un tumulus ou un fond de cabane.

Ces enceintes ont eu à mon sens un double rôle. En période troublée elles ont pu servir utilement de refuges à des collectivités assez nombreuses. En période d'équilibre elles ont dû servir de lieux de réunion, plus exactement de marchés. La comparaison me paraît très utile à faire avec les « souks » du

(2) M. A. CARRIÈRE. — Caps barrés de la région de Millau, Mém. Soc. Let. Aveyron, T. XXI; 1921; p. 307.

Maroc, où à certains jours se réunissent un nombre d'individus parfois considérable et qui, le reste du temps, sont des enceintes inhabitées. C'est dans ces réunions que devaient se tenir les assises du commerce, se pratiquer les échanges et se constituer entre les groupes des liens politiques et sociaux. Ainsi ces lieux ont-ils eu une valeur considérable. Ils constituaient de véritables cités mouvantes dont il ne reste aujourd'hui que quelques ruines incertaines.

CHAPITRE XVII

AGE DU FER

DEUXIEME AGE DU FER

*Généralités — Les données de l'histoire et l'archéologie —
Les civilisations et les influences ibériques, grecques et celtiques.*

LE DEUXIEME AGE DU FER

Dans un tableau très sommaire, j'ai déjà indiqué la complexité de l'étude du deuxième Age du Fer. L'Hallstattien apparaît comme le stade de préparation, le symptôme, d'un extraordinaire bouleversement européen « L'invention du Fer et de ses usages (1) » fut la cause initiale de cette révolution, de laquelle devait jaillir de si prodigieuses civilisations. Les échanges brutaux ou pacifiques, les influences mutuelles, les avances et les reculs des peuples ne sont point sans créer une complexité archéologique très délicate. Au demeurant, les documents sont rares et les prototypes directeurs ne sont pas différenciés. Il y a eu, pour une foule d'objets, une uniformisation des types qui ne permet point de déterminations exactes.

L'étude détaillée des antiquités gauloises caractéristiques du nord de la Gaule a permis de créer une archéologie et une chronologie celtiques. Or, les critères de cette archéologie ne sont pas totalement valables pour la région méridionale et il convient de réagir contre la tendance des attributions approximatives qu'elle permet.

Précisément, dans la région méridionale, des découvertes remarquables permettent de réduire le rôle des Gaulois. Nombreux sont les objets caractéristiques appartenant à des civilisations celtiques, qui échappent aussi à un nivellement général des modèles et qui demeurent les précieux témoins des civilisations qui ont exercé avant les Gaulois leur influence dans notre région.

(1) M. A. GRENIER. — Les Gaulois, p. 42.

Avant d'étudier la question archéologique, qu'il me soit permis, dans un rapide examen, de faire connaître les conclusions des historiens.

Nous avons vu que la civilisation hallstattienne a laissé des traces certaines dans l'Aveyron. Cette expansion première n'est pas évidemment une preuve d'invasion et il n'est guère possible de fixer la nature de cette pénétration.

C'est au V^e siècle, en principe, que débute le deuxième Âge du Fer, caractérisé par la civilisation dite de La Tène, et qui correspond non pas seulement à une expansion mais à une véritable invasion celtique.

Mais, ceux qui devaient être les Gaulois, ne furent point alors les conquérants de notre sol. Les autochtones, que les historiens nomment Ligures (2) furent au V^e siècle submergés par les Ibères qui étendirent leur empire d'abord jusqu'au fleuve de l'Hérault et plus tard jusqu'au Rhône (3). Les fouilles de Montlaurès et d'Ensérune ont révélé les riches témoignages de cette occupation. Or, vers 350 avant J.-C. les limites des Ibères étaient aux environs d'Emporion. Les conquérants avaient donc reculé, peut-être devant les Ligures, plus sûrement devant les Celtes associés ou mêlés à eux ; « lorsqu'Hannibal en 218 traversa le Roussillon et le Languedoc pour « gagner les Alpes... il semble qu'il n'ait rencontré sur son « chemin que des Gaulois (4) ».

Ces Gaulois ne devaient point rester longtemps maîtres du pays « L'installation des Romains en Cisalpine et en Espagne... devait les amener fatalement à s'occuper de leurs « communications avec ces provinces par les côtes de Provence et de Languedoc (5) ». L'on sait que l'occasion en fut les attaques dont Marseille fut l'objet de la part des Salyens (154 et 125) ; dans cette campagne Domitius annexa le pays des Arécomiques et une partie de l'Albigeois. Ces données historiques relativement à l'Aveyron sont fort imprécises. Mais l'histoire des régions limitrophes m'a paru intéres-

(2) Je n'accorde à ce terme que le sens général qui lui est le plus souvent attribué, et qui, dans l'esprit de la plupart des auteurs, est un équivalent de « préceltique ». D'après des travaux récents, (voir notamment M. Berthelot : *Les Ligures* dans *Rev. Arch.* Juillet, Déc. 1933) le terme Ligure devrait être, au même titre que le terme celtique, considéré comme un ethnique ; quant à l'identité à laquelle il correspondrait, elle est encore imprécise.

(3) H. HUBERT. — *Les Celtes*, I, Chap. V, par. IV.

(4) H. HUBERT. — *Op. cit.*, I, p. 369.

(5) H. HUBERT. — *Op. cit.*, p. 172.

sante à rappeler ; car je ne doute pas que le département de l'Aveyron ait, dans une certaine mesure, participé à cette histoire.

Ainsi donc, dans la région languedocienne, du V^e siècle à l'Ere, c'est une autre chronologie que la chronologie celtique qui doit être adoptée. Il y a eu une influence celtique par la civilisation hallstattienne fondue à la civilisation autochtone ; il y a eu une influence ibérique, elle-même influencée de la civilisation grecque dont Marseille ne fut pas le seul centre d'expansion ; enfin, une nouvelle influence celtique qui ne devait pas tarder à subir l'emprise romaine.

Je me dois maintenant d'examiner les faits archéologiques susceptibles d'éclairer ces points d'histoire. Ils sont peu nombreux, hélas, mais infiniment précieux, puisqu'ils permettent d'établir la participation, au moins partielle, du pays aveyronnais à l'histoire générale des peuples qui se sont disputé le Languedoc méditerranéen.

Il me paraît impossible de fixer la date à laquelle a pris fin l'influence hallstattienne. D'ailleurs cette civilisation est-elle arrivée avec du retard, s'est-elle longtemps exercée et prolongée ? Voilà un groupe de questions auxquelles je ne saurais répondre.

Les Ibères dont nous avons vu l'expansion ont-ils occupé ou tout au moins exercé leur influence dans le Rouergue ? Les fouilles que M. Balsan et moi-même avons pratiquées à la grotte de Sargel (St-Rome-de-Cernon) en donnent une preuve certaine. Cette grotte est depuis longtemps connue. Elle a été l'objet d'innombrables violations qui n'ont point été faites pour faciliter l'étude des dépôts variés qui y ont été accumulés ; au milieu d'un abondant mobilier, et dont il n'est pas toujours facile de déterminer l'origine, nous avons trouvé des céramiques ibériques absolument caractéristiques.

D'une part, des vases à argile claire, à engobe blanc et peinture de décors géométriques rouge vineux, très proches par leur forme et leur décoration de ceux que M. Mouret a exhumés à Ensérune ; d'autre part, des vases à pâte grise représentés par de petites œnochoés apodes, à panses carénées et fonds ombiliqués : elles sont identiques à celles que M. Mouret a découvert en grand nombre à Ensérune (6).

(6) M. MOURET. — *Corpus vasorum antiquorum*, France, VI, coll. Mouret, pl. 43, fig. 9 à 23.

En visitant les collections de M. Mouret auquel je tiens à adresser mes plus vifs remerciements pour l'amabilité avec laquelle il a bien voulu me recevoir, j'ai pu m'assurer que l'identité des vases à pâte grise de Sargel et de ceux d'Ensérune est à ce point parfaite qu'il n'y a pas lieu de douter qu'ils proviennent d'un même atelier.

Par ailleurs, M. le Professeur Demangel a bien voulu communiquer les fragments céramiques ibériques de Sargel à de nombreux spécialistes à l'occasion du Congrès de l'Association Guillaume Budé (1935). Il ne saurait y avoir d'incertitude à leur sujet. La présence de céramique ibérique à Sargel permet donc d'étendre à la partie méridionale du département de l'Aveyron le domaine de l'expansion ibérique.

Cette expansion ibérique a coïncidé avec ce que C. Jullian a appelé « l'hellénisation de la Gaule ». Les riches trouvailles de Montlaurès, d'Ensérune et d'autres sites de Narbonnaise occidentale, ont révélé que les Ibères s'étaient fort bien accordé avec les colons grecs. À Ensérune, la céramique hellénique voisine dans les sépultures avec la céramique ibérique ; je pense qu'au point de vue politique l'impérialisme territorial des Ibères a été largement servi par le pacifique impérialisme grec. Quelques siècles plus tard, les Grecs de Marseille appelant à leur aide les armées romaines contre les Gaulois menaçants, n'ont-ils pas voulu, malencontreusement cette fois, rénover une vieille politique ?

De cette alliance ibéro-grecque les témoins archéologiques aveyronnais ne sont certes pas des plus abondants ; mais ils sont bien précieux puisqu'ils prouvent que l'hellénisation de la Gaule n'a pas été essentiellement côtière.

C'est également la grotte de Sargel qui nous en a fourni les preuves. Parmi le mobilier dont j'ai parlé se trouvait une petite monnaie grecque du type de celles d'Auriol. Il s'agit d'une héli-obole : au droit, type de la tête de face d'Auriol ; au revers fruste, j'y verrais une imitation du type dit « à la faucille » de Zancle. Mais étant donnés les déplacements des produits monétaires, on ne saurait affirmer l'influence d'une civilisation par la trouvaille d'une monnaie.

Plus caractéristique est, à ce point de vue, la découverte à Sargel de nombreux fragments céramiques hellénistiques. Comme à Ensérune d'ailleurs, cette céramique était associée à la céramique ibérique. Les fragments appartiennent à la série campanienne dont, on le sait, l'étude est véritablement à l'or-

dre du jour, puisque, d'après des travaux récents, il semble que des officines propres auraient fabriqué cette céramique en Gaule, au même titre que les officines italiennes avaient fabriqué en Italie la céramique hellénistique.

Quelques fragments assez sommaires de Sargel peuvent appartenir au style apulien. La présence d'une décoration linéaire blanche sur des fragments de style campanien pourrait permettre cette attribution ; les fragments en sont peu nombreux et très endommagés et je me garderai bien d'être affirmatif à ce sujet d'autant plus que, comme le fait remarquer M. Mouret « le départ est souvent très difficile à faire entre la « fabrication des vases apuliens et celle des vases campaniens » (*Corpus*, p. 3).

Par contre, les fragments campaniens sont très nombreux à Sargel. Bien entendu les trouvailles n'ont rien de comparable par l'abondance et la beauté à celles d'Ensérune. Les exemplaires campaniens appartiennent à des plats et coupelles de forme semblables à celles figurées dans le *Corpus*, pl. 22. Quelques fonds portent des décorations de rosaces et de palmettes caractéristiques.

M. le Professeur Demangel et M. Pottier, qui ont bien voulu examiner ces fragments, les ont déterminés comme appartenant à la céramique gréco-italote du III^e et II^e siècles. Cette attribution est, s'il en était besoin, confirmée par l'association aux vases ibériques dont j'ai parlé et auxquels M. Mouret assigne également la même date (*Corpus*, p. 8).

Quant aux Celtes qui ont succédé aux Ibères, on a eu trop tendance à exagérer leur rôle. Cela provient de ce que les Romains ont fait sur eux la conquête de notre région et que les riches documents qu'ils ont livrés ne sont relatifs qu'à leurs vaincus. Les Gaulois étaient alors les occupants récents du pays. Ils ont laissé en Aveyron plus de traces linguistiques et historiques qu'archéologiques. C'est à eux qu'est attribuée la monnaie au type de Tatinos. Mais ce monnayage local attribué aux Ruthènes n'a certainement pas été très conséquent. La riche trouvaille de Goutrens a révélé ce que la communauté ruthène devait aux communautés arécomiques et tectosages. L'histoire des Gaulois du Rouergue m'apparaît comme le chapitre liminaire de l'histoire de la conquête romaine de ce pays. Elle se lie aussi à l'histoire des autres peuples gaulois et surtout se prolonge — les fameux graffites de la Graufesenque en témoignent — après la conquête romaine. A ces divers

titres cette histoire dépasse l'objet de cette étude, qui n'a point pour but d'être historique. L'installation tardive des Gaulois en Rouergue ne dépend plus de la préhistoire : elle rentre dans le cadre de l'histoire.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.

CHAP. I. — LE CADRE GEOGRAPHIQUE. — Orographie — Hydrographie — Flore — Le sol et son rôle.	9
CHAP. II. — LES SOURCES DE L'ARCHEOLOGIE PREHISTO- RIQUE AVEYRONNAISE	14
CHAP. III. — LE PALEOLITHIQUE. — Vestiges de l'industrie humaine — Vestiges de la faune	17
CHAP. IV. — LE NEOLITHIQUE	20
CHAP. V. — L'ENEOLITHIQUE. — Introduction — L'Enéo- lithique aveyronnais et ses caractères — Les origines : Le Mégalithisme — Le Métal — L'industrie lithique	25
CHAP. VI. — LA REPARTITION DES MONUMENTS MEGA- LITHIQUES — ESSAI DE GEOGRAPHIE HUMAINE. — Généralités — Objections à une répartition artificielle — Enquête sur la répartition des monuments mégalithiques — Conclusions de cette enquête — Le Choix du sol. La répartition des monuments mégalithiques dans les régions limitrophes de l'Aveyron : Hérault, Gard, Lozère	34
CHAP. VII. — ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE — LES DOL- MENS — Noms — Architecture — Classifica- tion des types — Mode sépulcral — Orienta- tion — Violations	49

LES MENHIRS

CHAP. VIII. — ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE : LE MOBI- LIER DES DOLMENS. — <i>Armes</i> : Pointes de flèches et javelots — Pointes de lances — Haches polies — <i>Outils</i> : Lames — Objets

divers en pierre — Objets divers en os — <i>Objets de parure</i> : Perles — Pendeloques — Palettes de schiste — <i>Objets divers en métal</i> — <i>Céramique</i>	65
--	----

CHAP. IX. — ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE — LES GROTTES SEPULCRALES ET OSSUAIRES. — Généralités — Principales grottes sépulcrales. . . .	89
---	----

CHAP. X — ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE — LE MOBILIER DES GROTTES SEPULCRALES. — <i>Armes</i> : pointes de flèches — Pointes de lances — Haches polies — <i>Outils</i> : Lames — Objets en os — Objets divers — <i>Objets de parure</i> : Perles — Pendeloques — <i>Céramique</i>	94
--	----

CHAP. XI. — ARCHEOLOGIE ENEOLITHIQUE — ANTHROPOLOGIE — MEDECINE — TREPANATION	100
---	-----

CHAP. XII. — L'ENEOLITHIQUE — L'HABITAT — LA VIE SOCIALE — LE COMMERCE	103
--	-----

CHAP. XIII. — LES STATUES MENHIRS. — Historique — Inventaire — Distribution Géographique. Considérations Générales — Dimensions et nature de la roche composante. Les éléments des statues-menhirs Face-A) Caractères communs : Visage, Bras et mains — Ceinture — Jambes. Face-B) Caractères particuliers : Statues masculines : Baudrier. « Objet ». — Statues féminines : Seins, Colliers, Objets en Y. — La question des statues Androgynes. Face-C) Eléments exceptionnels. Dos	108
---	-----

CHAP. XIV. — L'AGE DU BRONZE — PREMIERE PHASE DU BRONZE. — (Bronze I et II, Déchel. Morgien de Mort). Sépultures — Habitat — Etude archéologique du mobilier : Armes — Outils. Objets de parure — Céramique	125
---	-----

CHAP. XV. — L'ÂGE DU BRONZE. — DEUXIEME PHASE DU BRONZE. — (Bronze III et IV, de Déchelette, Larnaudien, de Mortillet). Sépultures — Ha- bitat — Etude archéologique du mobilier — Armes — Outils — Objets de parure — Céramique	131
CHAP. XVI. — L'ÂGE DU FER. — PREMIER ÂGE DU FER. — HALLSTATTIEN. — Les dépôts et leur mobi- lier — Sépultures réutilisées — Tumuli — Grottes — Les lieux fortifiés	137
CHAP. XVII. — L'ÂGE DU FER. — DEUXIEME ÂGE DU FER. — Généralités — Les données de l'histoire et l'archéologie — Les civilisations et les in- fluences ibériques, grecques et celtiques	149

Vu :

Montpellier, le 13 juillet 1935.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

AUGUSTIN FLICHE.

Vu et permis d'imprimer :

Montpellier, le 15 juillet 1935.

Le Recteur,

TAILLIART.
